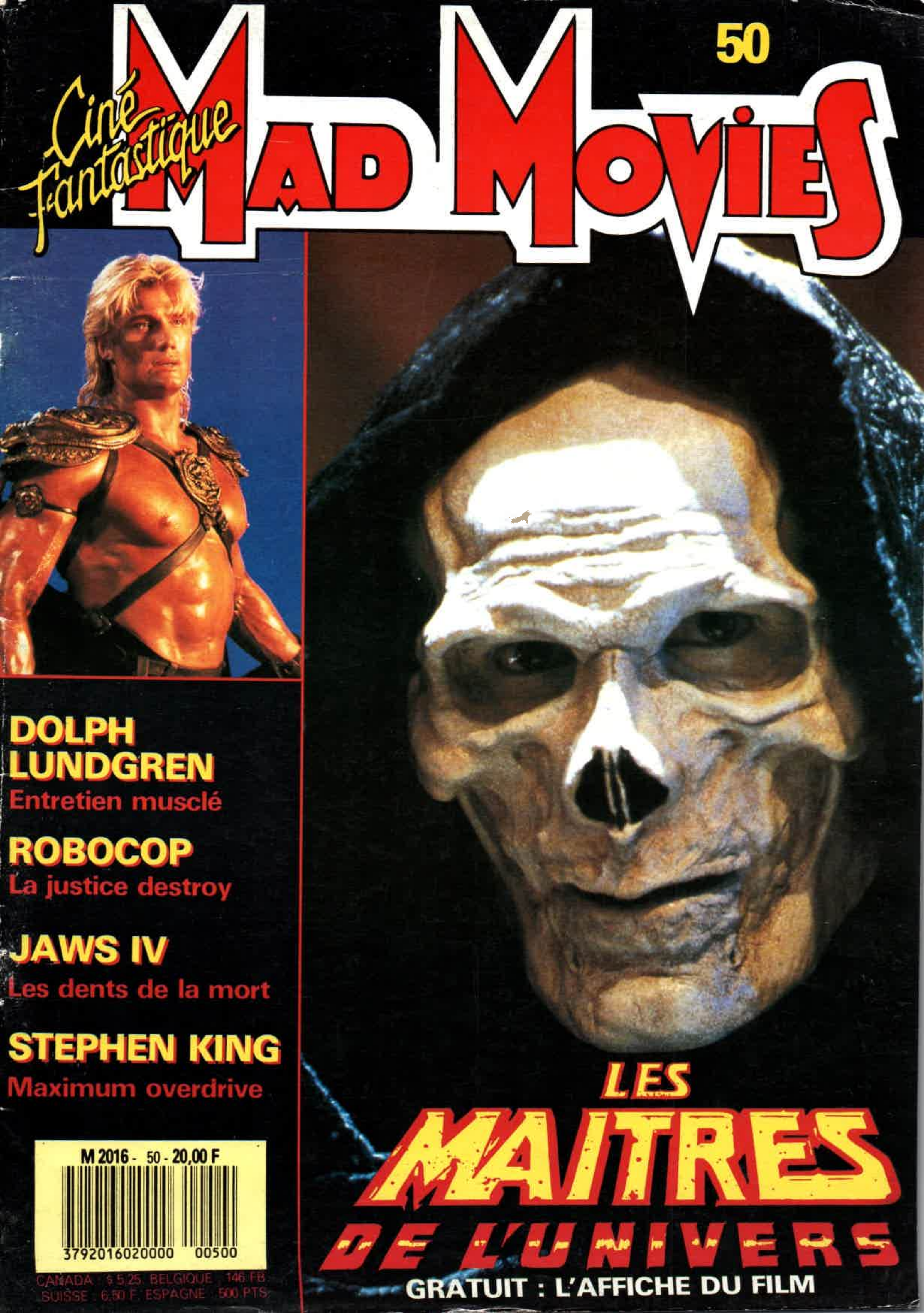
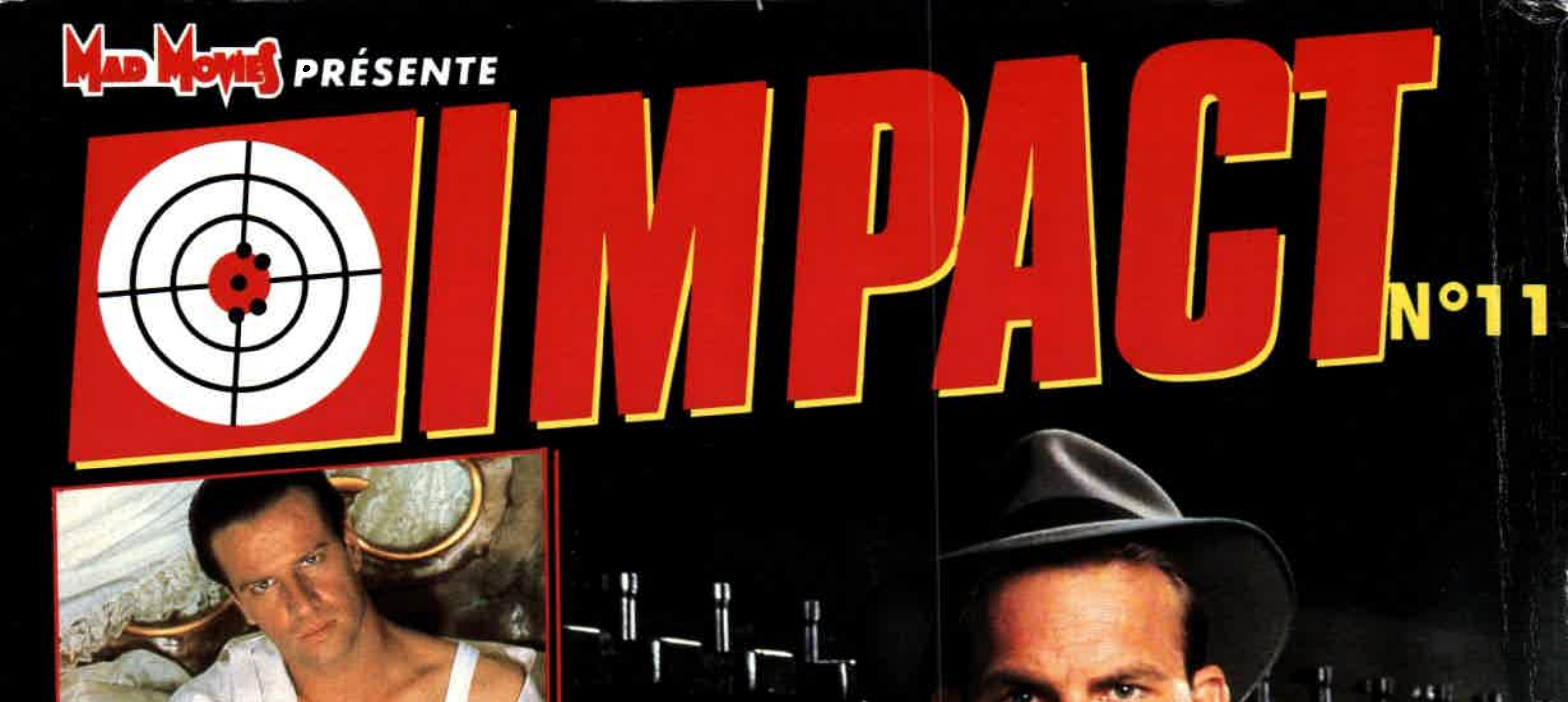


50
Ciné Fantastique
MAD MOVIES
DOLPH LUNDGREN
Entretien musclé
ROBOCOP
La justice destroy
JAWS IV
Les dents de la mort
STEPHEN KING
Maximum overdrive
M 2016 - 50 - 20,00 F
3792016020000 00500
CANADA : $ 5,25 BELGIQUE : 146 FB
SUISSE : 6,50 F ESPAGNE : 500 PTS
LES MAITRES DE L'UNIVERS
GRATUIT : L'AFFICHE DU FILM



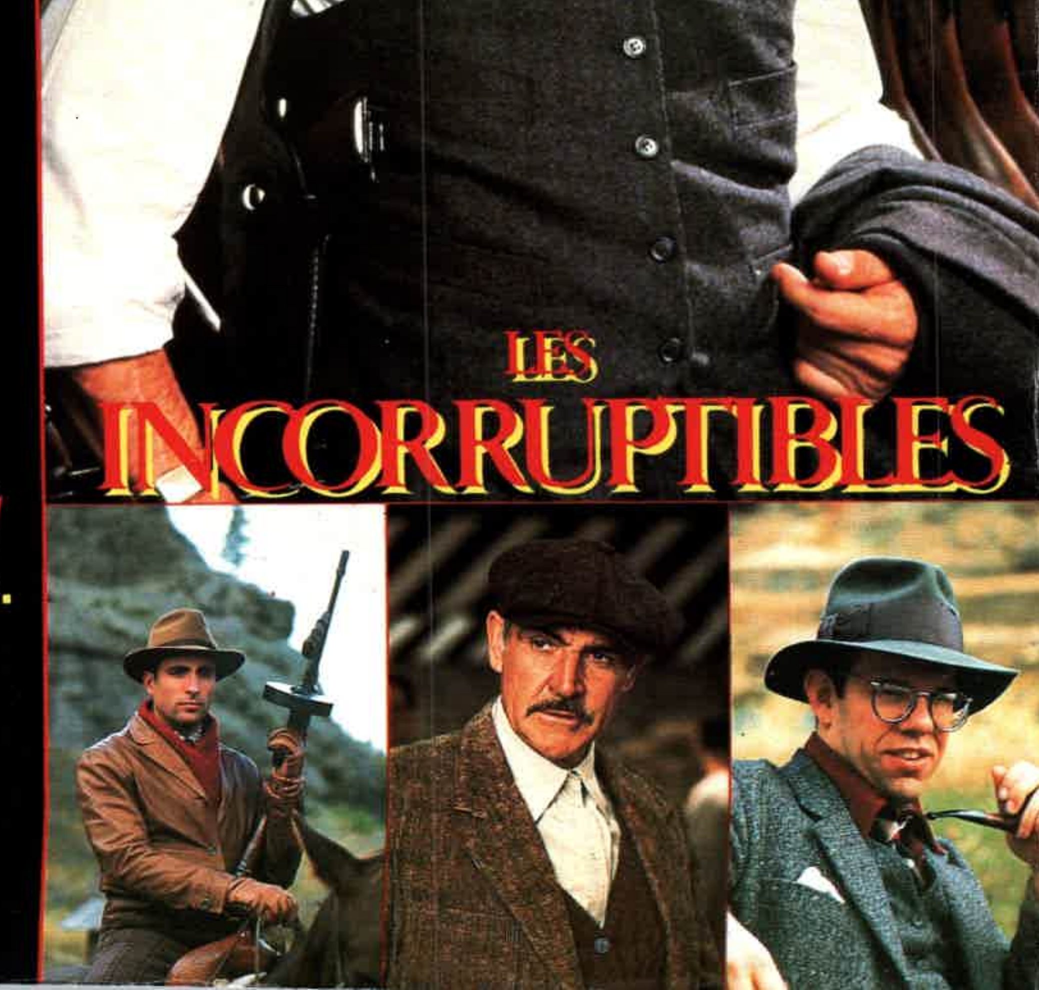
LE SICILIEN
Cimino - Lambert

MADONNA
Who's that Girl ?

KUBRICK
Full Metal Jacket

BOORMAN
Hope and Glory

SUPERMAN IV
Entretien C. Reeve.





BELGIQUE : 146 FB CANADA : $ 5.75
ESPAGNE : 550 PTS

Rédaction, Administration : 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Editeur/Directeur de la publication : Jean-Pierre Putters.

MAD MOVIES Ciné-Fantastique n° 49. **Rédacteur en chef :** Jean-Pierre Putters. **Comité de rédaction :** Bernard Achour, Bernard Lehoux, Jean-Michel Longo, Maitland McDonagh, Jean-Pierre Putters, Marc Toullec. **Collaboration :** Marcel Burel, Betty Chappe, Alain Charlot, Loïc Daudet, Jimmy Frachon, Vincent Guignebert, Christophe Lemaire. **Correspondants U.S.A. :** Maitland McDonagh (New York), Michel Voletti (Los Angeles), Alberto Farina (Italie). **Maquette :** Jean-Pierre Putters.

Remerciements : Michèle Abitbol-Lasry, Tony Angelotti, Florence Borda, Daniel Bouteiller, Michel Burstein, Cannon, Pierre Carboni, Sean S. Cunningham, Thierry Defait, Gérard Delorme, Françoise Dessaigne, Empire, Eurogroup, Ed French, Laurent Gesman, Claude Giroux, Anne Lara, Laurel Entertainment, André Lazare, Librairie Contacts, Lucas-films, Lumière, Gilles Polinien, Alain Roulleau, Phil Tippett, Walt Disney, Warner Columbia.

Composition : Samat. **Photogravure :** I.G.O. **Impression :** S.I.E.P. **Distribution :** N.M.P.P. **Tirage :** 75.000 exemplaires. **Dépôt légal : Novembre 87. Paraît tous les deux mois. Commission paritaire : n° 59956. N° ISSN : 0338-6791.**

Ciné Fantastique MAD MOVIES

SOMMAIRE

ACTUALITES

ENTRETIENS

RUBRIQUES


Phil Tippett sur le plateau du RETOUR DU JEDI.


BIGFOOT ET LES HENDERSON


ROBOCOP

Ce numéro contient un encart de 8 pages avec poster et l'index des numéros 22 à 49.

NOTULES LUNAIRES

■ Au rayon des fanzines, la question commence à se poser : « pourquoi » de la démarche et de l'originalité des sujets. Dire trois mots sur des films disparus depuis un mois des écrans et illustrer ça de quelques photos repiquées au hasard des revues spécialisées nous paraît tout de même curieux. Surtout lorsque les prix commencent à atteindre des 20 ou 25 F pour une vingtaine de pages. Dans cette rubrique nous tentions jusqu'ici de donner leur place à tous les fanzines; eh bien ce ne sera plus le cas. En clair, on ne parlera plus que de ceux qui apportent vraiment quelque chose aux lecteurs.

■ C'est le cas de *Moviez*, qui nous propose un N°1 consacré au cinéma indonésien dont le bougre donne une filmographie qui nous paraît fort pertinente. Suivent un dossier sur Horst Frank (aussi fou que Kinski, pour qui le connaît bien) et un hommage à Olivia Pascal (**Vanessa, Le Triangle de Venus, Intérieur d'un Couvent,** etc.), ce qui fournit le prétexte à un tour d'horizon du cinéma bis allemand. Un must si vous êtes branchés à fond cinoche populaire. 20 F (64 pages) à Vincent Legros, avenue Reine Astrid, 71 a, bte 6, B-4880 Spa, Belgique. Pour la France : règlement par mandat-international.

■ *F/X* sort son premier numéro et se définit comme « le fanzine des effets spéciaux amateurs et professionnels et du film Super 8 », vous voilà prévenus. Ça donne pas mal d'explications simples sur des trucages compliqués : les incrustations, l'animation, les apparitions de fantômes, les filtres, etc. Plein d'idées pour 10 F (+ 5 F de port) qu'on envoie à Christophe Peytour, 8 bis, rue Adolphe Pégoud, 91230 Montgeron.

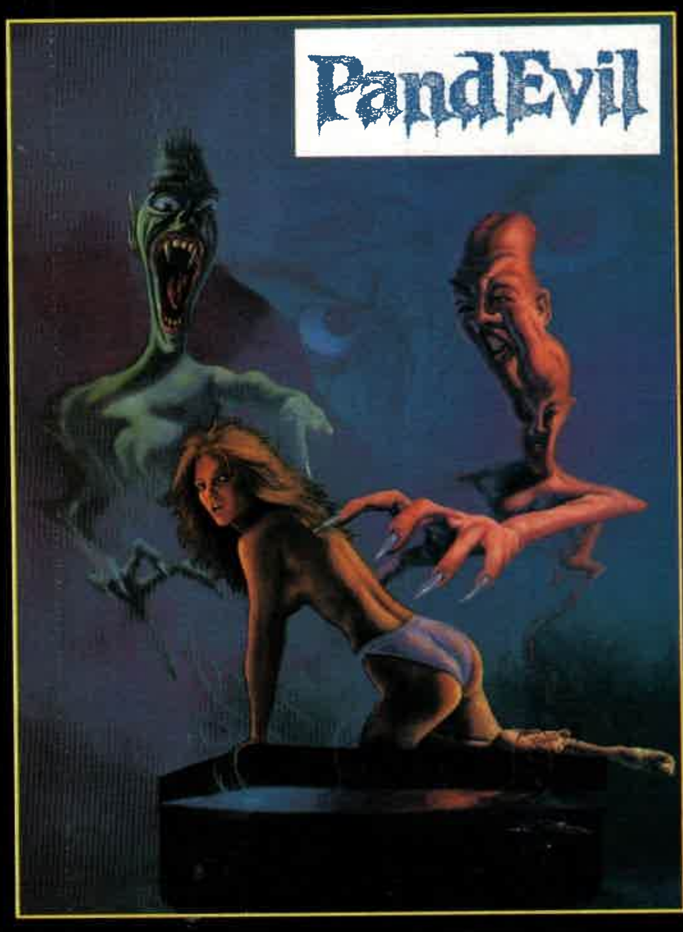
■ *Ténèbres* traite de Reginald Le Borg pour son n°18. L'originalité du truc consiste dans le fait que pour *Ténèbres* le phénomène cinéma s'est arrêté en 1960. C'est donc nostalgo-bonpublicatoire à mort. Ceci dit, 25 F pour 22 pages, c'est dur ! (la règle de trois donnerait un Mad à 80 F...). On commande à Eric Escofier, 19, rue Beaumont, 06300 Nice.

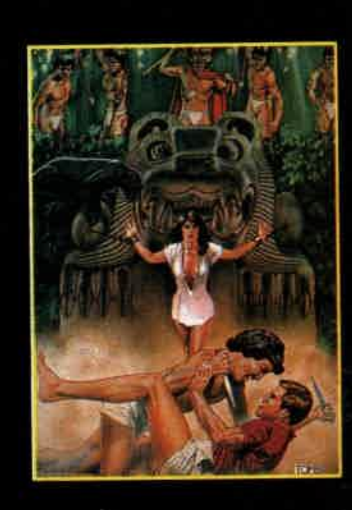
■ *No Fun* n°2 a le précieux avantage de vous faire aussitôt regretter d'avoir manqué le n°1. L'équipe avoue tout de suite son mauvais goût notoire : les jeux de 20 h, La classe, Sim, Arnold et Willy, etc. Tout ce qui fait que nous subissons la télé et les arts que nous méritons, tout cela fait leur bonheur. Ces dangereux maniaques dénoncent notre culture beaufisante en nous laissant au cœur comme une impression de revanche. C'est vrai, la connerie nous entoure et on ne peut pas se défendre, alors lisez *No Fun*, ça vous consolera. Ça parle surtout de cinéma (les films de Leone, *Evil Dead 2* et même de gore) et en plus ils écrivent bien, les salauds ! 25 F (62 pages et port compris) à Philippe Ortoli, 66, rue Brochier, 13005 Marseille.

■ *Phantasm* n°5. Des previews et articles sur **Predator, Les Maîtres de l'Univers, Les Incorruptibles, The Big Town,** etc. et une bonne rubrique vidéo. Bien foutu mais quasiment pas d'avis critiques. 12 F (29 pages... ben oui, je n'ai jamais trouvé la page 25, c'est très curieux) à Christophe Darnaud, 9, rue Gervais Bussière, 69100 Villeurbanne.

■ Si vous possédez environ un million de dollars, vous pouvez toujours les investir dans les films Empire en quête de finances. Comme **Pand Evil** de Gorman Bechard par exemple. Une pin-up reçoit une boîte qu'elle a pour ordre de ne pas ouvrir. Elle désobéit et se retrouve possédée par quelques démons aussi vengeurs que lubriques. **Tomb** de Robert Clard, sous des apparences de film d'horreur, est en fait une histoire passionnelle rayon ménage à trois se déroulant dans la jungle. Cela semble néanmoins assez glauque.

Quant à **Maximum Thrust** de Tim Kincaid (**Breeders**), il suit les traces de quelques durs à cuire du grand écran. Son slogan : « Un garde du corps. Défenseur, destructeur. Il possède l'arme la plus fatale connue par l'homme... lui-même ».





EDITORIAL

Actuel fête son n°100, *Les Cahiers du Cinéma* célèbrent le n°400, *Hara-Kiri* arrose son n°200, pendant que *Paris-Match* nous gonfle avec un n°2000. Jalouse, l'équipe de *Mad* a immédiatement décidé de réagir et de sortir pour l'occasion un Spécial n°50. Non, mais alors, y'a pas de raison...

Non, on rigole, mais il faut bien comprendre que pour nous, un n°50 représente un événement bien plus important que pour une revue ordinaire. C'est que nous avons connu la bimestrialité, la trimestrialité, la semestrialité (et même parfois la bestialité, me souffle Oncle Mad, très en forme. Ne faites pas attention, il est dans un état pire que le Pr. Choron enterrant *Charlie Hebdo* à Droit de Réponse...). Où j'en étais, moi ? Oui, donc 50 numéros signifient presque une carrière et, justement, sous la pression maligne d'une foule de lecteurs, je me décide à vous raconter dans ce numéro anniversaire les difficiles débuts de *Mad Movies*. Parce qu'à force d'éluder les questions qui nous sont posées, on finit par s'apercevoir sans trop de surprise que les lecteurs ignorent totalement les réponses qui ne leur sont pas données. Tout cela est d'une logique d'acier !

Et puis, pour cette grande occasion, *Mad Movies* a décidé de vous en donner plus. Contrairement à la faune politique qui vous promet tout et ne vous donne rien, nous allons vous offrir plein de trucs qu'on ne vous avait jamais promis. C'est autrement plus fort !

En premier lieu, vous découvrirez l'index tant attendu et tant réclamé qui regroupe en quatre petites pages tout ce qu'on vous a raconté depuis le n°22. Plus de nuits à compulser fiévreusement les anciens numéros pour savoir si la cassette que vous comptez louer prochainement s'avère aussi nulle que vous pouviez le craindre. Si c'est en vidéo-club, il y a de fortes chances que le titre figure dans vos anciens *Mad Movies*. Un coup d'œil et vous saurez immédiatement dans quel numéro, et même à quelle page nous en avons parlé. C'est vertigineusement super-efficace et furieusement utile. Et comme ces quatre pages risquaient de casser le rythme volontiers guilleret de ce magazine, nous les avons casées au dos d'un poster que vous n'aurez plus qu'à détacher. Donc pour les érudits de *Mad* : côté index, et pour les accros d'affichage en chambre : le côté poster. Vous pouvez même afficher l'index au mur, s'il n'y a pas de contre-indications virtuelles de la part de votre médecin. Oh, et puis vous faites ce que vous voulez, après tout.

Autre cadeau aux lecteurs : les

avant-premières que nous allons vous organiser. Un seul signe de ralliement : le numéro récemment paru de *Mad Movies* dans les mains. Ainsi, vous pourrez vous reconnaître dans le métro, manifester dans les rues, finir la soirée ensemble. Merci *Mad Movies...*

Ensuite, vous trouverez dans ce numéro, et dans les suivants, deux pages d'un magazine qui vous tiendra au courant des récentes parutions, autant livresques que musicales, qui se fera aussi l'écho de diverses rumeurs et qui vous livrera quelques citations que nous auront puisées dans les gazettes autorisées et encore plein d'autres choses que nous mettrons au point au fil des numéros.

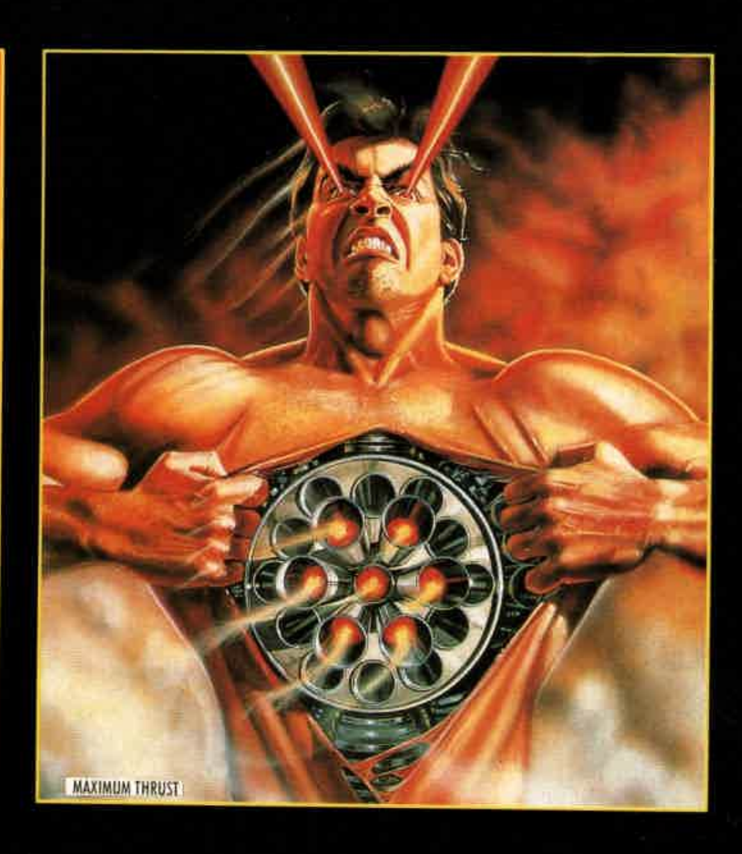
Nous inaugurons encore une rubrique TV qui s'étoffera sans doute au fur et à mesure, de manière à vous tenir au courant de tout ce qui vaudra le coup d'œil à la télévision. Pour l'instant nous connaissons les plus grandes difficultés dans la mise au point de cette rubrique, car certaines chaînes affichent des pudeurs de jeunes filles à dévoiler la teneur de leurs programmes trop longtemps à l'avance. De peur de la concurrence, vous comprenez. C'est que maintenant, à l'heure d'un programme débile de variétés (excusez le pléonasme...) sur une chaîne, il importe que le téléspectateur découvre simultanément un programme identique sur une autre chaîne. Pareil avec les matches de foot, les jeux à la noix, les émissions humoristiques (où ça ?) et les infos orchestrées. Un jour c'est Drucker qui viendra présenter les infos sous les projecteurs et les bravos complices : « Et encore une bombe au Liban » ! Ouais... applaudissez ! diront les panneaux lumineux pour le public sur le plateau. Quel pied ça va être, vivement l'an 2000 !

Bref, y'a une rubrique TV, quoi, mais elle vous parlera plutôt de Fantastique, ça vaudra mieux.

Enfin, un amateur vous livre ses trucs pour réaliser le gant de Freddy, car il s'agissait encore d'un article très demandé par vous (par contre, pour le petit Frédéric de Meudon, qui demande comment faire pour fabriquer la petite culotte de Brigitte Lahaie, j'ai une mauvaise nouvelle : il lui faudra encore un peu de patience. Voyou, va !).

Avec ce numéro 50 nous prenons un nouveau départ et je vous promets que nous allons tout faire pour qu'il soit fulgurant. Nos projets : faire de *Mad* la revue vivante du Cinéma Fantastique, cerner de près l'actualité (la précéder, même, s'il le faut !) et vous la faire vivre au quotidien, d'autant que nous remettons la gomme sur notre service Minitel. N'oubliez pas que chaque mercredi de 15 heures à 17 heures, vous pouvez dialoguer en direct avec l'équipe de *Mad* en entrant à la rubrique « Messagerie » (code : MAD). Maintenant, à vous de réagir; soumettez-nous vos idées, vos humeurs, vos souhaits et vos critiques. Ça nous intéresse. See you soon, happy guys...

Jean-Pierre PUTTERS





■ Les journées cinématographiques d'Amiens (12 au 22 novembre) proposent cette année une grande rétrospective des Indiens dans le cinéma américain avec des films si rares qu'on en ignorait jusqu'à l'existence. Heureuse initiative, une partie de la programmation penche vers le fantastique, « du western au cinéma fantastique » que cette section s'appelle avec des productions étranges tournées par des cinéastes indiens (**The Great Spirit within the Hole** de Chris Spotted Eagle, et **Apache Mountain Spirit** de John Crouch, un cherokee...). A part ça, le festival organise un survol du cinéma de Taiwan.

■ les bonnes initiatives sont trop rares pour être passées sous silence. A Dinard, ça bouge. **Le Sixième Sens, Bloody Bird, l'Arme Fatale** en une seule nuit, c'est trop. Surtout quand Florence Guérin en os et en chair vient à six heures du mat' présenter **La Bonne**. Vous vous imaginez un peu pâteux et vlan ! d'un coup, la douce Florence... C'était aux Alizés, dynamique complexe de trois salles encore humaines. L'an prochain, l'évènement se reproduira...

■ Les distributeurs sont vraiment des gens imprévisibles : le **Superman IV** dont on vous a causé dans le numéro 49 de **Mad** était gratifié de scènes absentes des copies d'exploitation françaises. Les mésaventures du premier homme nucleaire créé par Lex Luthor, par exemple.

■ *Darkness* n°5 propose un dossier « James Bond », un autre sur Superman, des BD, des critiques et même un compte-rendu du 4ᵉ Festival du Super 8 (et ils le sortent avant nous, les petits brigands, j'enrage...). 12 F (38 pages et port compris) à Christophe Triollet, 15, impasse Asturias, 77100 Meaux.

■ *L'Assoiffé* n°0 : un fanzine tous terrains qui brandit vigoureusement le flambeau de l'anti-bêtise et se dit prêt à utiliser toutes les armes : même la connerie, s'il le faut. Enfin des braves qui fanzinent pour quelque chose ! Musique, BD, cinéma, roman-photos, ils font feu de tout bois et c'est bon. 5 F (plus 6 F de port) à Thierry Arenzana, 126, rue H. Champion, 72100 Le Mans.

■ *Evil Z* nous foudroie avec un n°6 particulièrement percutant. Le Marché du Film de Cannes, le Festival du Rex, **Full Metal Jacket, Hellraiser**, un hommage vibrant à Adrienne Barbeau et un entretien avec un responsable de chez *Eurociné*. 50 pages pour 20 F et une superbe couverture couleurs pour passer l'hiver au chaud. *Evil Z*, 17, rue Jouffroy, 75017 Paris.

■ *Black Dream* n°4. Au menu du jour : les films de l'été, Le Festival du Rex, un dossier Croneberg et un entretien avec le boss de *Mad* qui, contre toute attente, nous parle... de *Mad*. C'est 15 F, port compris, pour 40 pages, et on se le procure en écrivant à Yann Chesnais, 4, place de la Porte de Bagnolet 75020 Paris.

■ *Cantina Band n°2*. Toujours indispensable pour l'amateur de musiques de films. Dans ce numéro, on trouvera articles et discographies sur John Williams et Jerry Goldsmith plus les critiques détaillées des nouveautés disquaires du mois. Le n°3 doit paraître ces jours-ci. Le 2 ou le 3 : 22 F (50 pages) à Philippe Chavin, Camp Gros, 13450 Grans.

■ *Crucifixion* est le méchant fanzine. Branche Trash music, il retrace les carrières de groupes aimés : Exorcist, Bulldozer, Aggressive Agricultor, Nasty Savage and so forth. 10 F (plus 2 timbres à 2,20 F) à Lionel Marquez, 41, bd de l'Océan, 13009 Marseille.

■ *Fan'tastic* n°6 : au sommaire les films de l'été et un panorama complet du Marché du Film de Cannes. Une bonne démarche critique et surtout enfin des avis argumentés, ça change de pas mal d'autres zines. 25 F (pour 74 pages) et on commande à Fan'tastic, Le Mas d'Astor, 60 rue Armand Lunel, 34070 Montpellier.

■ Heureuse Elvira, Mistress of Darkness (Cassandra Peterson), célèbre présentatrice de nanars à la télé américaine. Tous les mois, les acheteurs potentiels du film reçoivent une carte postale à son effigie. Pas séduisant ce moyen de convaincre ?

▼





■ *Les amis de Stephen King* n°3 vient de sortir. Un bulletin sympa comme tout visant à regrouper les fans du grand conteur fantastique et surtout : les faire participer. 8 F en timbres, à envoyer à Jacqueline Caron, BP 150, 75961 Paris Cedex 20.

■ Et maintenant, la recette de cocktail de Tonton Mad. Vous prenez un shaker, vous y versez une bonne dose de **Robocop**, vous complétez avec du **Terminator**, vous secouez vigoureusement et vous obtenez *R.O.T.O.R.*. A la fois juge, jury et exécuteur nous dit la publicité. C'est Manson qui présente ce film de Cullent Blaine interprété par d'illustres inconnus : Richard Gesswein, Margaret Trigg, mais ne préjugeons pas. Sinon, si j'étais vous, je me dépêcherais de déposer le titre *Terminacop*; mais vous faites ce que vous voulez !

■ Richard Franklin, l'inégal réalisateur de **Psycho II** et **Link**, vient de mettre en scène une nouvelle version contemporaine de **Beauty and the Beast** pour C.B.S./TV. On y retrouve avec un plaisir non dissimulé Linda Hamilton (**Terminator**), Ron Perlman et Ron O'Neal. Le look de la bête est félin (pour l'autre); il paraît qu'il ressemble à l'homme lion du **Magicien d'Oz**.

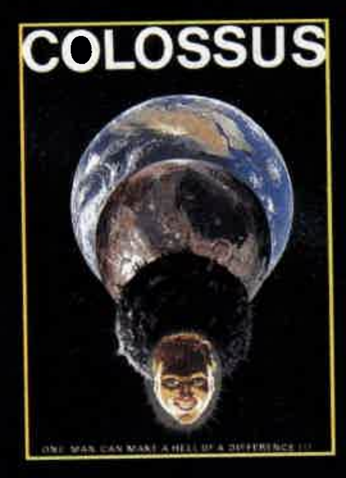
■ Bonne nouvelle : pour lutter contre la dépopulation les femmes de la ville de Stepford ont décidé de faire des enfants. On ne peut s'empêcher d'être un peu inquiet lorsqu'on connaît les précédentes aventures de ces drôles de dames. Il y avait eu l'inquiétant **Stepford Wives** avec la nettement moins inquiétante Katherine Ross, et sa suite **Revenge of the Stepford Wives** qui a poussé la pudeur jusqu'à ne pas sortir chez nous. Voici donc venir leur progéniture dans le téléfilm **The Stepford Children** avec la toujours belle Barbara Eden et le un peu plus défraichi Don Murray. Laissez-les vivre...

Children avec la toujours belle Barbara Eden et le un peu plus défraichi Don Murray. Laissez-les vivre...

■ Vous vous souvenez sans doute de cette affiche qui représentait un crâne avec dans les orbites une paire de pistolets (c'est ce que l'on appelle : les yeux revolvers) qui annonçait **Ghost Town**, un film Empire; eh bien le tournage vient de commencer. Il faut vous l'avouer, on est parfois tellement pressé de vous annoncer ce qu'il y a de nouveau que, rien que pour nous embêter, les producteurs remettent le tournage à plus tard ou parfois sine die. Cette fois, c'est sûr, Richard Governor est derrière la caméra... Pourvu qu'il n'oublie pas la pellicule dans le chargeur.

■ **The Texas Comedy Massacre** est « très vaguement inspiré d'un scénario que nous avons entrevu à propos d'une histoire qui aurait pu être vraie », telles sont les intentions avouées de l'auteur Marcus Van Bavel. On ne risque guère de se tromper en annonçant qu'il s'agit d'une parodie. (Bravo San Helving, on se foule. N.D.L.R. !)

■ Serait-ce le retour des profanateurs ? Marlen Films annonce **Colossus** dont le sujet traite d'une intelligence extra-terrestre qui veut remplacer l'humanité par ses propres sujets. Il paraît même qu'elle peut réellement le faire et que nous sommes déjà sous surveillance. Comme si ça ne suffisait pas avec les revues concurrentes...



■ Séquelle que j'aime. Un des psycho killers les plus malsains, bien que pas tout le temps réussi : **Sleepway Camp** (sorti chez nous en vidéo) va lui aussi connaitre une suite. Ce **Sleepway Camp 2** sera mis en scène par Michaël Simpson avec Springsteen (Pamela, pas Bruce !) et Estevez (René, par Emilio !). Le camping, c'est très psycho...

■ Le prolifique producteur Ovidio Assonitis vient de retitrer le film **The Farm** en **The Curse** (cf. ce numéro) et prépare **Sonny Boy** qui sera réalisé par Robert Carroll avec Paul Smith, Keith Carradine et Bud Cord. Ça sera encore plus sordide car il y sera question d'agression sexuelle sur un enfant. Suivra **Beyond the Door 2**, sous titré **Beverly's first time**; on y verra une étudiante se venger de ses camarades qui n'arrêtent pas de lui faire des niches. Pour cela elle les agressera sexuellement (dis monsieur Assonitis, t'aurais pas des obsessions ?) avec pour excuse qu'elle est possédée par le démon. Mais laissons passer une page de publicité...

Or donc, nous avons laissés nos héros derrière la porte et avant qu'ils n'attrapent froid, rappelons les faits. En 1975, le sieur Assonitis sous le pseudonyme d'Oliver Hellman (mec d'enfer) a réalisé **Beyond the Door**, sorti dans nos salles obscures sous le titre délicat de **Le Démon aux Tripes**. Là où ça se complique un peu, c'est qu'il y a déjà eu un **Beyond the door n°2** aux U.S.A., il s'agit du film de Lamberto Bava **Shock**. Vous situez le malaise; si Assonitis ne lit pas *Mad Movies* (ce qui serait quand même surprenant non ?) il risque d'annoncer un titre qui existe déjà : la honte !

■ Evil Town, la ville où seuls les morts survivent ! Tel est le slogan farouche du film d'Edward Collins, Peter S. Traynor et Larry Spiegel (oui, monsieur l'agent, ils étaient trois !) qui s'appelle justement : **Evil Town**. Une histoire de scientifiques s'emparant de jeunes cobayes pour leurs folles expériences. Brrr ! et je pèse mes mots.

■ Enfin ils arrivent les extra-terrestres teigneux et farceurs de *Martiens Go Home*, le fabuleux roman de Frédéric Brown. Tournage début 1988 pour un budget de sept millions de dollars sous la direction de David Odell, scénariste de **Dark Crystal** et des **Maîtres de l'Univers.**

■ Rien ne va plus sur le tournage de **Rambo III.** Russell Mulcahy et son directeur de la photo viennent de se faire lourder pour retard sur le planning prévu. C'est le réalisateur de la seconde équipe, Peter McDonald, qui reprend les choses en main. Après un scénario à problèmes, les tempêtes cérébrales de Stallone, tout ne baigne pas dans le napalm.

■ Mel Brooks et Merv Griffin vont produire **The Fortune Teller** d'après l'ouvrage de Marsha Norman (Prix Pulitzer). C'est l'histoire d'une femme qui dispose de pouvoirs psychiques et qui aidera la police à retrouver 27 enfants kidnappés ainsi que leurs ravisseurs.

■ **New Star Entertainment** est une nouvelle boîte de production qui annonce quatre tournages imminents des plus sympathiques. Le premier, **Hide and go Shriek** a un look de survival mâtiné de psycho-killer et vient d'être réalisé par Skip Schoolnik. Le slogan, explicite, précise : « Fermez les yeux, comptez jusqu'à 10 et courez pour sauver votre vie ». Le suivant est encore plus évident : « Les patients ne meurent pas d'envie d'y entrer. Mais ils meurent d'essayer d'en sortir ». C'est le programme du film de Debra Roberts **Frankenstein General Hospital**; plus que jamais il faudra s'inquiéter de savoir s'il y a un docteur dans la salle. (Dis Mon-



LE SUPER 8 À BRUXELLES

Au 14e Festival du Super 8 de Bruxelles, on pourra voir une sélection des meilleurs films présentés à notre dernier Festival *Mad Movies*.

Il y aura plein d'autres œuvres à découvrir car le Festival se déroule du 10 au 15 novembre. Ça se passe au Centre Culturel Jacques Franck, Chaussée de Waterloo, 94, 1060 Bruxelles. Lecteurs belges, rendez-vous là-bas car *Mad Movies* se déplace pour l'occasion. Rens. : (02) 649 33 40.

sieur Helving, tu ne pourrais pas les faire plus courtes tes notules ? Note de l'éditeur) **Non,** car en plus je vous annonce le prochain Sam Raimi, mais comme scénariste et producteur : **Women on Wheels** que ça se nomme. C'est David O'Malley qui réalise cette histoire de motarde (de Dijon) qui dirige une bande (il y a même des moutards) et à d'étranges idées pour l'avenir (vieux motard que j'aimais). Egalement en préparation **The Base** de Richard Parks et Richard Smith; l'armée a secrètement créé une nouvelle arme biologique et celle-ci a pris le large. Aïe, aïe aïe... nous mêmes sommes un peu alarmés. Mais n'en disons pas plus : notule et bouche cousue.

■ Changements de titres : **From a Whisper to a Scream** de Jeff Burr se métamorphose en **The Offspring. The Lam** de Tom Daley devient, lui, **The Outing**. Dormez en paix, braves gens, San Helving veille sur vous.

■ Je vous parle d'un temps que les moins de 20 berges ne peuvent pas connaître. En ce temps-là, les jeunes gens faisaient des « parties » sur la plage au son de la musique rock, ou du surf. Et il était bien surprenant que ne se pointe pas un monstre écailleux ou gélatineux qui semait la panique parmi les teen-agers. Corey Allen fait un retour aux sources en réalisant **Monster Beach Party**, hommage à un certain cinéma des années 50/60.

■ Quand trois punks new yorkais, qui roulent vers Hollywood, s'arrêtent en Utah (ils sont d'ailleurs dans un drôle d'utah !) pour une nuit en plein air; que croyez-vous qu'il arrive ? Ils sont attaqués par une bande de tarés qui pourraient être le résultat d'un croisement entre **Délivrance** et **La Colline a des Yeux** et qui tuent un des gars. Les deux survivants, au lieu de se tirer comme vous et moi (enfin, moi c'est sûr), décident de se venger. Voilà en gros le sujet de **Dudes** de la talentueuse (plus talent que tueuse de toute façon) Penelope Spheeris. Elle vient déjà de commencer un nouveau tournage pour New Line : **The Metal Years.**

■ Les séquelles ont encore de beaux jours devant elles. Voici annoncés **Masters of the Universe 2** (sans Dolph Lundgren, dit-on), **Graveward Shift 2, Deathstayker III, House III, Return of Swamp Thing, Fright Night 2** de Tommy Lee Wallace, **Alien III** de Ridley Scott sans doute, et **Beneath the Streets** de John Sayles qui serait une suite à **L'Incroyable Alligator**...

■ L'acteur noir Yaphet Kotto débute derrière la caméra avec un film d'horreur, **Nightmares of the Devil,** avec lui-même dans le rôle principal. Des nuits blanches en perspective.

■ Les Américains envisagent une nouvelle version de **Godzilla** en dessin animé. Saperstein Prod. feront les travaux de pré et post-production aux U.S.A. et l'animation au Japon, pour des raisons d'économies. De plus, le président de la Toho, satisfait de la carrière de **Godzilla 1985**, a annoncé qu'un nouveau film était au stade de l'écriture et pourrait être tourné en 1988. **Godzilla for ever !**

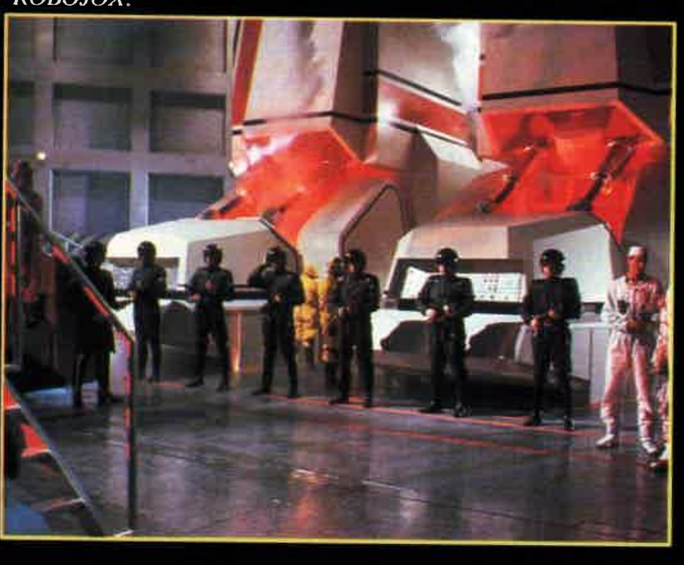


■ Des vampires new look pour **Near Dark,** l'œuvre de Kathryn Bigelow pour De Laurentiis. Ils vivent à la campagne au fin fond de la cambrousse texane. Le scénario a été concocté par la réalisatrice et Eric Red (auteur de **The Hitcher**). Superbement photographié et très sanglant, **Near Dark** risque fort d'être une des bonnes surprises de l'an prochain. Question ambiance, **Vampires at Midnight** semble, lui aussi, tenir ses promesses, si l'on en croit l'affiche reproduite en ces pages.

■ Heureux yankees. Voici leurs réjouissances pour très bientôt. **Pupkinhead, The Hidden, The Princess Bride, Prince of Darkness** (le nouveau Carpenter, cf. affiche), **Blue Monkey** (octobre) **Remote Control, The Time Guardian, Nightflyers, Made in Heaven, The Running Man, Flowers in the Attic, Invasion Earth, Date with an Angel, Batteries not included** (novembre-décembre), **Return of the Living Dead 2, The Serpent and the Rainbow, Dracula's Widow** (janvier), **Pulsepounders** (février) et **Robojox** le mois suivant. La sortie du film de Terry Gillian **The Adventures of Baron Munchausen** est prévue pour Noël 88.

■ Tom Holland (**Vampire, vous avez dit Vampire ?**) rechausse ses canines pour **An old Friend of the Family** d'après un best-seller de Fred Saberhagen.


ROBOJOX.

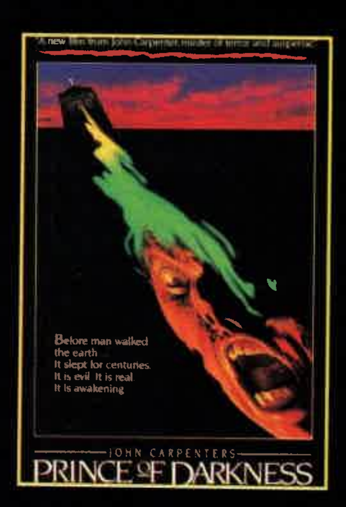


LE SUPER 8 À BORDEAUX

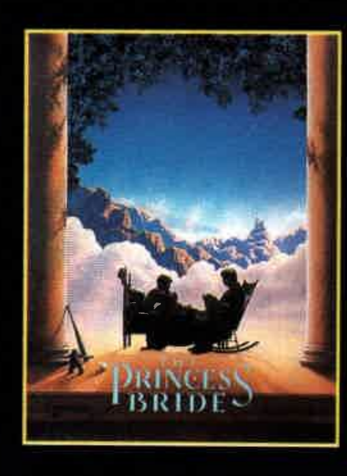
Dans le cadre du Festival Sigma, le samedi 7 novembre à minuit, démarre une nuit *Mad Movies* (c'est-à-dire folle) avec une dizaine de films super 8 remarqués à notre 4ᵉ Festival, un concours de maquillage doté de prix et un spectacle en direct dans la salle. Ne nous cherchez pas ailleurs, nous serons à Bordeaux et on vous attend au Centre Sigma Lainé, 3, rue Ferrere, 33000 Bordeaux. Rens. : 56.44.60.27.

■ Toujours la Toho, qui vient de sortir un nouveau film fantastique **Princess from the moon** avec Toshiro Mifune dans le rôle principal. L'histoire est inspirée d'une légende nippone qui parle de la visite d'un engin spatial au Japon, en l'an 790. Les effets spéciaux sont à la fête.

■ On déplore la mort du producteur Quinn Martin le 5 septembre dernier à l'âge de 65 ans. Parmi les séries télé qui l'ont rendu célèbre on peut aligner : **Les Incorruptibles, Le Fugitif, Les Envahisseurs, Les Rues de San Francisco, Cannon...** excusez du peu !



■ **The Man who fell the Earth** est un film de 1976 avec David Bowie (**lL'Homme qui venait d'ailleurs**) bien sûr; mais maintenant c'est également l'épisode pilote d'une éventuelle série télé. Le metteur en scène est Robert J. Roth et les acteurs : Lewis Smith, James Laurenson et Beverly d'Angelo.



■ **Housesitter** se présente comme un hommage parodique aux films d'horreur et de S-F des années 50. Réalisé par Robin Nuyen pour une compagnie indépendante Basement Prod. pour le modique budget de 500 000 $, **Housesitter** sera tourné en noir et blanc pour un tiers du film. Le tournage a eu lieu dans une vieille maison victorienne, mais la grosse difficulté a été de trouver un asile pour servir de repère secret au savant fou; les véritables asiles ayant renoncé à bénéficier d'une publicité pour des raisons compréhensibles.

■ Parmi les projets annoncés il en est dont nous ne savons (de Marseille) que peu de choses, mais nous vous les signalons quand même : **Demonwarp** d'Emmett Alston avec le vétéran George Kennedy ; **Wax Works** d'Anthony Hickox (fils de Douglas/**Théâtre de Sang**), où Patrick Mc Nee est le triste sire sorti du musée pour l'occasion avec David Warner ; **A Night at the Magic Castle**, comédie fantastique mise en images par Icek Tenenbaum avec Arte Johnson ; **Ghosts of the civil Dead** est un drame futuriste australien écrit par John Hillcoat et produit par Evan English ; F.J. Lincoln fait ses gammes avec **Terror Night ; Bloody mary** est le titre du cocktail mijoté par le producteur/réalisateur Quasimodo (bonjour le pseudo), enfin bref, c'est lui le boss.

■ Une nouvelle race de super-héros : **Infiltrator**. Ayant absorbé par accident une minuscule sonde vidéo destinée aux voyages interstellaires, un jeune scientifique se retrouve doté de pouvoirs inhabituels : il voit en infra-rouge, se transforme en créature de métal et de néon, tandis que de ses doigts surgissent des rayons mortels. Tel est le thème du téléfilm de Corey Allen pour C.B.S. interprété par Scott Bakula, Deborah Mullowney et **Infiltrator** (ou à raison) est son titre.

San HELVING.

Par notre envoyé spécial Christophe Lemaire (agent double).


GRAVEYARD DISTURBANCE

20e FESTIVAL DE SITGES

357 battements d'aile de ptérodactyle : c'est tout ce qu'il faut pour aller de Barcelone à Sitges. Mais peu importe. L'important est de s'y trouver et de nier le reste du monde durant la première quinzaine d'octobre. Pour le vingtième anniversaire, les organisateurs ont mis les bouchées doubles : plus d'invités, plus de films, plus de vagues dans la mer. Côté rétrospective, découverte enfin sur grand écran de nos meilleurs souvenirs TV : **La Planète des Singes, Le Voyage Fantastique** (Raquel Welch contre les globules blancs, toujours aussi bandant), **Les Innocents**... Dans la sélection, outre les **Evil Dead II, Envoûtés, Night of the Creeps, Central Park Driver** qui ont déjà fait un petit crochet par nos salles, nous avons découvert quelques inédits surprenants : **The Hidden** de Jack Sholder (voir dans ce numéro), projeté en hyper avant-première mondiale : le très curieux **Near Dark** de Kathryn Bigelaw narre les massacres perpétrés par des suceurs de sang new wave dans le Texas d'aujourd'hui. Probablement un futur film culte. Je passe rapidos sur le chef d'œuvre du festival, l'incroyable **Robocop** de Paul Verhoeven (Prix de la mise en scène), dont on va bientôt (si ce n'est pas fait en ces pages) vous gaver la tête (et y'a de quoi) pour déboucher sur « la » surprise non attendue : il s'agit de l'irracontable et non sensique **A Chinese Ghost Story** de Ching Siu Tung, un premier film produit par ce barge de Tsui Hark tout à fait dans la lignée de son décapant **Zu** (le mot de passe des festivaliers du Rex). Zombies gaffeurs, samouraï fantôme s'entraînant au sabre en chantant, plongée délirante dans un enfer hanté par des centaines de soldats, attaque d'une cabane par des... langues géantes.
Ne concluons pas sans avoir une pensée émue pour le tragique et désespéré **Graveyard Disturbance**, la dernière et horrible merde en date de Lamberto Bava tourné en cinq sec. pour la TV. A mi-chemin des comédies graveleuses ritales des seventies et de la série Z fantastique débilitante, l'histoire de ces teenagers mongoloïdes enfermés une nuit entière dans un cimetière hanté a littéralement bouffé la tête des spectateurs le jour de la projection. La salle tranquille de Sitges retrouvait l'ambiance des meilleurs soirs de l'âge d'or du Rex. Merci à tous et à bientôt. Olé !...

Christophe LEMAIRE

ABONNEMENT

Au lieu de chanter bêtement, ne pensez-vous pas qu'il y aurait mieux à faire ? Par exemple nous envoyer une somme de 100 F, par chèque ou mandat-lettre, à **Mad Movies**, 4, rue Mansart, 75009 Paris, ce qui vous abonnerait pour une année complète et vous éviterait de rater un numéro. Pour l'étranger : pas de chèques, mandat-international uniquement. Abonnement par avion : 200 F.

GRATUIT

Une affichette ou un jeu de photos couleurs à choisir dans la liste ci-dessous sera offert à tout nouvel abonné. Envoi avec le premier numéro de votre abonnement.

AFFICHES (120 × 160)
House, Superman IV, Predator.

AFFICHETTES
Superman IV, House II, Hellraiser, Creepshow II, From Beyond, Creature, Re-Animator, Over the Top, Les Aventuriers de l'Arche Perdue.

JEUX DE PHOTOS
House II, Les Maîtres de l'Univers, Creepshow II, Hellraiser, Fou à Tuer, Vamp, Re-Animator, Superman IV.



MAD MOVIES : LES DEBUTS

DU N° 1 AU N° 50 : 15 ANS D'AVENTURES...

Mai 1972. Le Festival du Rex s'appelle alors 1re Convention du Cinéma Fantastique et se déroule à Nanterre. Sur les écrans sortent Malpertuis et le second film de Dario Argento, L'Ile de la terreur, ou bien encore Le Médecin dément de l'île de sang. La revue Midi-Minuit-Fantastique brille de ses derniers feux et Jean Rollin en est à son quatrième film de vampires : une époque badinement pompidolienne où se tape fiévreusement le premier numéro de MAD MOVIES.

Aucune expérience littéraire, sinon trois petits textes parus dans un autre fanzine. Le matériel fleure bon l'amateurisme dont le zine va se réclamer : une machine à écrire bon marché et une ronéo manuelle qui a l'air de consommer beaucoup d'encre. Je ne sais me servir ni de l'une ni de l'autre; l'aventure commence...

Sans collaborateurs au départ, et sans lecteurs non plus, je peux faire ce qui me plaît. Les critiques de films donnent dans l'informatif et la narration du scénario. Il s'agit alors de faire découvrir, plutôt que de critiquer ou descendre une production fantastique rare et mal connue.

Vu le prix du papier, un tirage de 120 exemplaires au départ me paraît tout à fait honorable. De nos jours on utilise la photocopie, mais alors les fanzines se tiraient presque tous en ronéo. Le procédé ronéo ne laisse pas de se montrer fascinant : les caractères de votre machine à écrire percent de petits trous dans un support souple appelé stencil et à travers ces trous passe l'encre lors de l'impression. Beaucoup d'encre ! De l'encre on en a sur les mains, sur le papier sous forme d'empreinte digitale, sur la moquette et même sur les pattes du chien qui vient contempler, dubitatif, cette nouvelle activité turbulente. De l'encre, on en retrouve encore le soir au fond des draps, c'est merveilleux !

L'éditorial du N°1, la première page tirée, reflète immédiatement une certaine lucidité : « Voici **Mad Movies.** Pas de grandes phrases pour le présenter, parce que demain il sera peut-être mort ! »

A ce stade du zine tiré, il convient désormais de le vendre et c'est là où les ennuis continuent... Les libraires de cinéma font un peu la fine bouche : deux photos pour tout le numéro et des textes à la limite du français couramment parlé. Pas de quoi mobiliser une vitrine entière pour l'exposition. Mais certains libraires se montrent pourtant sympas : **Le Minotaure, Contacts, La Mandragore, Volume 31** (reconverti depuis dans le vêtement); et aussi les librairies de bandes dessinées ou de contre-culture, style **Actualités** ou **Parallèles**. On instaure le système du dépôt : je laisse dix exemplaires et s'ils les vendent, je touche 70 % du prix marqué. D'autres refusent complètement de le prendre (ce sont parfois les mêmes qui vendent aujourd'hui très cher les premiers numéros introuvables...).

Bref, deux mois plus tard, 50 exemplaires s'écoulent. Bien que perdant de l'argent, je décide de doubler le tirage pour pouvoir servir davantage de librairies. Au numéro 2 le nombre de photos passe de deux à cinq. L'escalade, quoi !...

1973. Au numéro 6 j'en suis à 350 exemplaires pour un dossier consacré au cinéma de Hong Kong qui débarque en France. Deux copains m'aident dans cette démarche pédagogique : Alain Petit et François Joyeux, que j'appelle immédiatement dans la revue Hua-Ling Pei-Ti et Fang-Sua Chao-Yeu. Et de rire !...

Janvier 74. Le numéro 7 marque un fameux tournant. Je me paye de la superbe photo imprimée offset, tout en continuant à tirer les textes en ronéo, pour un spécial « Peter Cushing » qui ne va pas trop mal marcher. On tire alors 600 exemplaires.

Les 8 et 9 fonctionnent sur le même principe, mais la ronéo donne des signes de faiblesse. Certains stencils rendent l'âme au bout d'un tirage de 300 exemplaires et il faut alors les retaper pour reprendre l'impression. Histoire de m'amuser, je tire aussi parfois le zine des copains : **Peeping Tom, Cerbère...**

1975. Le procédé tout offset avec agraphage central me paraît alors la solution la mieux appropriée encore qu'assez coûteuse. Tirage 1000 exemplaires pour un spécial « Erotisme dans le Cinéma Fantastique ». J'écris presque tout, mais un brave vient pourtant me remettre ses premiers textes. Un collaborateur dont je me fais sournoisement un ami, manière de ne pas avoir à le payer... Il s'agit de Marcel Burel et ça dure toujours aujourd'hui (l'amitié, parce que pour le reste, hélas...).

Avec ce tirage de 1000, on ne vend qu'à 4 ou 500 et tout cela produit un déficit que je commence à considérer d'un œil vaguement perplexe. Commence alors l'époque trouble des heures supplémentaires et de deux boulots menés de front. J'aimais travailler la nuit, ça tombait bien !

Le 12 inaugurait un large dossier sur la science-fiction américaine des années 50, auquel me prête main-forte, dans le N°13, un autre ami, Gilles Gressard, lui-même responsable d'un fanzine, **De l'Autre Côté du Pont.** A l'époque la production fanzinale se portait bien (en nombre de titres, sinon en vente) et nous échangions souvent nos textes, comme ça, au hasard des rencontres et des amitiés nouées. On imagine mal un tel échange de nos jours !

Fin 76. Le N°14 marque un autre tournant. Pour payer un press-book écrit pour la ressortie du film **Godzilla**, René Château se charge de tirer la couverture, et en couleurs s'il vous plaît !. On n'avait jamais vu ça jusqu'à ce jour dans le fanzinat, et on tire à 1500 exemplaires.

Mais les temps changent. On passe **Stars Wars** au Festival de Deauville, tandis que nous titrons, superbes : « le Fantastique Espagnol, les Cirques de l'Horreur ou Dorian Gray à l'écran ! A cause de ce refus conscient de s'adapter aux nouvelles modes, de préférer défendre les films d'une autre époque, **Mad Movies** va connaître des temps difficiles ! Le N°18 consacre un dossier au Cinéma Fantastique mexicain et il y aura une seconde partie dans le 19. Un vrai suicide, alors qu'on tire désormais à 2000.

C'est ici que se créé un prolongement de la revue, la librairie **Movies 2000.** Un lieu que je voulais sympa et qui fut longtemps un rendez-vous des fanéditeurs. C'est là que se rencontrèrent nombre de gens professionnels aujourd'hui et qui nous donnèrent une floppée de fanzines qui atteignit bien la vingtaine à l'époque.

1980. Sur les écrans règnent Carpenter, Fulci, Hooper et Argento, mais aussi la seconde vague de grands films à effets spéciaux : **Le Trou noir, Superman II, Flash Gordon, L'Empire contre-attaque, Saturn 3,** etc. Le mauvais score des n°s 18 et 19, qui avaient complètement ignoré le succès des **Star Wars, Alien** ou **Superman,** fit que les parutions du zine vinrent à s'espacer (quatorze mois entre le 18 et le 19 !). La réalité quotidienne et la rencontre des lecteurs à la librairie me fit comprendre enfin que le temps du fanzine nostalgique à tout crin se devait d'être reconsidéré.

J'entrepris alors un n°20 consacré à tous les films de l'espace que je devais écrire tout seul et qui s'offrit l'impensable luxe de 4 pages de photos couleurs plus une couverture flamboyante arborant un Darth Vador plus menaçant que jamais. Le numéro connut un tel succès qu'il fallut deux ans plus tard envisager un second tirage. 4000 exemplaires en tout pour un fanzine, sans doute un record dans le genre...

Dans le même esprit et toujours tout seul, je fis le n°21 avec cette fois six pages de photos couleurs. Nous étions en août 81 et ce devait être le dernier numéro amateur. La facture totale de celui-ci m'avait laissé pantois : 16 000 F ! Même en vendant tous les exemplaires, il y aurait encore un solide déficit. De plus j'accumulais dans mes caves les précédents numéros dont je ne doutais pas un jour de trouver des acquéreurs, mais quand ? Je me réunis d'urgence en séance exceptionnelle pour réfléchir un peu à la situation.

Face à de tels budgets, et vu la réussite complète de **Movies 2000** qui commençait à dégager des bénéfices (ce fut aussi l'époque où j'assurais trois activités en même temps, il faut dire), je pensais que le temps était venu de consacrer enfin cet argent à une vraie revue professionnelle. En reconnaissance du passé, j'avais pris une décision : pas de n°1, on l'appellerait le n°22 !

Visite aux N.M.P.P. pour établir une véritable distribution en kiosques d'où il ressort qu'ils récupèrent pas loin de 50 % du prix de vente. J'évoque tout d'un coup mes libraires qui jusqu'ici se contentaient de 30 %, mais l'expérience montrera que, si les N.M.P.P. sont incroyablement longs à régler, au moins règlent-ils toujours et leurs chiffres s'avèrent scrupuleusement exacts.

1982. Pour la première fois je tente de former une véritable équipe mais mon enthousiasme se communique mal : sur les quatre personnes choisies pour l'aventure, je me retrouve immédiatement tout seul. Pas de quoi affoler quelqu'un qui sort de dix ans de galère, mais tout de même c'est un peu dur...

J'aborde le 23 en écrivant plus de la moitié de la revue et avec de nouveaux collaborateurs plus ou moins ponctuels, dont un certain Marc Toullec qui m'apporte, tout timidounet, son premier texte professionnel. Le n°22 se vendit à plus de 70 % sur 11 000 exemplaires imprimés. Le n°23 devait faire un score moindre car je m'étais offert le luxe d'une vingtaine de pages sur les « Dracula » de la Hammer-Films alors que tout notre lectorat délirait sur **Mad Max II,** que nous expédions, nous, en quatre petites pages. Eh oui, il aurait fallu faire le contraire, mais le professionnalisme ça s'apprend aussi.

N°25 : 25 000 de tirage. N°26 : 36 000. Je m'achète une IBM terrible et je descends tous les textes en colonnes en changeant de caractères constamment comme dans une vraie revue pro. Fidèle au passé, je ne laisse à personne le soin de s'occuper de la maquette. Pour moi la mise en page s'apparente à une mise en scène de film. C'est elle qui régit tout, qui confère un rythme et met en valeur, selon l'intérêt, les textes ou les photos. Elle donne le look général et reflète la véritable identité de la revue.

N°27 : 42 000 exemplaires. N°28 : 70 000 et 180 photos couleurs. Désormais, et ceci pour la première fois, je ne taperai plus les textes, on va se payer de la vraie composition, comme des grands.

La formule fonctionne et ne connaîtra plus de variables essentielles jusqu'à aujourd'hui. Aux alentours du n°39, nous lançons **Impact** avec des collaborateurs de **Mad Movies,** et pour parler un peu d'autres films. Gros succès pour le premier numéro, puis une désaffection progressive des lecteurs jusqu'à ce qu'une reprise en main énergique ne renverse la tendance. Le n°8 se vend bien, le 9 encore mieux, et le 10 casse tout. Le 11 s'offre pour sa sortie une campagne publicitaire de 50 000 F et la revue commence à être reconnue. Jusqu'où ira-t-il, on se le demande, mais je vois venir le jour où **Impact** va dépasser **Mad Movies** en audience et en tirage. Quel duel cornélien !

Après plus de 15 ans d'existence, il est permis de s'interroger sur les raisons d'une telle longévité. En fait, nous nous sommes toujours sentis proches des lecteurs et très respectueux des films que nous traitions. Pas de coups de haine péremptoires pour bien montrer aux autres combien nous sommes doués par rapport aux films que nous critiquons. D'ailleurs pour haïr un film, il faudrait que celui-ci soit furieusement douteux ou très politiquement compromis. Sinon je ne vois pas l'intérêt d'une descente en règle, ni les ressorts psychologiques de telles petites vengeances gratuites et finalement naïves. Ici, nous sommes prêts à tout entendre, à tout comprendre : « Eh bien alors, mon petit Fulci, on a encore commis un film pas beau du tout, vous avez un mot d'excuses de vos parents ? » A **Mad Movies,** du cinéma-bis à la super-produc U.S. , du dernier ringard indonésien à **Predator,** nous parlons de tout et nous sommes souvent les seuls.

Pas de pub en nos pages, ou si peu. Les lecteurs paient la revue et ce sont eux qui la font vivre, c'est aussi limpide que cela. **Mad Movies** n'appartient pas non plus à une société de presse qui dicterait ses lois aux rédacteurs; il n'y a personne derrière nous. Si on se casse la figure, nous paierons les pots cassés, sans compter sur un quelconque syndic pour étouffer les dettes.

Mais le grand secret réside ailleurs : **Mad Movies** c'est surtout une équipe de copains qui aiment à se retrouver, à rire ensemble, à travailler ensemble, et cela c'est irremplaçable, tout comme d'ailleurs le travail de notre douce Maitland aux Etats-Unis. L'amateurisme est toujours solidement ancré en nous au sens étymologique où amateur signifie encore celui qui aime. Ce qui ne veut pas dire que les professionnels ne nous prennent pas très au sérieux. Les distributeurs nous demandent des renseignements, nous confient les press-books de leurs films. Nous poussons parfois à la sortie de certains films, nous participons à des campagnes de presse. Les attachés de presse nous proposent leur matériel et nous arrangent des interviews. On tente de vivre à fond le fantastique, sans oublier d'aider les jeunes réalisateurs (voir notre Festival du Super 8).

C'est dans cette optique, que nous envisageons les 50 prochains numéros, les 100 prochains et même les 1000 prochains numéros s'il le faut. Voilà, et maintenant qu'on se connaît bien, si on faisait un bout de chemin ensemble ?

Jean-Pierre PUTTERS





LES FORCES DU MAL

Première séquence : un homme saute d'un toit malgré les supplications de la police. Miraculeusement, il survit. Mais avec un petit plus, un « locataire » à l'intérieur de lui. Hôte indésirable, vengeur, et qui se manifeste pendant le sommeil. Un tueur surtout; un à un, il zigouille les malfrats qui ont causé sa disparition. Et les moyens employés sont assez croustillants : au chalumeau, à la scie circulaire, une grille de métal broyant un crâne... Rien que des meurtres originaux changeant des sempiternels carnages à l'arme blanche. Le concept même des **Forces du Mal** est à cette image : un thème « bateau » (la possession) traité de manière novatrice, pas révolutionnaire mais pleine de petits détails cocasses. D'abord le héros, George Miller. Il n'a rien du play-boy, du baraqué; c'est un être faible, tourmenté, incapable de s'assumer et trouvant refuge dans la peinture à tendance surréaliste. Son idylle avec une jolie péripatéticienne est tout sauf stupide. Aussi vulnérable que possible, Miller se transforme en ange de la vengeance dès qu'il ferme les yeux.

Les Forces du Mal, pris dans les scènes de « rétribution », surprend souvent. Esthétiquement, les couleurs virent à l'agressif, à des rayons de clartés vives, à des explosions de jaunes, d'ocres. Calme quand le héros demeure lui-même, la caméra est prise d'une certaine frénésie lorsque le tueur qui dort en lui prend le dessus. Guy Magar a visiblement tenu à éviter tous les clichés tant plastiques que scénaristiques, ces mortelles scènes à « suspense » où l'on ballade le spectateur dans des décors mal éclairés. La mise en scène ne cherche nullement les gros effets traditionnels mais s'avère, malgré tout, saisissante, parvient à créer un réel climat de tension, de violence latente parfaitement soutenu par une partition stressante de Alan Howarth, compositeur attitré de John Carpenter. Et puis, il y a ce final beau et inévitable, durant lequel les forces du mal s'extirpent du corps de Miller... Sous des apparences classiques, le film de Guy Magar dit bien qu'on peut encore prendre de vieux légumes pour en faire un plat très consommable. Au premier degré.

Marc TOULLEC.



Retribution *USA 1986. Prod. : Guy Magar. Réal. : Guy Magar. Scén. : Guy Magar et Lee Wasserman. Dir. Photo. : Gary Thielgtes. Musique : Alan Howarth. SPFX : Kevin Yagher. Int. : Dennis Lipscomb, Leslie Wing, Suzanne Snyder, Jeff Pomerantz, George Murdock... Durée : 1 h 30. Dist : Eurogroup Sortie prévue le 18 novembre 1987.*

ET LA FEMME CREA L'HOMME... PARFAIT



Réalisé par une femme, **Marking Mr Right** est l'histoire d'une femme, Frankie Stone, qui, comme beaucoup de femmes (et d'hommes), recherche le grand amour, le vrai, l'unique, celui qui n'arrive qu'une seule fois. Celui qu'on a l'impression de ne jamais trouver. Et qui est peut-être là où on l'attend le moins.

A défaut (croit-elle) de trouver l'homme idéal, Frankie Stone, brillante spécialiste en relations publiques, est sollicitée par une société de robotique pour préparer Ulysse au battage médiatique qui va précéder son voyage dans l'espace à bord d'une fusée. Ulysse, c'est un androïde, une reproduction parfaite d'un être humain... de sexe masculin. En fait d'apprentissage, Frankie Stone va involontairement lui mettre dans le crâne ce pour quoi il n'était pourtant pas programmé : le sentiment amoureux. Ce sentiment qu'elle a du mal à comprendre et dont lui, une machine, lui démontre la simplicité avec la force de l'évidence. Au terme, bien sur, d'un mémorable chassé-croisé.

C'est tout un petit monde qui s'agite dans le film de Susan Seidelman : l'ex-compagnon de Frankie, qui veut la reconquérir; la copine de Frankie, larguée par son petit ami et bien décidée à profiter de son célibat tout neuf; Sandra qui court après Jeff, l'inventeur d'Ulysse, pas très porté sur les femmes...

Ce que Susan Seidelman apporte, c'est un point de vue un peu trop rare au cinéma : un point de vue d'où rien n'est jamais complètement sûr, des impressions un peu confuses tout au long du film, qui font qu'on ne sait pas vraiment ce qui va se passer. Comme dans l'existence. Qui Frankie Stone aime-t-elle vraiment ? Qui va-t-elle aimer ?

Une femme filmée par une autre femme, avec tout ce qui fait le quotidien des femmes, le foutoir qu'il y a dans leur tête en même temps que celui que contient leur sac à main. Ce spectacle-là, pour un homme, c'est pas toujours séduisant, et c'est parfois agaçant. N'empêche que c'est la réalité.

Une réalité avec d'un côté, comme dans **Making Mr Right**, des femmes et leur grand rêve d'homme idéal. Et de l'autre, des hommes et leur grand rêve de femme idéale.

Et au milieu de tout ça, le désarroi amoureux. Identique pour les uns comme pour les autres.

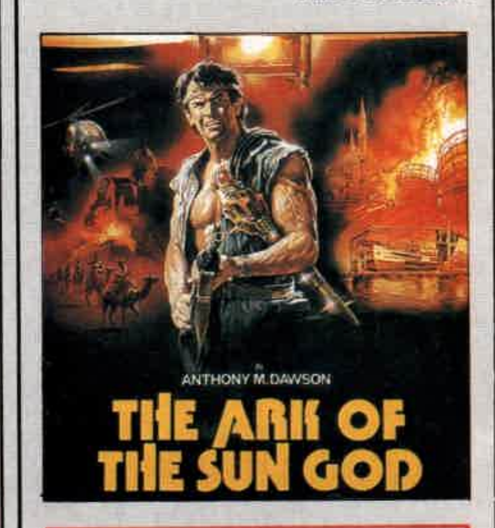
Jean-Michel LONGO

Making Mr. Right *USA 1986. Prod. : Mike Wise, Joel Tuber/Orion Pictures. Réal : Susan Seidelman. Scén. : Floyd Byars et Laurie Frank. Dir. Photo. : Edward Lachman. Mus. : Chaz Jankel. Maquillages : Carl Fullerton, John Caglione, Doug Drexler. Int : John Malkovitch, Ann Magnuson, Glenne Headly, Ben Masters, Polly Bergen, Harsh Nayyar, Hart Bochner... Durée : 1 h 39. Dist. : Twentieth Century Fox. Sortie le 14 octobre 1987.*

LE TEMPLE DU DIEU SOLEIL

Voici arriver en catimini et avec quelques années de retard, un de ces ersatz transalpins des **Aventuriers de l'Arche Perdue**. Sans le budget de Spielberg, sans éclat particulier dans la confection, **Le Temple du Dieu Soleil** est pourtant ce qu'on appelle couramment « une série B sympathique, bien menée et tout et tout ». Et son metteur en scène, Antonio Margheriti/Anthony M. Dawson, connaît parfaitement le registre pour l'avoir fréquenté avec **Les Aventuriers du Cobra d'Or**, film jumeau du **Temple du Dieu Soleil**. Les clichés pleuvent comme il est coutumier dans ce type de produit. On retrouve l'aventurier un rien macho (David Warbeck, prétendant à la succession de Roger Moore il y a peu), sa compagne d'abord distante mais peu à peu aimante, les méchants typés (des Arabes maniant le sabre)... Et surtout le trésor légendaire, celui de Gilgamesh, et une cité perdue bondée de richesses incroyables convoitées aussi par une bande de fanatiques. Avec les petits moyens mis à sa disposition, Margheriti fait des miracles. Le rythme ne décroît jamais, les bagarres sont orchestrées sans disgrâce. Et soucieux de ne pas paraitre ridicule face aux mammouths américains, Margheriti a concocté une poursuite automobile particulièrement délirante et destructrice. Non pas avec de véritables véhicules mais avec des modèles réduits fonçant dans des maquettes surprenantes de réalisme, dont un tunnel. Des instants de folie intégrale, invraisemblable, mais drôles et surprenants. De même, le final ne craint nullement de donner dans le spectaculaire. Toujours de minutieuses maquettes pour l'éboulement du temple. Margheriti sait filmer ces joujoux puisqu'il les a lui-même construits, spécialiste qu'il est des miniatures. Enfin tout ce qui pourrait être foncièrement ringard passe ici très bien. Margheriti ne possède pas l'étoffe d'un grand mais sa capacité à tirer parti de preque rien pour en faire quelque chose d'estimable et de regardable est à signaler en ces temps de méga-budgets.

Marc TOULLEC



I Sopravvissuti della Citta Morta *Italie 1984. Prod. : Flora Film. Réal. : Anthony M. Dawson/ Antonio Margheriti. Scén. : Giovanni Paolucci et Giovanni Simonelli. Dir. Photo. : Sandro Mancori. Mus. : Aldo Tamborrelli. Int. : David Warbeck, John Steiner, Alan Collins, Riccardo Palacios... Durée : 1 h 30. Dist. : Maillot Films. Sortie le 21 octobre.*

APOLOGY



Heureuse surprise sur le canevas usé du tueur psychopathe tuant et tuant encore. Ici, tout part d'un argument original et jamais exploité. Lily McGuire (sublime Lesley Ann-Warren), artiste new-yorkaise, affiche aux quatre coins de la cité des annonces proposant la confesse sur un répondeur téléphonique anonyme. Ceci doit lui servir à alimenter une œuvre d'art, un combiné de téléphone vu de l'intérieur. Evidemment, les messages pleuvent : du type qui a pissé sur un clochard au... psychopathe, Claude. Un maniaque qui charcute les homosexuels. Il laisse d'abord quelques appels puis, les circonstances aidant, cherche à connaître Lily. Lily contrainte d'aider la police malgré sa « loi du silence » digne de celle d'un prêtre. Le tueur se rapproche, menace sa fille... Mais un flic, Rad Hungate (Peter Weller de **Robocop** et **Buckaroo Banzaï**) veille au grain et s'implique dans l'affaire.

Venu de la télévision, Robert Bierman, dont c'est le premier film, a bâti un suspense habile. Les ficelles du genres sont connues mais employées avec une certaine adresse, et le cinéaste varie les décors. Galerie d'art, caves... Tout est trop blême ou trop obscur. Mais le point vraiment original de ces **Confessions criminelles** (sous-titre) tient dans la sculpture de Lily, œuvre d'art mais piège mortel assorti de gadgets qui auront leur utilité au moment opportun. C'est dans le dénouement que le film acquiert vraiment une dimension fantastique avec cet environnement irréaliste, surréaliste, véritable souricière. Robert Bierman a su l'exploiter sans céder au tape à l'œil, jouant bien des éclairages sales, des possibilités des compartiements de ce téléphone monstrueux. D'ailleurs, **Apology** double un suspense efficace d'une vision assez critique de cet appareil et de son acolyte, le répondeur, dont les ressources paraissent souvent effrayantes. Inceste, viol, frustrations s'y engouffrent avec santé, jubilation. Parler ainsi, se confier sans alibi liturgique, quelle cinécure ! Sous des aspects de divertissement, **Apology** en dit beaucoup; le film est constamment crédible tant au niveau des personnages que des situations.

Marc TOULLEC.

Apology *Canada 1986. Prod : Roger Gimbel/Freyda Rothstein. Réal. : Robert Bierman. Scén. : Mark Medoff. Dir. Photo. : Philip Meheux. Mus. : Maurice Jarre. Int. : Lesley Ann-Warren, Peter Weller, John Glover, Ellen Barber, George Loros... Durée : 1 h 28. Dist. : Antarès/Travelling. Sortie prévue le 25 novembre 1987.*

INTERVISTA

M.M. : Maestro Fellini, quel est le sujet d' **Intervista** *?*

F.F. : Le sujet de mon film, c'est moi. J'en suis d'ailleurs aussi le verbe principal et le complément.

M.M. : Non, je voulais parler de l'histoire, du scénario.

F.F. : Vous me faites rire avec vos scénarios ! A quoi ça sert de s'épuiser à raconter une histoire et à imaginer des personnages si votre film est condamné à finir sa carrière un dimanche soir à la télévision ? Hein, à quoi ça sert ? S'il a le malheur d'être en scope il sera recadré, s'il a l'audace de développer une intrigue il sera massacré par la publicité, et s'il dure plus de deux heures il sera raccourci. Dans ces conditions, je préfère me réfugier dans mes souvenirs. Eux, au moins, ils sont intacts.

M.M. : Ce sont donc vos souvenirs qui servent de fil conducteur...

F.F. : Si vous voulez. Je pars d'un film que je suis en train de tourner, et une équipe de la télévision japonaise débarque pour faire une émission sur ce tournage.

M.M. : Autrement dit, la télévision parasite déjà la préparation de votre film.

F.F. : Oui. Et plus tard, elle le tuera. Donc ces gens-là arrivent, interviewent tout le monde, moi y compris, pendant que je réalise des fragments du film.

M.M. : Le cinéma dans le cinéma, la mise en abyme perpétuelle, vous-même dans le rôle principal : n'avez-vous pas l'impression de tourner en rond ?

F.F. : Je l'attendais, celle-là ! Fellini impuissant, Fellini gâteux ! Vous avez vu le film au moins ?

M.M. : Pas encore, je dois y aller après notre entretien.

F.F. : Non, pas après, maintenant ! Venez, je vous emmène.

Deux heures plus tard...

F.F. : Alors ?

M.M. : Vous m'avez pris complètement au dépourvu. A vous entendre, **Intervista** *était une croisade guerrière contre la télévision, un cri de haine. C'est vrai que vous évoquez le problème, mais j'ai davantage senti de l'inquiétude et de la résignation que de la colère.*

F.F. : Ça, mon jeune ami, c'est toute la différence entre le message qu'on veut faire passer et le moyen de le transmettre.

M.M. : Et puis toute cette nostalgie du passé, de l'âge d'or des studios... Il y a dans votre film une tendresse incroyable. La scène entre Marcello Mastroianni et Anita Ekberg est bouleversante...

F.F. : Je sais, j'ai pleuré en la tournant.

M.M. : Mais alors **Intervista** *est un film d'espoir, un appel à la raison. Par le biais de l'émotion et de la mélancolie, vous exprimez en fait votre désir de retrouver cet état de grâce, de confiance et de passion que le cinéma a connu autrefois. Je me trompe ?*

F.F. : Non. Je crois même que vous avez tout compris. Comment vous appelez-vous, déjà ?

Bernard ACHOUR

INTERVISTA *1987. Réal. : Fédérico Fellini. Prod. : Ibrahim Moussa et Michel Vieyte. Scén. : Federico Fellini. Photo : Tonino Delli Colli. Déc. et Çostumes : Danilo Donati. Mus. : Nicola Piovani. Mont. : Nino Baragli. Avec : Federico Fellini, Sergio Rubini (Le journaliste), Maurizio Mein (L'assistant), Lara Vendel (la femme), Antonella Ponziani (la fille du tramway). Durée : 1 h 50. Dist : A.M.L.F. Sortie prévue le 23 décembre.*

SCALPS

Un western bis dans toute sa splendeur qui parvient à vous prendre aux tripes tant il se veut malsain et méchant. L'élément fantastique qui le rattache à cette rubrique peut paraître léger : quelques scènes gore, le fantôme d'un chef indien protégeant son héroïne de fille et une scène de torture particulièrement horrible, mais c'est davantage l'esprit que la lettre qui poussera l'amateur à découvrir ce **Scalps** de bien curieuse facture. Il ne faudra toutefois pas le confondre avec le **Scalps** de Fred Olen Ray (l'esprit guerrier qui va venger la profanation d'un cimetière indien). Ici le film est italien, et cela se sent dès les premières images.

Sorti à la sauvette et en exclusivité au Ritz, en double programme avec **Le Gladiateur du Futur** (20 F les deux, qui dit mieux ?), le film risque de faire une carrière souterraine dans les circuits de province. C'est tout le mal qu'on lui souhaite.

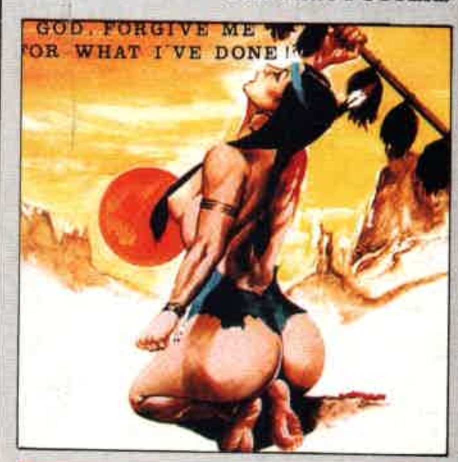
Un camp sudiste, où un colonel borné, sadique et alcoolo dirige toujours, après la Guerre de Sécession, une bande de brutes habillées en soldats. Le menu du chef : se venger des Yankees tout en pillant, tuant ou violant au passage. Beau programme ! C'est ainsi que l'on assiste à la dévastation d'un camp indien qui nous vaut une belle séquence à la **Soldat Bleu**. Mais la très belle fille du chef, que le colonel réservait pour son propre usage, parvient à s'échapper.

Toute l'histoire va consister en cette lente traque de la fugitive qui va bientôt se transformer en bourreau au fil des épisodes. Le titre trouve sa justification dans le fait que la pratique du scalp revient souvent dans le récit. Elle constitue la revanche suprême sur l'ennemi; un rite sanglant inhérent à tout combat. Même l'homme blanc sacrifiera à cette coutume dans une scène finale pathétique et particulièrement pénible.

Bien complaisant dans les scènes de violence, **Scalps** s'offre tout de même quelques instants de rare beauté où tout le charme (et les charmes...) de l'actrice principale ponctue très agréablement une histoire par ailleurs résolument pessimiste. C'est un voyage au bout de la raison, avec la mort acceptée comme seul issue au bout du chemin.

Pour un tel film, qui se réclame complètement de la zone Z, une parfaite réussite.

Jean-Pierre PUTTERS



Scalps. 1987. *Réalisation : Werner Knox. Scén. : Bruno Mattei et Roberto Di Girolamo, d'après un sujet d'Italo Gasperini et Richard Harrison. Photo. : Julios Burgas et Luigi Ciccarese. Int. : Vassili Karis, Karen Wood, Benny Cardoso, Charlie Bravo. Prod. : Beatrice Film, Multi-vidéo S.A. Madrid. Durée : 95 minutes. Sortie le 14 octobre 87.*

DANS LES GRIFFES DU CINEPHAGE

LE CHANT DES SIRENES



On ne va pas vous faire le coup du faux film fantastique dans *Mad Movies*. Et pour cause, **Le Chant des Sirènes** est un vrai film fantastique, de ce fantastique évasif revenant implacablement à la réalité.

Polly n'arrive pas à s'exprimer comme elle le souhaiterait. Entre deux bafouillements et recherches d'un mot, on arrive tout juste à comprendre qu'elle est aussi maladroite manuellement que sentimentalement. Et ce handicap, elle le compense par un regard attentif et intéressé à tout ce qui se déroule autour d'elle, un regard d'enfant découvrant le monde petit à petit. Ce regard se manifeste par un goût prononcé pour la photographie. Polly est engagée comme secrétaire intérimaire dans une galerie d'art. Elle se lie tout d'abord d'amitié avec Gabrielle, sa patronne qui entretient des relations intimes avec Mary, une artiste. Au contact de ces deux femmes, Polly va se réaliser socialement en réussissant à communiquer. Mais cette communication ne sera ni verbale, ni gestuelle. Elle sera intérieure.

Un tel sujet traitant de l'essence même de l'être aurait pu donner lieu à l'un de ces film bassement psychologiques s'éternisant dans des dialogues à n'en plus finir (oserai-je dire un film « du genre » français ?). Heureusement, Patricia Rozema a décidé de visualiser l'éveil intérieur de Polly sous forme de séquences oniriques, chacune correspondant à une étape de son apprentissage. Polly se découvre au fur et à mesure qu'elle rêve. Cette découverte sur elle-même sera complète lorsque Polly influencera directement le déroulement du rêve dans une scène magistrale se jouant des différents niveaux de réalité à la manière du Woody Allen de **Annie Hall**.

Accueilli par des tonnerres d'applaudissements à la Quinzaine des Réalisateurs, **Le Chant des Sirènes** est un film merveilleux, intelligent sur la connaissance de soi-même et sur la connaissance de l'autre. Un film sur l'Amitié avec un grand A qui contourne toute forme de clichés. Polly vous fera voler, marcher sur l'eau, écouter le chant des sirènes et vous invitera même dans son jardin secret. Magique !

Vincent GUIGNEBERT

I've heard the Mermaids singing. *Canada 1987. Réal. : Patricia Rozema. Prod. : Vos Productions INC. Scén. : Patricia Rozema. Dir. Photo : Douglas Koch. Mus. : Mark Korven. Décor : Valanne Ridgeway. Mont. : Patricia Rozema. Int. : Sheila McCarthy (Polly Vandersma), Paule Baillargeon (Gabrielle St Peres), Ann-Marie McDonald (Mary Joseph), John Evans (Warren), Brenda Kamino, Richard Monette... Durée : 1 h 21 mn. Sortie le 30 septembre 1987.*

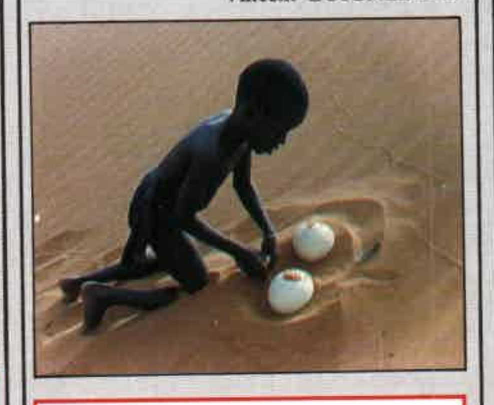
LA LUMIERE

Précisons avant toute chose que **La Lumière**, film africain de Souleymane Cissé et Prix du Jury à Cannes cette année, n'est pas accessible à tout le monde. Ce film est susceptible d'intéresser un public restreint parmi lequel on peut compter les lecteurs des Cahiers du Cinéma, les abonnés de Géo, les personnages ayant vécu quinze ans en Afrique, le président de la cinémathèque (dans cinquante ans) et Robert Paimbœuf de **Starfix** (quoiqu'un doute subsiste pour ce dernier individu). Rien d'étonnant à cela lorsqu'on lit les propos du réalisateur extraits du dossier de presse : « Lorsque je fais un film, (...) je ne me pose pas la question de savoir si les Américains ou les Européens vont comprendre ce que je veux dire ou montrer au travers de mon film ». Et d'ajouter : « (...) **La Lumière** est un film qui peut même être difficile d'accès pour les Africains eux-mêmes ». Un bel exemple de respect du public !

La Lumière narre le parcours de Nianankoro, un Bambara qui, pour rejoindre Bafing (son oncle) et obtenir le Kaman (planche issue du Kôré et destinée à combattre Soma, le père de Nianankoro qui lui-même possède le Kolonkalanni, plus simplement appelé Pilon magique), devra affronter les guerriers Peuls soumis à leur roi Rouma Boli et délivrer Attou, la femme de Rouma Boli, de sa stérélité. Et le fantastique dans tout cela ? Il se manifeste timidement par des flammes commandées à distance, par un essaim d'abeilles attaquant des pilleurs, par des hypnotismes laborieux et par un chien marchant à reculons. Un fantastique qui résulte de la magie et des croyances africaines. Le reste est d'un ennui mortel, Souleyman Cissé accumulant les scènes de dialogues inutiles et les plans-séquences interminables. Pour donner un exemple précis, Nianankoro met une bonne dizaine de minutes pour expliquer au roi qu'il a couché avec sa femme. Passionnant !

Le final du film nous montre le père (le Mal) et le fils (le Bien) s'affrontant pour la survie de la planète. Le match se termine par la mort des deux hommes et la victoire du Bien, symbolisée par la lumière du titre. Mais, sincèrement, après 100 minutes assommantes d'un film soporifique, la seule et véritable lumière est celle de la salle au générique.

Vincent GUIGNEBERT



Yeelen, *1987. Réal. : Souleymane Cissé. Prod. : Souleyman Cissé. Scén. : Souleyman Cissé. Dir. Photo : Jean-Noël Ferragut. Mus. : Michel Portal. Int. : Issiaka Kane (Nianankoro), Aoua Sangare (Attou), Niamanto Sanogo (Soma), Balla Moussa Keita (Rouma Boli), Ismaila Sarr (Bafing)... Durée : 1 h 45 mn. Dist. : AMLF. Sortie le 2 décembre 1987.*

LA FOLLE HISTOIRE DE L'ESPACE



C'est fait, notre grand spécialiste du détournement en tous genres vient de se pencher sur le space-opéra et, comme d'habitude, ça fait mal ! Qu'il s'attaque au western, au film biblique, à Hitchcock, ou aux vieux films d'épouvante, Mel Brooks nous étonne tout d'abord par sa maîtrise dans l'art d'accommoder les restes. Il a tout vu et nous en restitue l'image à travers sa vision déformante qui change immédiatement les meilleurs morceaux de bravoure en gags immédiats. Alors, ne cherchez pas trop le scénario, **La Folle Histoire de l'Espace** n'existe que par cette somme de références qu'il fait bon retrouver au passage et qui vous permet de tester facilement vos connaissances cinéphiliques.

Ici, Mel Brooks retrouve ce parti-pris du non-sens filmique aiguisé qu'il avait déjà si bien exploité dans **Le Sheriff est en Prison**. A l'issue du film toute l'équipe de ce western, alors en pleine bagarre, renversait les panneaux du studio et envahissait le plateau d'à côté où se tournait une comédie musicale !

Dans **La Folle Histoire de l'Espace**, ce sont les acteurs qui se repassent carrément le film pour se repérer lorsque le récit devient un peu confus pour eux. Et ils se voient alors en train de se regarder jouer pendant que les spectateurs les observent en même temps. De quoi devenir fou !

La distanciation avec laquelle Mel Brooks crée son œuvre s'amplifie au fur et à mesure de sa carrière. Par exemple, ici on évoque très sérieusement le merchandising du film, la cassette du film, l'équipe technique du film. Comme si l'auteur avait peur qu'on le prenne quand même au sérieux, qu'on le juge, que l'on prenne son travail pour ce qu'il n'est pas. Timidité, pudeur et quelque part, sûrement, l'angoisse d'un créateur qui ne parvient à s'exprimer qu'à travers une trame déjà existante. Car il faut bien avouer que le scénario ne se montre pas toujours à la hauteur des intentions. En clair, ce sont les films parodiés qui ont de l'imagination.

Ceci posé, dans ce registre difficile de la parodie de genre, il faut bien reconnaître que Mel Brooks reste le roi incontesté et certaines séquences restent anthologiques. Une petite réunion entre amis à vous remémorer les meilleurs gags et c'est une soirée inoubliable, merci Mel Brooks !

Jean-Pierre PUTTERS

Spaceballs. *U.S.A. 1986. Prod. : Mel Brooks/M.G.M. Réal. : Mel Brooks. Scén. : Mel Brooks, Thomas Meehan, Ronny Graham. Dir. Phot. : Nick MacLean. Mus. : John Morris. SPFX : Peter Donen. Maq. : Ben Nye Jr. Int. : Mel Brooks (Skroob/Yaourt), John Candy (Barf), Rick Moranis (Dark Helmet), Bill Pullman (Lone Starr), Daphné Zuniga (Princese Vespa), Dick Van Patten (Roi Roland), Lorene Yarnell (Dot Matrix)... Dur. : 1 h 34. Dist. : Gaumont. Sortie le 14 octobre 1987.*

AVIS CHIFFRES

O : Nul. 1 : Très mauvais. 2 : Mauvais. 3 : Moyen. 4 : Bon. 5 : Très bon : 6 : Chef-d'œuvre.
B.A. : Bernard Achour. M.B. : Marcel Burel. J.M.L. : Jean-Michel Longo. M.M. : Maitland McDonagh. J.P.P. : Jean-Pierre Putters. M.T. : Marc Toullec.

	BA	MB	JML	MM	JPP	MT
Les Ailes du Désir	6		5			
Apology	3			3		4
Bigfoot et les Henderson	4	4			5	4
Creepshow II		3			3	3
The Curse (ex. : The Farm)	3	4	3		4	5
Les Dents de la Mer 4	3	1				2
Envoûtés	2			3		5
Et la Femme créa l'Homme parfait	3		4	3		3
La Folle Histoire de l'Espace	4				4	3
Les Forces du Mal	4	3		1		4
House II	2	5		2	4	4
Intervista	4					
La Lumière	2					2
Les Maîtres de l'Univers	1				1	3
Maximum Overdrive	2	3	0	1	3	4
Predator	4	4	4	4	4	6
Le Record	3	2				3
Scalps					4	4
Les Sorcières d'Eastwick	3					6
Superman IV	3					4

BOX-OFFICE

Madre de dios ! Seulement 250 000 traqués pour le **Predator.** Il méritait le double. Comme quoi tête pensante et gros bras ne cohabitent pas vraiment dans l'esprit du public. Un film plus primaire (primate ?) aurait sans doute rapporté plus. Mais 250 000 entrées sur Paris, cela fait bien 800 000 pour toute la France. Il n'y a pas de quoi se lamenter. Pendant que **Evil Dead 2** atteint ses 110 000 diablotins en rut, **Les Sorcières d'Eastwick** attirent dans leur giron 320 000 tickets en quatre semaines. Excellent score qui devrait monter jusqu'à 400 000. Par contre **Et la Femme créa l'Homme... Parfait**, dans une combinaison prudente de 7 salles, fait un bide. Une sortie précipitée suite à une promotion évasive au festival de Deauville, une affiche plus ringarde que branchée... l'auteur de **Recherche Susan désespérément** ramasse 7 800 amoureux transis. Du même distributeur, Fox, on constate la même précipitation pour **Envoûtés.** Résultat : 40 000 gri-gris. Un chiffre qui devait tenter **Alerte sur Washington** et ses 6 000 férus d'informatique. Ce qui s'appelle une veste. Mel Brooks et sa **Folle Histoire de l'Espace** décrochent 102 000 mâchoires en une semaine. Rires plus science-fiction égalent dollars. Aux States, 14 bâtons dans l'escarcelle de New World pour **Hellraiser**. Un vrai succès. Quelques millions aussi franchissent la porte de **House II**. Les vampires ont toujours la canine chanceuse : **The Lost Boys** pompe 25 000 000 $. Il faut doubler cette mise pour les dégâts provoqués par **Robocop** qui sera l'événement du prochain Festival d'Avoriaz. Cannon relève la tête après le bide de **Superman IV** (ce qui ne l'empêche pas d'en annoncer un cinquième) avec **Les Maîtres de l'Univers** et un apport d'une vingtaine de briques. Gentil petit succès de trois ou quatre millions de dollars pour **The Curse**. Mais la surprise vient de **Summer School** (parodie des **Vendredi 13** & Cie bénéficiant du talent de maquilleur de Rick Baker). Plus de 30 millions et le film n'a pas coûté très cher à Paramount. Le nouveau Rob Reiner, **The Princess Bride**, débute très convenablement sa carrière avec 10 bâtons. Les films plus modestes (**The Haunting of Hamilton Hight/Prom Night II, Near Deark**) marchent bien. Rassurant pour la douzaine de films fantastiques qui vont débouler à partir du 28 octobre sur les écrans français. Après les scores remarquables de **Freddy III** et de **Evil Dead II**, on peut tout attendre...

AVANT-PREMIERE

Mad Movies vous invite à l'avant-première du film **House II**. Signe de ralliement pour entrer dans la salle : tenir ce numéro de **Mad Movies** entre les mains. Ça se passera le mardi 17 novembre à l'UGC Ermitage, 72, avenue des Champs-Elysées, passez donc nous voir à la maison, à 20 h 30 et tous à vos **Mad** !

LES MAITRES DE L'UNIVERS

Au space-opéra ce soir, les décors sont de Gary Goddart. Son sens du délire visuel nous ouvre les portes d'un nouveau monde merveilleux où le Bien et le Mal s'affrontent encore. Que le grand spectacle commence !

Pas de doute, **Les Maîtres de l'Univers** cherche avant tout à créer un mythe cinématographique. Il prend donc une valeur sûre au départ, les célèbres jouets Mattel, mondialement connus des tout petits, et même des plus grands (par exemple, quand votre petit frère décide absolument de déployer son château des ombres sur la table du salon !). C'est dans cette optique qu'il faut considérer l'aspect visuel du film qui se réduit surtout à une série de décors revenant en alternance ; le palais de Skeletor, la surface sombre d'Eternia, le quartier de la petite ville américaine où seul un policier a pris conscience qu'il se passait quelque chose d'étrange dans les rues.

Plus fort que toutes les invraisemblances scénaristiques parsemant l'aventure, il y a surtout cette théâtralisation poussée à l'extrême où les caractères se cantonnent au schématisme le plus standard et où les enchaînements s'apparentent à de véritables levers de rideau. En fait, nous sommes à l'opéra, avec ses décors frappe à l'œil et ses tableaux successifs, ses gentils héros et ses sombres méchants, ses retournements de situations et ses récits plein d'emphase. Il y a de l'exagération dans **Les Maîtres de l'Univers**, de la naïveté, des conventions et des incohérences, tout comme à l'opéra, au space-opéra devrais-je dire.



L'œuvre de Gary Goddart, ce concepteur habile de mondes merveilleux pour Universal ou Disney, s'apparente au **Flash Gordon** de Laurentiis, cet autre marchand de grosses pâtisseries. On y trouve de beaux décors plein de couleurs rutilantes et de costumes clinquants. C'est le look du film qui lui donne son identité, qui le justifie. Comme un produit à vendre, très beau de l'extérieur, tonitruant et cherchant à impressionner le badaud par la seule perception des sens, sans que la raison ait besoin de porter le moindre jugement. Du spectacle pour le spectacle et rien que cela, destiné à la consommation immédiate. C'est une forme artistique qui se développe avec la méthode clip : on en prend plein les yeux et plein les oreilles mais on ne s'en trouve pas plus intelligent pour cela à l'arrivée.

L'histoire ne revêt plus vraiment d'importance. Il ne s'agit que d'une trame conventionnelle et connue de tous. Comme au guignol, lorsque les enfants savent pertinemment ce qui va se passer sur scène et où ils peuvent reconnaître immédiatement les personnages.

Le héros est super-beau, un






D'après vous, où sont les méchants, où sont les gentils ? Avec LES MAITRES DE L'UNIVERS, on sait où en est !




Entretien avec
DOLPH LUNDGREN

M.M. : Le cinéma s'est présenté comment pour vous ?
D.L. : J'ai pris la décision à l'université, parallèlement à mes études d'ingénieur à Boston. Je pratiquais de nombreux sports. Notamment le football américain et l'athlétisme, mais je ne voulais pas être un athlète. De plus, j'ai toujours été intéressé par les Arts, la peinture, la musique... Lorsque quelqu'un m'a suggéré d'essayer des cours de comédie, je me suis tout de suite dit que l'occasion d'utiliser mon corps et mon cerveau me serait enfin donnée. Je pourrais aussi canaliser mes émotions. J'ai, ainsi, abandonné l'université pour devenir acteur à New-York. J'ai obtenu un rôle minuscule dans un James Bond, **Dangereusement Vôtre**, 30 secondes !
Six mois plus tard, j'ai postulé pour le rôle de Drago dans **Rocky IV** mais on m'a rétorqué que j'étais trop grand. Je n'ai pas abandonné et j'ai envoyé quelques photos à un ami. Il m'a rappelé pour me dire que je passerai une audition. Les producteurs ont mis six mois à se décider mais, finalement, j'ai décroché le rôle. On était 8 000 sur le coup ! Après **Rocky IV**, je me suis rendu compte que j'étais à Hollywood, dans le monde du cinéma, qu'il faudrait que je me batte pour survivre. Je devais faire comprendre à tous que Drago n'était que 3 % de Dolph. Que je pouvais interpréter d'autres personnages que celui d'un tueur. Mon choix suivant s'est donc porté sur **Les Maîtres de l'Univers.**



M.M. : Vous avez été réticent au départ, dit-on...
D.L. : Oui. Au départ, je ne voulais pas le faire. J'ai songé « c'est du dessin animé, c'est idiot, je serai piégé... ». Et puis j'ai lui le scénario qui n'était pas mauvais. Le réalisateur avait du talent. Tout naturellement, le personnage a commencé à m'intriguer. He-Man (Musclor) est le dernier héros ; il est d'une force incroyable et, dans le cadre du fantastique, ce qu'il réalise passe très bien. Si l'action se déroulait entièrement de nos jours, le film serait stupide... Pour toutes ces raisons, j'ai fini par accepter. Maintenant **Les Maîtres de l'Univers** sorti, j'ai d'autres projets en cours. Mon but est de conquérir Hollywood, du moins plus modestement de devenir ce qu'on appelle un « acteur ».
M.M. : Et vos muscles, ils viennent d'où ?
D.L. : J'ai pratiqué le full contact, la boxe française. J'ai même été champion de karaté. Mais tout cela m'a plutôt donné une grande rapidité dans les mouvements. Les muscles sont venus avec **Rocky IV** ; j'ai pris cinq kilos en soulevant des poids et haltères. Après le tournage, j'ai continué cette pratique. Le karaté m'a beaucoup apporté ; il signifie confiance en soi et discipline. Vous concentrez toute votre énergie sur un point précis du temps et de l'espace. Un sport excellent pour le mental.
M.M. : Vous avez dû mal calculer votre coup quand vous avez expédié Stallone à l'hôpital...
D.L. : (Rires). La faute nous incombe à tous les deux. Sylvester voulait que le combat ait l'air réel, le plus réel possible. Je ne sais pas comment c'est arrivé, mais la seconde d'après il gisait sur le tapis. Le cinéma, parfois, peut s'avérer dangereux. On ne connaît pas à l'avance les risques exacts de chaque prise.
M.M. : Quelle est la différence, selon vous, entre Musclor, le héros des ***Maîtres de l'Univers*** *et les autres gros bras de ce type ?*
D.L. : Musclor est tout d'abord un être vulnérable. A l'inverse de Superman, on peut le blesser, lui faire du mal. Il doit pour gagner être rapide, intelligent et fort. Je pense également qu'il a du charme, qu'il est sensible à ce qui l'entoure. Il a l'air doux et agréable à vivre. Il n'effraie pas, c'est aussi un gentilhomme.
Cela n'est pas si facile que ça à interpréter parce qu'il faut s'approcher d'un personnage presque parfait. Il n'est pas un homme et vous ne pouvez pas réduire son image à celle d'un mousquetaire maniant l'épée. Il ne vit pas comme Conan le Barbare. Il possède une dimension plus divine. C'est un prince, un noble.
M.M. : Vous ne craignez pas d'être étiqueté « gros muscles et pas de cervelles » ?
D.L. : Bien sûr que cela me préoccupe ; je sais que l'industrie hollywoodienne est d'une bêtise insondable. Et d'un cynisme total. Il y a tellement d'argent en jeu que les producteurs ne parient jamais sur ce qu'il y a réellement en vous. Ce qui prime pour eux, c'est votre image. On doit donc leur montrer que l'on est capable d'un tas de choses. Cela consiste, lorsqu'on vous donne un rôle bien défini, à insérer des aspects, des traits qui vous sont propres. De manière à ce que cet apport leur fasse comprendre que vous pouvez passer au cap supérieur. Evidemment, c'est aussi à moi de surveiller attentivement la façon dont ma carrière évolue ; en refusant des scripts, en les faisant modifier et en soignant ma publicité. Je n'ai pour l'instant que deux films à mon actif mais je possède déjà un certain pouvoir.
M.M. : Et le troisième, sur quoi porte-t-il ?
D.L. : Il s'agit d'un film produit par la Warner. Il se déroule de nos jours en Angola. C'est plein d'action, assez violent. Mon personnage est, au début, antipathique car il est un véritable tueur, puis il se réveille et voit les choses différemment.

Propos recueillis par Alain CHARLOT et Marc TOULLEC

regard fier et franc et généreux. Il se veut aussi altruiste et courageux, sachant se sacrifier pour ses amis et se battre pour la liberté (arrêtez, je meurs...).
Le méchant n'est pas beau, il est inquiétant, cupide, cruel et ambitieux ; sa soif de pouvoir n'est que la quête d'une puissance dont il va pouvoir user pour faire le Mal.

Les autres personnages se rangent, selon leur emploi (faire-valoir, comique, traître, etc.) dans un camp ou dans un autre, et ils n'ont finalement plus beaucoup d'importance ; tout du moins lorsqu'ils sont aussi peu dessinés que ceux qu'on nous présente ici. A cet effet, on pourra aisément faire une comparaison rapide avec ceux des **Star Wars**, attachants, complexes et utiles à l'action. Ici, seul le flic possède son autonomie, balloté qu'il est d'un camp à l'autre et tirant sa force comique dans le fait qu'il n'a rien compris à ce qui se passe et qu'il se situe toujours en complet décalage par rapport à l'action.
Voilà ce qu'on peut dire des **Maîtres de l'Univers**. Le scénario n'existe pas (et on vous l'a déjà raconté), le caractère des personnages n'existe pas non plus (seuls Skeletor, magistralement interprêté par Langella, et le flic s'avèrent cliniquement vivants), le récit déborde d'anachronismes à force d'exploiter trop d'autres choses (**La Guerre des Etoiles**, évidemment, mais aussi **Conan** et **Dark Crystal**). Alors on se déplace pour les très beaux décors, des effets spéciaux parfois très réussis (le vol des guerriers au-dessus de la ville américaine), des éclairages bien étudiés et la victoire finale du Bien sur le Mal (mais ne ratez pas la séquence post-générique).
Sinon, Dolph Lundgren nous inquiète un peu : dans **Rocky IV** il ne faisait rien mais il était génial, ici il ne fait rien non plus mais il est nul, allez comprendre...

Jean-Pierre PUTTERS

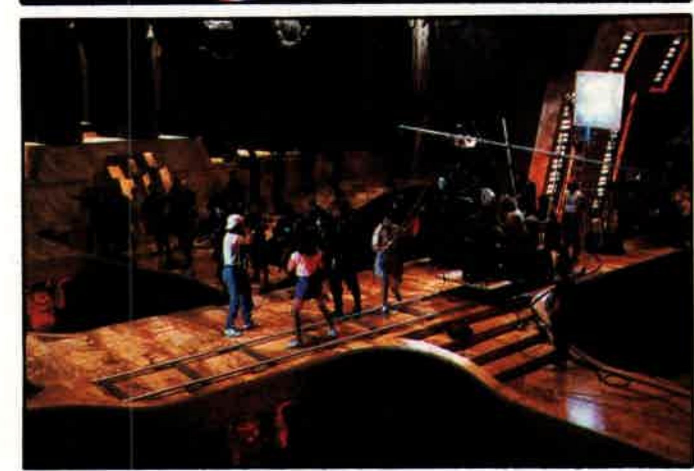












Buck Rogers, Conan, Rambo, Les Aventuriers de l'Arche Perdue, Le Retour des Morts Vivants... Les Maitres de l'Univers.

Entretien avec
WILLIAM STOUT



Né à 1949 à Salt Lake City puis élevé à Los Angeles, William Stout débute en 1968 dans la bande-dessinée underground. Le célèbre Little Annie Fanny **de** Playboy **et un** Tarzan **lui apportent la notoriété. Dès 1973, il signe les pochettes d'une trentaine de disques pirates. En 1977, il se lance dans l'affiche de film :** Les Sorciers de la Guerre/Wizards, La Vie de Brian, Le Lycée des Cancres/Rock and Roll High School, House... **Dessinateur de génie, William Stout aborde le cinéma avec la série** Buck Rogers. **Il crée des décors, des looks, des personnages, des environnements cyclopéens, des créatures de légende, des monstres loufoques... En bref, William Stout est l'imagination personnifiée.**



Dessins et décors de William Stout pour LES MAITRES DE L'UNIVERS.

M.M. : Comment passe-t-on de la bande-dessinée au cinéma ?

W.S. : Il n'y a pas de règles. Je travaillais comme dessinateur et un jour je faisais la queue dans un magazin d'articles pour dessinateurs. J'ai entendu deux personnes placées devant moi parlant d'un film qu'elles entreprenaient, **Buck Rogers au 25e Siècle**. Je leur ai tapé sur l'épaule et leur ai dit : « Je connais la personne parfaite pour la conception artistique ». Ils ont rétorqué : « Qui ? ». J'ai répondu : « Moi ! ». C'était en 1977. Je suis passé les voir le lendemain avec mon portfolio et ils m'ont engagé. J'ai réalisé quelques trucs çà et là sur le film puis j'ai un peu laissé de côté ce métier. Mais un de mes amis qui travaillait sur **Conan** m'a téléphoné pour me dire que Ron Cobb voulait que je collabore avec lui. Je désirais beaucoup le rencontrer, étant donné que j'étais un de ses fans depuis des années. Au même moment, j'étais occupé à dessiner des affiches de films; je n'ai pas pu accepter tout de suite. Finalement, j'ai trouvé quelques jours de libres mais c'était pour me rendre à la foire internationale aux livres. Coïncidence, je suis tombé sur Ron Cobb. J'avais encore mon portfolio. Ron avait un problème sur **Conan** : John Milius n'aimait aucun des types avec qui il voulait travailler mais il voulait toutefois les garder. Ils avaient un accord. Cobb tenait plus que jamais à collaborer avec moi. Je me suis rendu au bureau de la production pour y déposer mon book. Milius s'y trouvait. Il se souvenait d'une histoire que j'avais dessinée pour *Métal Hurlant*. Il a regardé mon portfolio, s'est dirigé pour fermer la porte dans un style très... « Milius » (rires). Très dramatiquement, en bougeant légèrement la tête, il m'a dit : « Salut Ron de ma part ! ». Le jour suivant, je travaillais sur le film. On ne devait bosser que quelques mois, et en fait cela a duré un an et demi. La première année, je l'ai passée dans un bureau avec Ron Cobb à imaginer tous les décors et le look du film. A ce moment là, Spielberg occupait les bureaux d'à côté, ce qui fait que nous faisions **Conan** dans la journée, et le soir **Les Aventuriers de l'Arche Perdue**.

M.M. : Qu'avez-vous exactement fait pour Spielberg ?

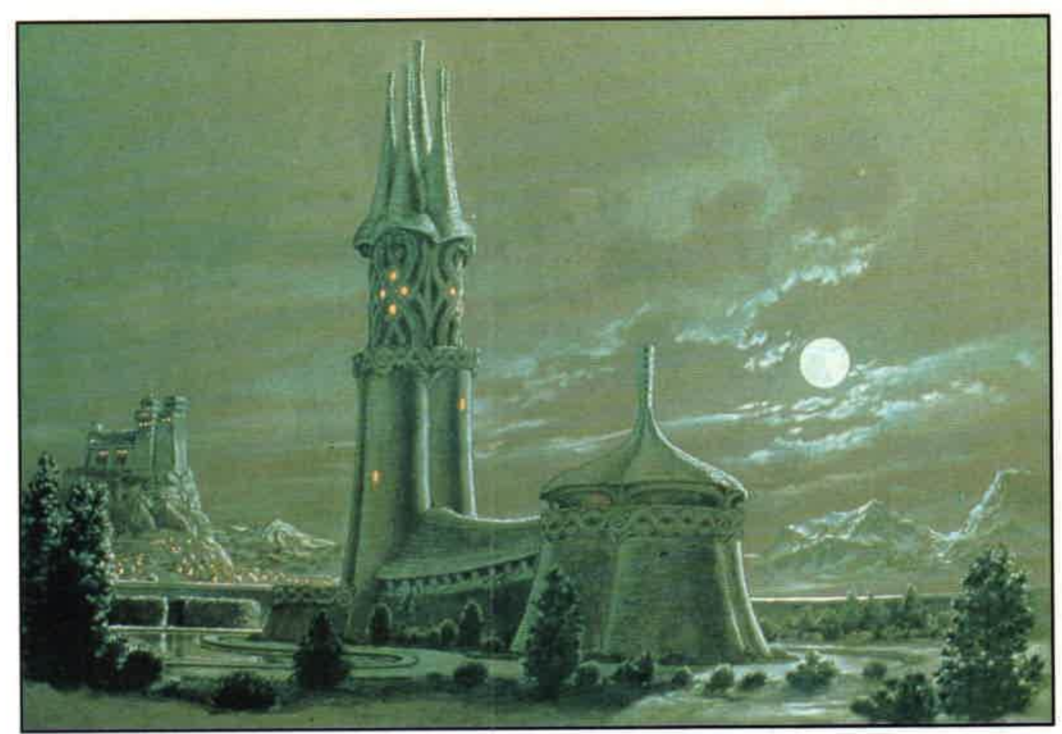
W.S. : Un peu de story-board plus quelques idées à droite et à gauche. Après j'ai été engagé par le producteur de **Conan**, Buzz Feitshans, pour dessiner toutes les scènes d'action de **Rambo**. Je n'ai, depuis, jamais cessé de travailler pour le cinéma.

M.M. : En fonction de quoi choisissez-vous l'environnement d'un film ? Vos goûts, les directives de la production que vous remodelez à votre convenance...

W.S. : Cela dépend de ma fonction. Si je ne suis que concepteur artistique, je collabore avec le directeur artistique pour établir le look, mais je fais en gros ce qu'il me demande. C'était le cas pour **Conan** avec Ron Cobb. Si c'est moi le directeur artistique, j'agis à ma convenance.

M.M. : Quand vous story-boardez, pensez-vous au budget ?

W.S. : Absolument, toujours. En fait pour la conception artistique, il

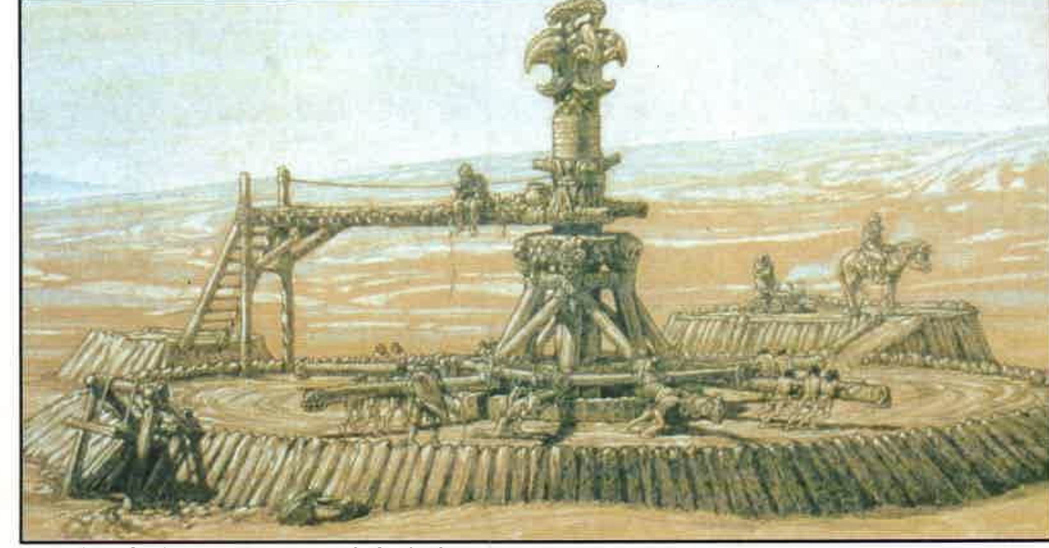


CONAN, Dessin préparatif de « La Tour au serpent ».

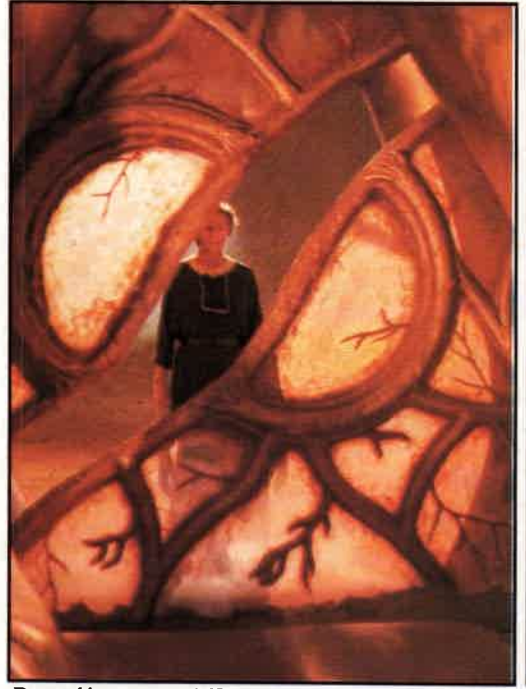




CONAN, dessin et réalisation du squelette dans la crypte.

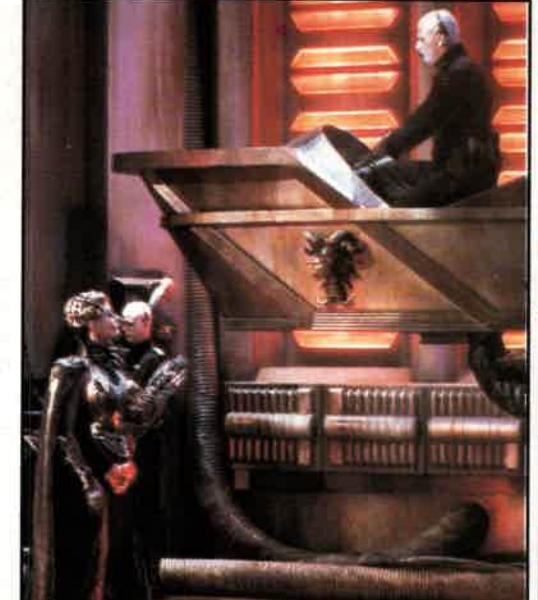


CONAN, dessin pour « La roue de la douleur ».





Deux décors pour L'INVASION VIENT DE MARS.



LES MAITRES DE L'UNIVERS.





BUCK ROGERS, les deux plans.



LES MAITRES DE L'UNIVERS.

m'arrive même d'utiliser le story-board pour construire le plateau de manière à ce qu'il n'y ait pas de gâchis, qu'on puisse ensuite filmer sans problèmes.

M.M. : Question problèmes, il y en a eu sur le tournage du **Retour des Morts-Vivants**. *Le premier maquilleur a été renvoyé...*

W.S. : D'abord, je crois que Dan O'Bannon m'a dit que son premier choix pour mon poste était Berni Wrightson, le gars qui a donné naissance à la Créature du Marais. Il n'a pas pu l'obtenir. Il voulait que je travaille avec lui tout en n'étant pas très sûr que je puisse mettre au point ce côté high-tech. Puis il a vu des dessins, une bande-dessinée pour « Alien World ». Cela correspondait à ce qu'il recherchait. Ma première fonction était de dessiner, de concevoir les cadavres. On nous a imposé un maquilleur avec qui nous allions être très malheureux, Bill Munns. Il a tenté de réaliser certains des maquillages mais en vain. La meilleure chose qu'il ait faite est l'homme-goudron. Je venais le voir sans arrêt pour lui dire « changez ceci, diminuez cela... ». J'ai suivi jour après jour le processus pour obtenir ce que je voulais. Je n'aurais pas dû le faire; avec les bons maquilleurs, Rick Baker ou Tony Gardner, on ne se déplace qu'une seule fois pour leur donner quelques précisions et le résultat est parfait. Au milieu du tournage, nous avons dû renvoyer Bill Munns pour incompétence? Il a été remplacé par Kenny Myers qui fit un très bon boulot.

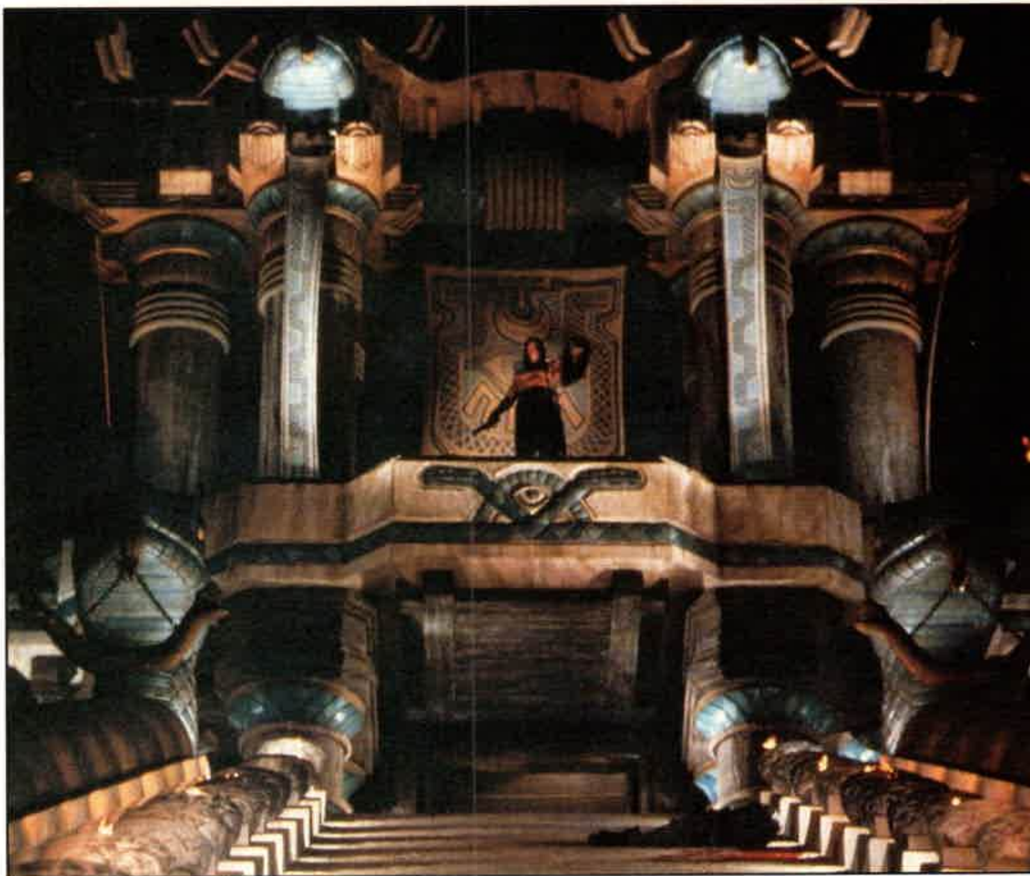
M.M. : Pour dessiner les zombies du **Retour des Morts Vivants** *vous avez visité un crématoire et regardé les cadavres brûler dit-on...*

W.S. : Oui. Avant de commencer le film, Dan O'Bannon et moi avons effectué beaucoup de recherches. Nous sommes allés visiter des ossuaires et des crématoires. Nous en avons vu bien plus que nous le voulions. A un des endroits où nous sommes allés, on brûlait des cadavres. Un des employés nous a dit : « Voulez-vous voir à quoi cela ressemble ? » et avant qu'on ait pu répondre quoique ce soit il a ouvert le four ! Une autre fois, dans un autre crématoire, on nous a laissés seuls. On a remarqué une boite contenant des enveloppes et sur les enveloppes il y avait des noms, ceux des bébés qu'on venait de brûler. Les cendres étaient à l'intérieur. Dan m'a dit : « Autant voir à quoi cela ressemble » et il a pris une des enveloppes, l'a ouverte et les cendres se sont répandues sur le meuble (rires). J'étais paniqué à l'idée que quelqu'un pouvait entrer à tout instant. « On dirait du fertilisateur » a ajouté Dan, et des mains il a remis un peu de cendres dans l'enveloppe. Le reste, il l'a épousseté par terre.

M.M. : Sur quoi avez-vous travaillé, mis à part les films dont vous venez de parler ?

W.S. : J'ai écrit et travaillé sur les décors de **The Warrior and the Sorceress/Kaine le Mercenaire** pour Roger Corman. J'ai aussi fait **Conan 2** puis **Le Clan de la Caverne des Ours**. J'ai dessiné le story-board de **The Hitcher**. J'ai imaginé quelques une des créatures de **Kalidor**, les martiens de **L'Invasion vient de Mars**, quelques trucs pour

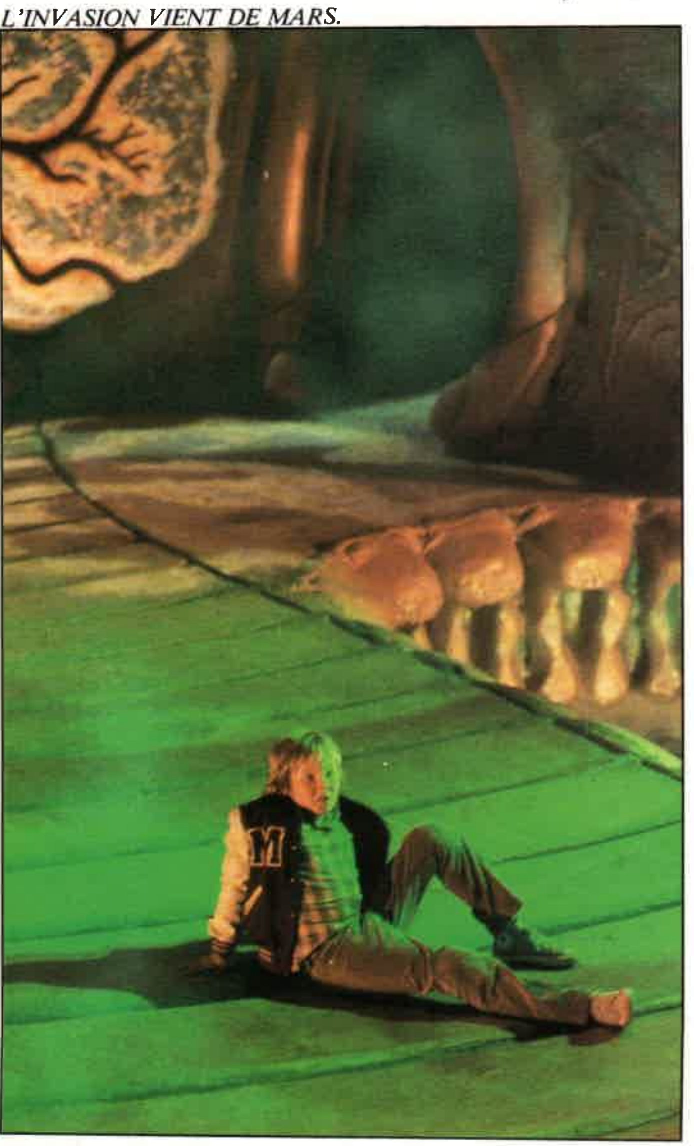




LE RETOUR DES MORTS-VIVANTS, dessins préparatifs.

CONAN

L'INVASION VIENT DE MARS.



Predator, d'autres pour **House**. Et j'ai décrit et conçu un projet pour Jim Henson sur des dinosaures. J'ai travaillé pour Dino de Larentiis sur **Date with an Angel** sur lequel j'ai dessiné les anges. J'ai aussi mis au point quelques créatures pour le nouveau film de George Pan Cosmatos. J'ai touché à un projet très cher de Steve Miner, un remake de **Godzilla**. Pour ce film, en 1982, on a décidé de construire un plateau géant de 25 millions de dollars. L'idée d'un remake n'était pas très bonne mais Steve voulait en faire un obstacle magnifique, à la Spielberg.

M.M. : En général vous êtes satisfait de l'état final des films auxquels vous collaborez ? **Le Retour des Morts-Vivants** *par exemple ?*

W.S. : En général j'en suis très content. Pour **Le Retour...**, la seule chose qui me gêne est la fin, j'en ai discuté avec Dan. Je pense que certains personnages auraient dû survivre. C'est trop nihiliste. Je suis très étonné du résultat des **Maîtres de l'Univers**, du fait même qu'ils aient pu en faire un film.

M.M. : Pourquoi cela ?

W.S. : Pour des tas de raisons. Ce n'était pas un film particulièrement difficile à faire en ce qui me concerne. Mais c'est toujours compliqué de travailler avec un metteur en scène dont c'est la première réalisation et encore plus lorsqu'il s'agit d'un film à effets spéciaux. Il y a beaucoup de choses qui se sont produites et qu'il n'a pu contrôler par manque d'expérience. Mais je pense que ce film ressemble vraiment à un film, qu'il est bon tout de même. Il y a une chose dont je ne suis pas satisfait, c'est le look des costumes; ils rappellent trop ceux de **La Guerre des Etoiles.**

M.M. : Dans un premier temps, vous avez refusé de travailler sur **L'Invasion vient de Mars...**

W.S. : A l'origine, les producteurs voulaient que je sois le directeur artistique du film. Je travaillais à l'époque sur le projet de Jim Henson. Je ne pouvais m'occuper de deux films à la fois. En premier lieu, j'ai donc refusé cette proposition. Aussi parce que le film original était si bon qu'il me semblait extrêmement difficile de faire mieux. La suite m'a donné raison (rires). Mais les producteurs m'on dit que Dan O'Bannon en avait écrit le scénario, ce qui était bon signe, et Tobe Hooper est une personne avec qui il s'avère fantastique de travailler. Enfin je me suis dit : « Peut-être que je peux faire les martiens ». Pour m'amuser, en espérant que cela ne dure pas trop longtemps. Suivant cette optique, j'ai pu faire le film.

M.M. : Apparemment, vous aimez bien vous moquer des mythes du fantastique. Les zombies du **Retour des Morts Vivants**, *le monstre de* **Monster in the Closet...**

W.S. : J'essaie toujours de faire des choses différentes mais je ne peux jamais m'empêcher de penser rire, de faire en sorte que les choses possèdent un certain humour. Se moquer de quelque chose revient à la regarder d'une manière différente et de tenter de trouver ce qui est drôle à son propos. Ce n'est pas par méchanceté que je le fais. Pour **Monster in the Closet**, on m'a demandé de dessiner un vêtement de monstre pouvant cacher un homme. Qu'est-ce que j'allais faire pour que cela soit original ? J'ai imaginé une créature drôle, ce qui rejoignait l'esprit du film, une parodie. Mais je ne savais pas encore qu'il s'agissait d'une comédie.

M.M. : Vous avez travaillé avec Carlo Rambaldi sur **Conan 2**. *Cela*



L'INVASION VIENT DE MARS, à gauche: Tobe Hooper.



MONSTER IN THE CLOSET.

WILLIAM STOUT

n'a pas été très amusant en revanche...

W.S. : (Rires). Cela n'a pas été vraiment une collaboration. Sur **Conan 2**, Pier-Luigi Basile, concepteur artistique de **Conan**, était devenu directeur artistique mais j'ai travaillé en fait comme tel. J'ai conçu la moitié du film, y compris la totalité des créatures. Mais sans qu'on le sache, les producteurs ont engagé Carlo Rambaldi en douce et ceci pour construire le dernier monstre, celui que l'on voit dans le combat final. Nous étions préoccupés et mécontents mais nous ne pouvions rien y faire. J'ai rendu visite à Carlo pendant qu'il sculptait dans l'argile la créature. Le jour où il finissait, je lui ai demandé : « Qui comptes-tu y mettre ? ». « Will Chamberlain » il m'a répondu. Il joue dans le film, c'est un basketteur qui mesure près de 2 mètres 15. J'ai envoyé : « Will Chamberlain ? Connais-tu sa taille ? Parce que je peux te dire que je me suis tenu à ses côtés et qu'il n'entrera jamais dans ce costume. Il est plus grand que la sculpture ». Et Rambaldi m'a jeté : « Non, c'est impossible, ça ira très bien. Tu ne sais pas de quoi tu parles ». « Ok » j'ai dit. (Rires). On a fait un moulage en plastique pour en tirer une combinaison. Le jour où l'on devait filmer la scène du combat, Will essayait en vain d'y rentrer. On a dû couper le bas des bras et des jambes pour qu'il y arrive. Mais c'était moche comme tout. Et c'est aussi la raison pour laquelle on ne voit dans le film que des parties du monstre, jamais le corps entier.

M.M. : Vous avez tout de même retrouvé Rambaldi sur le tournage de **Kalidor**...

W.S. : Je n'ai travaillé sur **Kalidor** que quelques jours. Raffaella de Laurentiis m'a téléphoné pour me dire : « Nous avons des problèmes, nous avons besoin d'un dessin pour créer l'homme-poisson, (la bête qui attaque Arnold Schwarzenegger dans l'eau). Peux-tu le faire ? ». J'ai exécuté plusieurs dessins mais je ne pense pas que la production ait beaucoup suivi mes idées sur ce film.

M.M. : Vous aviez également un projet important : **Time Gate...**

W.S. : A l'origine, le film était écrit par Jim Danforth qui devait aussi le mettre en scène. Nous avions déjà des problèmes d'ordre financier. A l'époque, j'étais en train d'écrire avec John Broderick, également producteur de Time Gate, le scénario de **The Warrior and the Sorceress.** John, qui tenait beaucoup au projet, m'a demandé de remanier le premier script, de revenir avec des dessins. J'ai réalisé certains trucs mais le film a été définitivement abandonné pour des raisons budgétaires.

M.M. : Sur **Les Maîtres de l'Univers**, *vous avez collaboré avec Moebius. Vous savez qu'il est l'illustrateur et concepteur artistique français le plus connu pour le cinéma.*

W.S. : Il est non seulement connu mais c'est un des meilleurs concepteurs artistiques au monde. J'ai rencontré dans le monde du cinéma des gens merveilleux comme Spielberg, Milius, Lucas, mais il n'y a que deux personnes que je qualifierais de génie : Ron Cobb et Jean Giraud/Moebius. J'avais très envie de travailler avec lui et il était également très enthousiaste à l'idée de me rencontrer. J'ai pris certains éléments du film, ceux qui étaient agressifs, difficiles, et qui portaient ce mysticisme dans lequel excelle Jean. C'est lui qui était alors chargé de la conception artistique de ces éléments. Je le laissais libre de faire ce qu'il voulait, je lui indiquais seulement qu'à un moment donné les gens ou les objets en question étaient dans tel endroit ou faisaient telle chose. Et il est revenu avec d'incroyables dessins, certains d'entre eux ont été utilisés directement, d'autres ont été modifiés et inégrés au film.

M.M. : Quand on voit **Les Maîtres de l'Univers**, *on pense immédiatement à la bande-dessinée à cause du style. Après tout, il serait logique que vous réalisiez directement un film...*

W.S. : Absolument. J'ai moi même écrit une seconde séquelle à **Conan** et tout récemment une suite au **Retour des Morts Vivants**, et je suis en train de chercher l'argent pour la réaliser. Je désire être metteur en scène. La transition, je crois, ne sera pas difficile. Non pas que le job de cinéaste soit simple, mais je ne vois pas de problèmes majeurs pour passer du poste de directeur artistique à celui de réalisateur. Ron Cobb et Jean Giraud pourraient très bien faire des films. Quand nous dessinons, nous pensons visuellement mais aussi en termes de séquences.

M.M. : Si cela peut vous rassurer, nous pensons aussi que vous êtes tout à fait capable de mettre en scène...

W.S. : Merci du compliment. J'ai commencé à me sentir confiant en story-boardant **The Hitcher**. C'était comme si j'avais mis le film en scène sur papier. Ils ont d'ailleurs suivi mes dessins de très près. Je sais que la transition ne serait pas malaisée.

M.M. : Connaissez-vous le dessin-animé ayant inspiré **Les Maîtres de l'Univers** *?*

W.S. : Je n'ai vu que quelques photos. Cela paraît, à l'image du jouet, très limité. Nous avons tenté plusieurs approches du personnage de Musclor pour le film et pensé que si celui-ci évoquait le jouet ou le personnage de dessin-animé, il n'aurait pas assez de profondeur. Le spectacle aurait été destiné aux enfants seulement. D'une façon étrange, le film agit en espèce de commentaire de la vie américaine. C'est la cié du film.

M.M. : Où en est le remake de **L'Etrange Créature du Lac Noir ?**

W.S. : J'en ai entendu parler il y a deux ans. John Landis était plus ou moins sur le coup et Jack Arnold devait aussi y participer. Je ne sais pas ce que le projet est devenu. Mes préoccupations vont maitenant vers la séquelle du **Retour des Morts Vivants.** Plus un autre : faire de **Peter Pan,** mon histoire favorite, un film avec des personnages réels. Le film contient déjà des éléments visuels fantastiques : des sirènes, des pirates, des enfants volants, des indiens... **Peter Pan** sera dirigé par Lasse Hallstrom (**My Life as a Dog**), un suédois.

M.M. : Mais **Peter Pan** *était déjà un projet cher à Spielberg...*

W.S. : Oui avec Michael Jackson dans le rôle-titre, ce qui, à mon avis, était une idée affreuse (rires).

M.M. : Avec qui aimeriez-vous travailler ?

W.S. : Le metteur en scène avec qui j'aurais tant aimé collaborer vient de mourir. C'était John Huston. Ce fut très frustrant pour moi d'être au Mexique pour **Conan 2** alors qu'au même moment il tournait **Au-dessus du Volcan.** J'aurais tellement voulu faire ce film.

M.M. : A part **Peter Pan** *et la suite du* **Retour des Morts Vivants**, *avez-vous d'autres projets ?*

W.S. : Oui, une comédie contemporaine à propos de deux frères. Mon rêve ultime serait tout de même de tourner et concevoir **Peter Pan, Le Musical !**

Propos recueillis par Marc TOULLEC et Alain CHARLOT



Les Forces du Mal

"RETRIBUTION"

Un peintre sans gloire saute dans le vide. Suicide manqué. Il se réveille avec un petit plus, un locataire qui, pendant son sommeil, le pousse à assumer une vengeance sanglante... Pour son premier film, Guy Magar n'a pas choisi la facilité : son héros n'est pas un clone d'Arnold Schwarzenegger, les morts violentes versent dans l'inédit sanguinolent... C'est du tout bon, preuve que le petit budget donne encore des résultats heureux. A condition d'y croire. Et Guy Magar y croit dur comme fer.

Entretien avec GUY MAGAR

*M.M. : De quelle manière avez-vous monté **Les Forces du Mal**, trouvé l'argent ?*

G.M. : Avant, je travaillais à la télévision ; je voulais m'en sortir. Parce que pour la télévision vous faites surtout dans la quantité au détriment de la qualité. Mais personne aux Etats-Unis n'aurait pris un réalisateur venant du petit écran. C'est très difficile de devenir metteur en scène de cinéma ainsi. La seule façon de faire son film consiste à trouver de l'argent indépendant. Je n'avais pas de vedettes, pas de contrat de distribution et mon budget ne pouvait être que léger. J'ai tenté pendant quatre ans de monter **Les Forces du Mal**. Par chance, après avoir vu environ 150 personnes sur ces quatre années (certains m'avaient promis un financement qu'elles ne m'ont jamais donné), un ami m'a présenté un jeune assez riche, un promoteur immobilier. Il voulait rentrer dans le monde du cinéma, investir. Il n'avait aucune garantie de récupérer sa mise. Et cela a marché !

M.M. : Curieux qu'il soit vraiment aussi difficile de passer de la télévision au cinéma. Des tas de réalisateurs viennent du petit écran, Sidney Pollak, Spielberg, John Frankenheimer...

G.M. : Oui, mais cela fait longtemps. La télévision américaine n'était pas dans la même situation. Il y avait alors des programmes de qualité, de deux heures souvent. Aujourd'hui tout fait une heure.

*M.M. : Vous avez tourné de nombreuses séries dont **Supercopter**...*

G.M. : Oui. D'après **Tonnerre du Feu**, le film de John Badham avec Roy Schneider. On a repris le même hélicoptère. N'importe lequel de ces feuilletons d'action, uniformément d'une durée d'une heure, demande d'abord une préparation de sept jours. C'est très peu ; il faut trouver tous les seconds rôles, les lieux de tournage... Le contrat le stipule. Ensuite, on a aussi sept jours pour le mettre en boîte. Huit à dix pages de scénario par jour... Cela devient difficile de réaliser de bonnes choses à ce rythme. Maintenant je veux quitter ce système bien que j'y ai beaucoup appris... Vous savez, lorsque vous êtes engagé, on vous donne le script et vous devez le tourner tel quel. On peut, à la rigueur, changer quelques scènes, mais comme le temps est limité cela devient impossible. A la télévision, le metteur en scène n'est pas aussi important qu'au cinéma. Ce sont les producteurs qui ont le contrôle ; les metteurs en scène vont et viennent... Si vous êtes producteur d'une série de 22 heures, vous pouvez très bien engager 22 metteurs en scène différents... La quantité prime, ainsi que les spots publicitaires.

M.M. : La censure aussi est très forte...

G.M. : Oui. Dans une série plein de morts, de fusillades, il ne faut jamais montrer de sang. Le monde meurt proprement.

*M.M. : Ce qui n'est pas le cas dans **Les Forces du Mal**.*

G.M. : Faire ce film m'a permis de réaliser tout ce que je ne pouvais faire à la télévision. Pas de limite, une totale liberté... Mais le film a aussi récolté le X de la censure, trois fois de suite. J'ai dû couper **Les Forces du Mal** trois fois jusqu'à obtenir le A. La différence entre le X et le A : quinze secondes au total.



*M.M. : D'où tenez-vous l'idée du scénario des **Forces du Mal** ?*

G.M. : Quand je me suis décidé à abandonner la télévision, je me suis associé avec un copain, Lee Wasserman, le coscénariste du film, que je connais depuis 12 ans, depuis la London Film School. J'ai toujours été un amateur de films comme **L'Exorciste**, **Poltergeist**, **La Malédiction**. J'apprécie le bizarre, les histoires sans explications rationnelles... Lorsqu'on a décidé d'écrire le scénario, je venais de finir un livre titré « Life after Life » (la vie après la vie). Je me suis ainsi intéressé à la séparation de l'âme et du corps.

M.M. : Qui est l'acteur principal, Dennis Lipscomb ? Il ne possède vraiment pas un physique de jeune premier musclé et irrésistible...

G.M. : C'est un acteur de composition. Actuellement il est en train de percer. Je l'ai connu à la télévision ; il tournait pour moi une série. C'est le meilleur comédien que j'y aie connu. Le rôle principal des **Forces du Mal**, je l'ai écrit pour lui dès le commencement. Je ne voulais pas de quelqu'un de beau, de musclé ; il me fallait une victime, un faible, afin de constater à quel point la situation pouvait le changer, lui faire commettre des actes qu'il n'aurait jamais eu le courage d'assumer auparavant. Je voulais lui donner l'occasion de se surpasser quand il sauve la femme à la fin du film. Cela m'intrigue de voir à quel point le monde peut changer face à l'incroyable, devenir héroïque. Je voulais confronter un homme ordinaire au surnaturel.

M.M. : Les éclairages du film, les images, changent par rapport au look habituel des films d'horreur ...

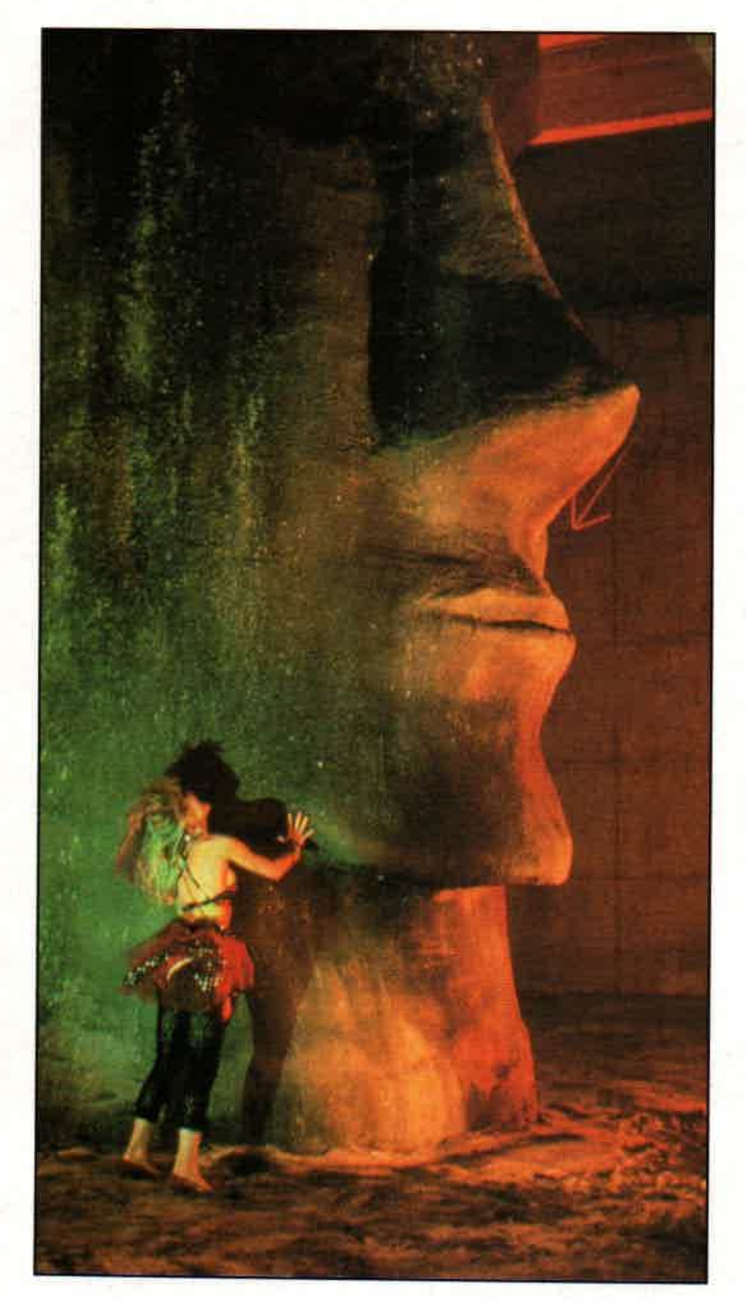
G.M. : Dès le départ, je me refusais à un film d'horreur de plus, à un film d'exploitation, un **Vendredi 13**. Des meurtres toutes les dix ou quinze minutes, pas de scénario, très peu pour moi. Bien que n'ayant pas l'argent d'une grosse production, je ne tenais pas à tuer un personnage toutes les dix minutes pour gagner des dollars. Mon idée était de faire un film A avec un budget de série B. La photographie des **Forces du Mal** devait traduire la claustrophobie. Les couleurs sont vibrantes afin de créer une réalité, une atmosphère propice au développement de l'histoire.

M.M. : Les décors aussi sont particuliers. Surtout cette galerie d'art. Elle existe vraiment ? Et cette statue immense.

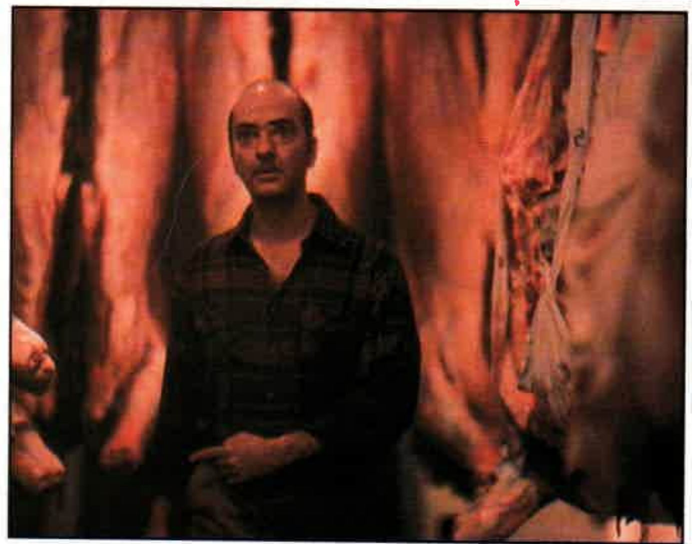
G.M. : La première partie de la galerie existe réellement. Elle est d'ailleurs la seule au monde spécialisée dans le « néon-art ». On a construit la statue juste à côté, on y a ajouté des néons afin de faire croire qu'il s'agissait d'une pièce exposée là. Je ne voulais pas d'un musée normal, je voulais quelque chose qui corresponde au film, à la scène.

M.M. : Et les effets spéciaux ? Ils sont rares mais étonnants.

G.M. : Deux personnes se sont occupés des trucages. Quelqu'un pour les effets style explosions, et surtout Kevin Yagher pour les maquillages. Jamais je n'aurais pu m'offrir Rick Baker : il est au-dessus de mes moyens. Je tenais à un type de talent mais qui n'avait pas encore percé. J'ai trouvé un jeune homme de 25 ans,









Kevin Yagher. Il a travaillé pour Rick Baker, Rob Bottin... Il venait de prendre la décision de se mettre à son compte. Je l'ai obtenu avant qu'il rentre au syndicat des maquilleurs, c'est-à-dire avant qu'il soit beaucoup plus cher. Il a accompli un travail extraordinaire. Pour la tête écrasée par le grillage, il a fabriqué quelque chose qui ressemble vraiment à l'acteur. Il l'a bourrée de foie de poulet et de viande achetés chez le boucher du coin juste avant le tournage. Court Wizard y a mis de petits détonateurs. Sous l'impact du choc et à mon signal, la tête a éclaté, le foie a giclé de partout. La main coupée au chalumeau est aussi impressionnante. Je n'osais approcher ma caméra trop près du membre sectionnée. Mais le trucage était tellement précis que j'ai pu faire ce que je désirais. Voilà les effets qui m'ont donné le X aux Etats-Unis. On voit seulement la moitié de la main en train de se faire trancher et pour la tête, manque le plan final avec les explosions de chaque côté. Mais tout cela existera dans la cassette vidéo.

M.M. : Les morts des divers méchants sont horribles. On a l'impression que vous avez cherché l'atroce à tout prix...

G.M. : A l'écriture du scénario, on l'a décidé ainsi. L'histoire en elle-même nous a pris deux jours ; le scénario n'a pas pris plus de cinq jours ! Il s'est presque écrit tout seul. Mais d'habitude, je mets davantage de temps. Pendant les deux premiers jours, alors que nous relevions les scènes d'action, nous avons pensé aux morts les plus originales possibles, des morts encore jamais vues comme un homme dans une carcasse de vache passée à la scie circulaire. On n'avait aucune idée de la manière de le réaliser. Cela nous a pris deux jours pour décider du comment de la mort des personnages !

M.M. : Je crois savoir que la sortie du film aux Etats-Unis a été retardée de quelques mois...

G.M. : **Les Forces du Mal** était supposé sortir le 16 octobre, mais en octobre-novembre plus de cinquante films importants seront à l'affiche. Cela fait deux fois les chiffres habituels. On n'avait pas vu ça depuis vingt ans. De plus, les sorties de septembre seront toujours à l'affiche. Mon distributeur a décidé d'attendre janvier-février 88. Vous savez, la distribution n'a pas changé depuis plus de 60 ans aux Etats-Unis. Toutes les décisions sont prises au dernier moment ; les cinémas disent oui ou non aux films à venir le vendredi pour le mercredi suivant.

M.M. : Vous avez des projets en cours d'élaboration ?

G.M. : J'ai deux ou trois projets que je suis en train de développer. Je ne veux pas réaliser de nouveau un film d'horreur ; on me l'a déjà proposé. Je n'aimerais pas qu'on me catalogue dans ce genre comme un Wes Craven. Si j'en fais un immédiatement on ne proposera rien d'autre, cela me marquera pour toujourss. A la télévision, c'était la même chose ; j'étais étiqueté réalisateur de films d'action. J'aimerais toucher à n'importe quel genre, des films dont l'histoire m'intéresse.

Propos recueillis par Marc TOULLEC



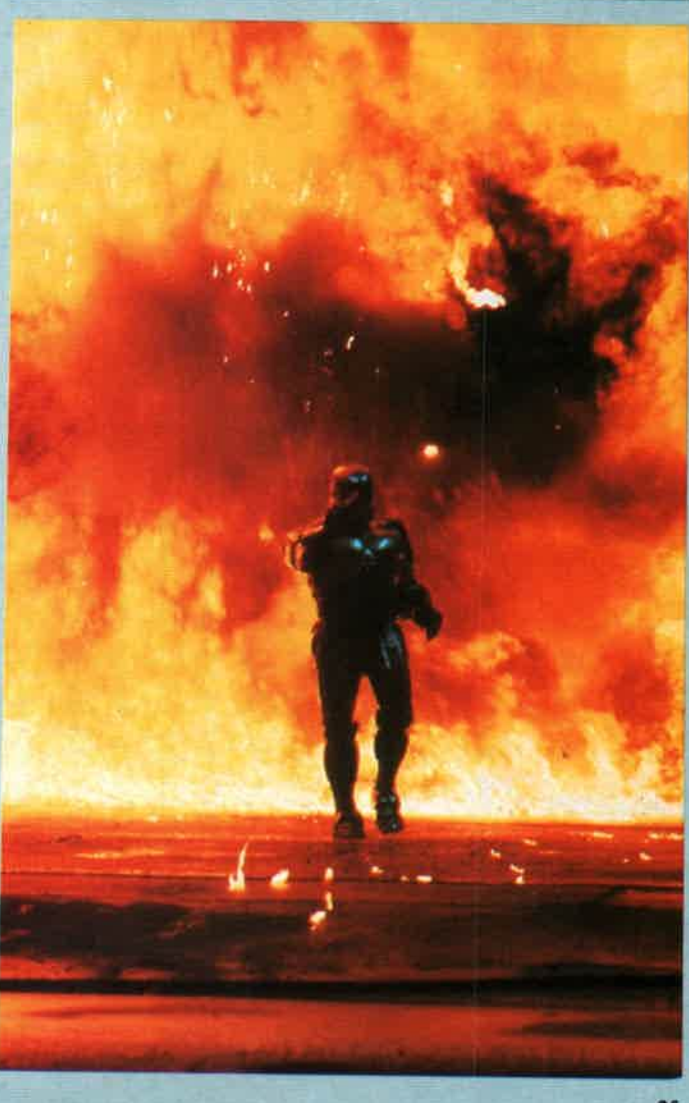
EN ATTENDANT...

ROBOCOP

Entretien avec JON DAVISON



Haddonfield n'est pas seulement la petite ville où Michaël Myers semait la terreur dans Halloween. C'est aussi le lieu de résidence de Jon Davison, producteur exécutif de Robocop, le nouveau film de Paul Verhoeven, qui connaît actuellement un succès triomphal au box-office américain. Dans cet entretien, Davison parle beaucoup de la censure : de quoi nous faire espérer que Robocop sortira, du moins en France, dans sa version intégrale.



M.M. : Dans un entretien qu'il nous a récemment accordé (voir Mad Movies n°49), Joe Dante parle de votre expérience commune chez Roger Corman...

J.D. : Ça ne m'étonne pas : Joe est un vieux complice. Nos carrières ont légèrement divergé quand je suis devenu directeur de la publicité à New World Pictures, où je me suis notamment occupé du lancement de **Lady Frankenstein**. J'ai ensuite retrouvé Joe, dont j'ai produit le fameux **Hollywood Boulevards.**

M.M. : Pourquoi avez-vous quitté New World ?

J.D. : Parce que je ne pouvais pas faire autrement. Je travaillais sur le mixage du premier film de Ron Howard, **Grand Theft Auto.** Comme j'avais besoin d'une heure supplémentaire pour mixer la dernière bobine, j'ai téléphoné à Roger Corman pour le lui dire. Et il a refusé ! « Pas question. Tu quittes le studio dans dix minutes, un point c'est tout ». Je suis parti le lendemain en claquant la porte, et je me suis retrouvé au chômage jusqu'à ce que Joe Dante me contacte pour monter **Piranhas.**

M.M. : Et ensuite ?

J.D. : Sur le tournage de **Piranhas**, j'ai reçu le scénario de ce qui allait devenir **Y a-t-il un Pilote dans l'Avion ?** C'était un truc génial, hilarant. Seulement il m'a fallu trois ans pour convaincre quelqu'un d'autre que moi de sa valeur. La suite, vous la connaissez : le film a fait un malheur dans le monde entier. Après avoir produit **Dressé pour tuer** de Samuel Fuller, j'ai tout mis en œuvre pour reprendre contact avec le trio infernal Zucker-Abrahams-Zucker, et ça a donné **Top Secret**. Puis, comme je suis quelqu'un de très fidèle, j'ai de nouveau travaillé avec Joe Dante sur son segment de la **Quatrième Dimension.**

M.M. : Ce qui nous amène lentement mais sûrement à **Robocop**. *Dites-nous deux mots du scénario.*

J.D. : Assassiné dans des conditions tellement atroces que la censure américaine n'a pu s'empêcher de donner ici et là quelques coups de ciseaux castrateurs, un policier nommé Murphy est ramené à la « vie » sous la forme d'une créature mi-homme mi-androïde chargée de servir les intérêts publics, de faire respecter la loi et de protéger les innocents : Robocop. Doté de réflexes électroniques imparables, d'un système de circuits intégrés à l'épreuve de toute défaillance et de l'expérience acquise sur le terrain avant sa mort, ce « robot-flic » est donc une machine parfaite, un inspecteur Harry à la puissance mille. Seulement sa mémoire humaine n'a pas été complètement effacée, et des bouffées de vengeance dirigées contre ses assas-





sins dérèglent bientôt ce superbe mécanisme. C'est alors que le carnage commence.

M.M. : Comme beaucoup de films fantastiques, **Robocop** *a eu maille à partir avec cette détestable institution que vous évoquez : la censure.*

J.D. : En effet. **Robocop** a été classé X sept ou huit fois. Seuls quelques plans étaient en cause, mais ils nous ont posé d'énormes problèmes. Ainsi, nous avons pas mal raccourci la scène du meurtre de Murphy - il a fallu sacrifier entre autres un plan fabuleux où son bras est arraché; Rob Bottin avait également fait un boulot extraordinaire dans la séquence où sa tête éclate et nous avons dû, la mort dans l'âme, la mettre au panier. Il y avait aussi un passage où un jeune homme est pulvérisé par ED 209, l'ennemi mortel de Robocop : son corps explosait littéralement sous l'impact de plusieurs *milliers* de balles. Le résultat était inouï. Mais là encore, on nous a demandé de supprimer quatre plans, ou du moins de les alléger. J'aimerais d'ailleurs préciser que nous n'avons rien *coupé* à proprement parler; nous avons juste adouci les scènes litigieuses, et nous avons soumis une énième fois le film à la commission de contrôle. Aujourd'hui, **Robocop** est *simplement* interdit aux moins de dix-huit ans.

M.M. : Comment avez-vous travaillé avec Paul Verhoeven dont **Robocop** *est à la fois le premier film américain et la première incursion dans le genre fantastique ?*

J.D. : Il s'est emparé du scénario à bras le corps... Il a voulu traduire à l'écran *tout* ce qui s'y trouvait, *tout* et plus encore. Paul peut transformer la scène la plus banale en quelque chose de magnifique. C'est un homme exigeant et, aussi surprenant que cela puisse paraître pour un artiste aussi talentueux, très angoissé. Il tenait absolument à faire de **Robocop** un excellent film, et je pense qu'il a réussi... Mais je ne devrais pas le dire.

M.M. : Pourquoi pas ?

J.D. : Bon, allons-y carrément. Je crois qu'il a réalisé un chef-d'œuvre.

M.M. : Avez-vous eu du mal à trouver l'acteur principal ?

J.D. : Beaucoup. Il est très difficile de trouver un bon comédien, quelqu'un de connu, qui accepte un rôle où quatre-vingt-douze pour cent de son corps seront engoncés dans un costume métallique pendant la quasi-totalité du film. Peter Weller s'est enthousiasmé pour le rôle aussitôt après avoir lu le scénario, et il a gardé sa fougue durant tout le tournage, ce malgré les contraintes imposées par le maquillage du Robocop. Vous savez, d'autres acteurs auraient demandé par exemple s'ils ne pouvaient pas enlever le casque un peu plus tôt que prévu. Peter, lui, s'est totalement investi dans son personnage, et sa performance d'acteur est très impressionnante.

M.M. : Certains comparent **Robocop** *à* **Terminator***; qu'en pensez-vous ?*

J.D. : Juste une chose; A côté de **Robocop, Terminator** est aussi inoffensif qu'un conte de Noël.

Entretien réalisé par

Maitland Mc DONAGH

(Traduction : Bernard ACHOUR).

L'HABIT FAIT LE ROBOT

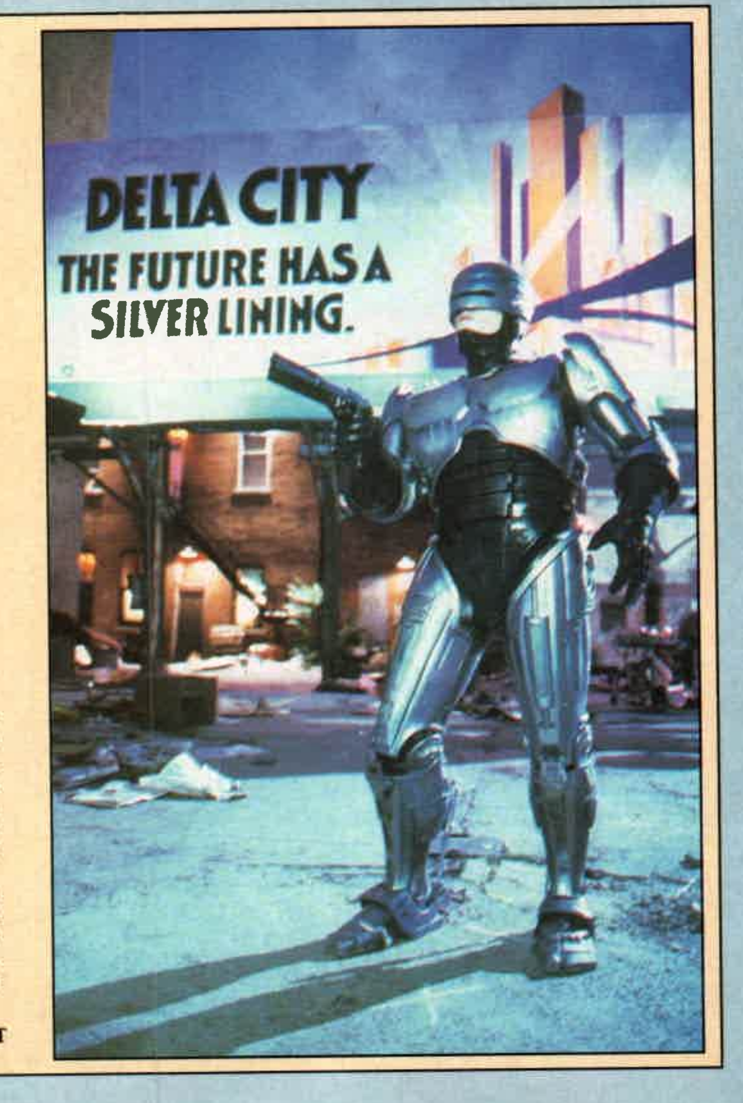
« D'un point de vu artistique », dit Paul Verhoeven, « le personnage de Robocop devait être une véritable contradiction visuelle : élégant, massif, futuriste, mais aussi électronique, humain, réel ». Techniquement, le costume devait supporter des chocs, des explosions, des impacts de balles et des chutes. Selon Rob Bottin, créateur des mémorables effets de maquillages de **Hurlements**, un harnachement métallique aurait été « trop encombrant pour les scènes d'action ». On a donc opté pour une sorte de latex traité chimiquement afin d'obtenir le lustre et le brillant du métal. « Nous avons testé des produits dont je n'avais jamais entendu parler, et certains d'entre eux étaient même très dangereux », se souvient Bottin. « J'ai également conçu des espèces de pétards bourrés d'hémoglobine et diverses charges explosives pour les séquences les plus spectaculaires. Pour revenir au costume du héros, la première version du casque était esthétiquement réussie, mais elle dégageait une odeur comparable à celle du vomi de bébé ! J'ai essayé d'arranger les choses en ajoutant un peu d'huile au citron, mais on avait alors l'impression de respirer le vomi d'un bébé qui aurait fait une indigestion de citron ! J'ai donc renoncé à certains matériaux, et je me suis tourné vers ces bonnes vieilles fibres de verre que nous avons adaptées au visage de Peter Weller ».

Déjà remarqué dans **Of Unknown Origin** et **Les Aventures de Buckaroo Banzaï**, Peter Weller a dû se soumettre à l'imagination débridée de Rob Bottin. Pour cela, il s'est astreint à une préparation aussi bien physique que mentale. « Après avoir lu tout ce qui a pu s'écrire sur la robotique », raconte l'acteur, « j'ai pris pendant quatre mois des leçons de mime afin d'acquérir une gestuelle à la fois gracieuse et mécanique. Je me suis ensuite adonné à la méditation pour vaincre la claustrophobie que m'imposait le port quotidien d'un costume de quinze kilos dans lequel j'allais jusqu'à perdre deux kilos par jour ».

Le dénommé ED 209 ne peut pas en dire autant. Ennemi juré de Robocop, c'est un monstre d'acier conçu par Phil Tippet et animé par « les meilleurs effets de stop-motion qu'on ait jamais vus ». Détenteur d'un Oscar pour les colossales créatures des neiges de **L'Empire contre-attaque**, Phil Tippet a fait de ED 209 « une espèce de crabe maladroit ». Dans le film, nous verrons en réalité deux ED; l'un de deux mètres de haut et presque autant de large, et l'autre sous la forme d'une miniature articulée.

S'il flotte autour de **Robocop** un parfum de Grand Prix du Festival d'Avoriaz dont la rumeur dit qu'il en sera le choc, l'audace et la puissance de ses effets spéciaux n'y sont sans doute pas étrangères.

Loïc DAUDET



CREEPSHOW II

RICHARD P. RUBINSTEIN

PRODUCTEUR

Pour être le principal promoteur des films de George A. Romero, Monsieur Richard P. Rubinstein mérite une médaille. Mais c'est aussi un type qui connaît son public, qui sait modérer un budget et qui possède les droits des deux plus fameux romans de Stephen King. Il nous fait également la preuve par trois que Creepshow 2 n'avait guère besoin des cinq sketches du premier...



Tom Savini nous raconte des histoires !

Pourquoi pas de nouveau George Romero à la mise en scène ? « *Parce que George a fait le tour du genre avec* **Creepshow.** *Il pensait ne pouvoir rien apporter de neuf* » confirme Rubinstein. Mais le staff Laurel, la compagnie de Richard Rubinstein, est large. Michael Gornick est l'un de ses poulains les plus actifs. Directeur de la photo de **Martin, Knightriders, Zombie** et du **Jour des Morts-Vivants,** Gornick s'est rodé à la direction d'un long métrage en signant quelques épisodes de **Tales From the Dark Side/Histoires de l'Au-Delà.** « *Le distributeur du film, New World, l'accepta à la tête de* **Creepshow 2** *à la suite d'un quart-d'heure de projection de la série. Michaël était parfait pour cette tâche* ». Parfait ou pas, il va sans dire que **Creepshow 2** n'est nullement la copie carbone du déjà classique de Romero que certains avaient trouvé un tantinet trop long. « *Le film dure approximativement 100 minutes au lieu des 2 heures du précédent. Au départ,* **Creepshow 2** *devait comporter quatre sketches mais on n'en a tourné que trois. Une question de durée évidemment. Et aussi d'ordre budgétaire. Notre décision, aussi, a été provoquée par des raisons commerciales. Nous avons raisonné ainsi : le spectateur ayant vu trois sketches est obligé d'en aimer une majorité. Quatre sketches équivalaient à risquer une appréciation mitigée : deux contre deux. Deux contre un est une majorité. Un nombre impair était, dès lors, préférable. Dans le premier* **Creepshow,** *les gens pouvaient en aimer trois sur cinq. Tout ne peut pas plaire* ». Autre différence notoire avec l'œuvre référentielle, le dessin-animé qui ouvre le film et sert en quelque sorte de chœur antique. « *Les morceaux de comics animés sont en fait un des rares points communs entre les deux films. Ils créent une continuité* ». Pourtant, ces séquences d'animation semblent déjà moins marquées par l'esprit E.C. Comics. « *Mais ici ce ne sont pas des séquences animées dans le sens traditionnel, des vignettes, il s'agit d'une histoire à part entière. Quant à la différence de styles, il faut surtout dire qu'elles ont été tournées par la même personne, Jack Kamen. C'est vrai que dans le premier* **Creepshow,** *les dessins étaient plus stylisés, le design emphasé. Dans* Creepshow 2, *on s'est en fait beaucoup plus occupé de la fonction du dessin-animé dans la mesure où cela était intégré au restant du long métrage. On peut dire que le premier est plus représentatif du style de Jack Kamen, un dessinateur qui a eu une influence majeure sur le look des E.C. Comics* ». La partie animation revient à suivre les mésaventures d'un jeune lecteur de bandes-dessinées horrifiques, lequel se retrouve poursuivi par une bande de voyous en culottes courtes. Les malfrats en herbe seront finalement la proie d'une gigantesque plante carnivore... Le premier segment de **Creepshow 2** conte quant à lui les déboires d'un couple d'épiciers croûlants (Dorothy Lamour et Georges Kennedy). Leur mort sera vengée par un chef Indien de bois qu'ils utilisaient comme enseigne. Justement cet indien, tout merveilleusement animé qu'il soit, fut sur le tournage un bon terrain de mésentente entre Ed French et Howard Berger. « *Je crois que tout fut affaire de sensibilités différentes* ». On ne savait être plus diplomate.

Ed French et son travail sur le chef Indien.





Le deuxième volet de ce **Creepshow, The Raft,** est déjà plus affriolant, plus nerveux que **Old Chief Wood'nHead.** Des teen-agers parviennent à la nage jusqu'à un radeau immobile en plein milieu d'un petit lac. Très facile d'y accéder mais pour revenir au rivage, c'est déjà plus problématique, car une espèce de masse organique patrouille dans l'eau et absorbe tout ce qui y barbote. Suspense bien mené et dénouement d'une cruauté jouissive. Une eau plutôt glaciale et la proximité de deux ouragans ne facilitèrent pas le tournage.

La troisième roue du carrosse fut nettement plus éprouvante à porter. « *On tournait en Arizona où, en principe, il ne devait pas pleuvoir. Il a plu et on s'est déplacé dans le Maine où le froid était plus intense. On travaillait la nuit. La neige rendait les choses encore plus dfficiles. Mais on a su tirer parti de cela ; on a intégré la neige au scénario* ». Vraie pour les températures polaires : du moins vingt à moins trente degrés ! Plus que Loïs Chiles (James Bond Girl dans **Moonraker,** et ici conductrice homicide), la vedette de **The Hitchhiker** est Tom Wright, on l'a vu effectué en quelques pirouettes dans **S.O.S. Fantômes, Wolfen, Splash, Brother, Les Seigneurs...** Entre deux heures et demi et trois heures étaient nécessaires à l'application du maquillage. Le résultat à l'écran part de quelques vilaines écorchures pour arriver à une peu ragoûtante purée rouge. Producteur de la majorité des fils de George Romero, Richard P. Rubinstein est aussi le principal promoteur de la série **Tales from the Dark Side.**

« *Elle marche formidablement bien. On atteint notre troisième année de diffusion. les... s'est vendue à 130 chaînes de télévision aux Etats-Unis. Mais elle ne passe pas au même moment partout. Par exemple, à New York elle est programmée à 19 heures le samedi, à Chicago à 22 heures le dimanche, à Los Angeles à 11 heures le dimanche et à Philadelphie à 19 heures le samedi... La plupart des séries qui*







Deux épisodes de TALES FROM THE DARK SIDE : CUTTY BLACK SOW (La Photo de gauche) et THE CIRCUS (les deux autres).





sont diffusées de cette façon ne bénéficient guère de chroniques dans la presse. Ce n'est pas pratique pour les médias, au niveau national, de les passer en revue sinon sous forme de grilles de programmes. Cela ne donne aucune idée quant à l'importance de leur audience ». Maintenant que **Les Incorruptibles**, venus du petit écran, ont fait des ravages au box-office, les producteurs s'intéressent au remake ciné de séries télé. On annonce un **Chapeau Melon et Bottes de Cuir**... Et Richard Rubinstein un **Tales From the Dark Side the Movie.** *« Le script est déjà écrit. Par George Romero et Michael McDowell. Ce dernièr est connu aux Etats-Unis pour être un écrivain de romans de gare, des formats de poche, dans le domaine du fantastique. Il a dernièrement écrit le scénario d'un film intitulé* **Beetlejuice** *dirigé par Tim Burton. Pour* **Tales**... *il s'agira encore d'une anthologie d'histoires fantastiques d'après Stephen King, Manly Wade Wellam et Michael McDowell. Les sketches seront reliés par un fil conducteur qui tient à la fois de « Shéérazade » et de « Hansen et Gretel ».* En revanche, pour ce qui est de la série télé **Creepshow**, les affaires sont au point zéro. *« Nous ne voulons pas la mettre en route parce que, pour certaines raisons de droits, nous ne pourrons la contrôler complètement ».* Mais des projets, Richard Rubinstein en a plein son catalogue de production. A commencer par **Imagine That** d'après une histoire originale de George Romero. *« Un scénario difficile à résumer. Il conte les aventures d'enfants habitant une petite ville. Ces gosses sont doués de pouvoir extraordinaires qu'ils perdent quand ils grandissent. Des adultes convoitent ces dons particuliers... Pour l'instant, j'attends le dernier jet du scénario rédigé par Michael McDowell. Quant à* **Savage Heart** *sur un script d'Edith Swensen, c'est l'histoire de quelqu'un qui change de forme, autrement dit un loup-garou.* **Bolts** *de David Chaskin montre une présentatrice de bulletins météorologiques qui n'espère pas être seulement un beau visage de plus. Elle prouve sa compétence lors de l'apparition de certains phénomènes inexpliqués, une vague d'éclairs... ».* Mais il y a surtout **The Stan** et **Pet Sematary**, deux romans fameux de Stephen King et aussi, jadis, deux projets reportés pour cause de budgets énormes. Il semble que cette fois la production se soit réellement mise en route. *« On est actuellement en discussion sur le côté financier et le contrôle artistique nous sommes sur la bonne voie ».*

La concurrence est rude dans la production de films fantastiques. Laurel, la compagnie de Richard Rubinstein, doit faire face à de nombreux outsiders : Empire, New Line, Trans World... *« Contrairement à eux, nous ne distribuons pas nos propres films et n'avons pas l'intention de le faire. Nous produisons exclusivement, des films et des programmes pour la télévision. Le travail de chacun est ce qu'il y a de plus important. Le nom des firmes peut changer mais l'appétit du public pour ce type de produit est toujours le même, à condition qu'il soit bien exécuté. Ce que fait Laurel est quand même différent ; nous attachons plus d'importance aux personnages, au récit. Notre approche est plus classique. Regardez Hal Holbrook et Fritz Weaver dans* **Creepshow** *et regardez les acteurs dans d'autres films fantastiques ; la différence parle d'elle-même. Dans ces productions, on n'explique jamais pourquoi tel ou tel personnage se comporte ainsi. Il faut de bons comédiens pour convaincre le public, rapidement... Et les gens comme George Romero, Stephen King écrivent des histoires à partir d'éléments réels, crédibles ».* En matière de crédibilité, **Creepshow 3** se dessine déjà à l'horizon. *« Stephen King a donné son accord pour en écrire toutes les histoires mais on ne sait pas à ce jour ce qu'elles vont être et qui va les mettre en scène ».* Le rendez-vous est pris pour fin 1988.

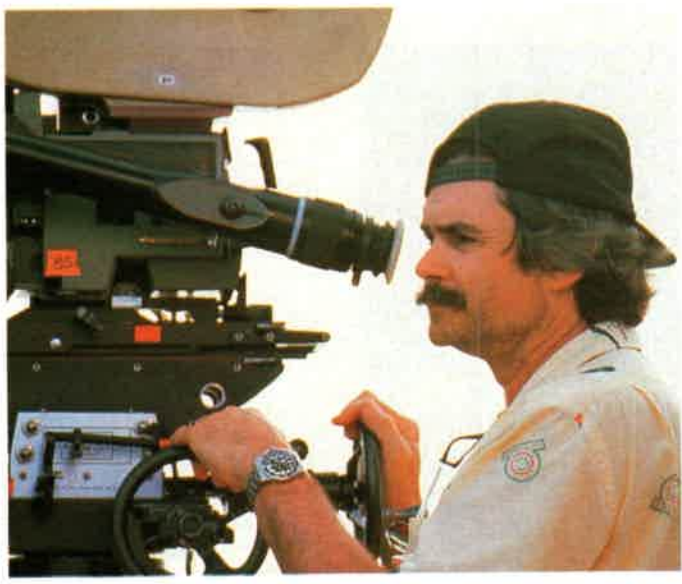
Propos recueillis par Bernard ACHOUR et mis en forme par Marc TOULLEC

LES DENTS DE LA MER 4

LA REVANCHE

Il a la dent dure et la rancune tenace, le requin des Dents de la Mer. Trois fois mort, trois fois réduit en charpie mais toujours pimpant. A quoi ça sert que ce Ducroc se décarcasse ? A remplir quelques dents creuses !

Le destin ne gâte pas la famille Brody. Le pauvre Martin (Roy Scheider) est depuis quelques années mort d'une crise cardiaque « la peur du Grand Requin Blanc » dixit son épouse. Et le requin revient à Amity afin de tuer le fils cadet. En quelques coups de dents, l'affaire est réglée. Ellen comprend alors : le monstre en a après tous les Brody. La veuve part pour les Bahamas suite aux bons conseils de son second fils, Mike. Les eaux y sont chaudes, ce qui en principe ne correspond pas du tout au tempérament d'un requin blanc. Mais la bête n'a que faire de la température ; elle a suivi Ellen Brody. D'abord dans ses rêves. Et une sorte de liaison télépathique s'établit entre le requin et sa proie. Ellen sent sa présence. Il lui suffit de plonger les pieds dans l'eau pour déceler l'approche du monstre. Un monstre qui ne tue pas n'importe qui. Seulement des Brody. Et quand il serre entre ses machoires une autre victime, c'est presque par accident. Des morts oui, mais pas n'importe lesquelles. Il y aurait bien une solution à tout cela : s'éloigner de l'eau, de la mer. Si les protagonistes obéissait au bon sens, il n'y aurait pas de film.



Joseph Sargent : Objectif requin.

Suspense touristique

Steven Spielberg, Jeannot Szwarc (et cinq minutes de John Hancock), Joe Alves... **Les Dents de la Mer** a connu diverses fortunes ; nouveau et impressionnant, honnêteté d'un bon artisan, carrèment attristant. Ce quatrième épisode est un peu tout cela à la fois. Nouveau pour l'espèce de liaison entre Ellen Brody et le requin, impressionnant pour quelques scènes, quelques plans saisissants, honnête pour l'aptitude de Joseph Sargent à construire une intrigue, triste pour de nombreuses séquences de remplissage. Remplissage lorsque le scénario insiste lourdement sur les rapports filiaux, sur l'idylle naissante entre Ellen Brody et Hoagie (Michael Caine, visiblement peu concerné par l'intrigue) et encore les promenades touristiques soulignant les beautés des Bahamas. Heureusement, Joseph Sargent connaît bien les ficelles du suspense. Il les a, par ailleurs, exploitées de façon magistrale au début des années soixante-dix dans un étonnant thriller de science-fiction, **Le Cerveau d'Acier**, où un ordinateur prenait possession de la planète entière. Encore à l'actif du metteur



en scène : quelques feuilletons dont **Les Envahisseurs** et **Star Strek** et tout récemment un téléfilm diffusé en salles en Europe, **En Plein Cauchemar**. Le fantastique, Sargent connaît. C'est aussi exactement le type de réalisateur qui ennuie lorsque le script dérape dans les clichés. Et qui fait preuve de punch dans les scènes d'action. Ces **Dents de la Mer** lui en réserve quelques unes d'assez violentes. Surtout quand le requin happe un corps entier, l'entraîne sous les flots tandis que le sang s'écoule généreusement. La meilleure scène du film montre le monstre attaquant un pneumatique bondé de gosses. C'est extrêmement bien fichu et cela fait vraiment très peur. Dans **Les Dents de la Mer 2**, on a vu le requin coulant un hélicoptère ; ici, il immerge totalement un petit avion. Surenchère quand tu nous tiens ! Ainsi, ses mâchoires broient littéralement plusieurs bateaux. Presque invisible dans le chef-d'œuvre de Steven Spielberg, le requin n'est plus un mystère pour personne ; des gencives à la pointe de l'aileron, il est filmé sous toutes les coutures. Et de près, ses mécanismes étant astucieusement dissimulés selon les angles pris par la caméra. Une machine impeccable, au registre et aux mouvements un peu limités sans doute, mais assumant bien sa fonction de monstre de train fantôme.

Il existe deux versions des **Dents de la Mer 4**. La version américaine et l'européenne, semblables jusqu'au final. Imaginez que vous soyiez littéralement avalé par un requin de sept mètres, qu'il vous maachonne, qu'il vous mastique, que le sang bouillonne et, qu'enfin, le squale vous entraîne vers le fond. Question : êtes-vous mort ? Logiquement, vous devriez être réduit en minces lamelles de barbaque servant à nourrir la faune du littoral. Une mort certaine. Sauf dans **Les Dents de la Mer 4** revu et corrigé pour le vieux continent. Là, le défunt revient à la nage rejoindre ses comparses, sort deux ou trois bonnes vannes histoire de prouver que son sens de l'humour est à toute épreuve ! OK que des producteurs jugent bon de modifier un happy-end sous prétexte que le film en question n'a pas été un champion du box-office. OK mais, au moins, que la « révision » soit logique, crédible, et que les plans précèdant cette résurrection soient revus en fonction du résultat. Enfin, on a bien ri de ce gag involontaire. Trop drôle pour ne pas passer à la postérité. Ceci dit, **Les Dents de la Mer 4** est un spectacle estimable, de toute façon meilleur que le précédent volet des aventures déchirantes du Grand Blanc qui broie rouge.

Michel VOLETTI

Jaws : The Revenge. *U.S.A. 1987. Réal. : Joseph Sargent. Prod. : Joseph Sargent. Scén. : Michael de Guzman, d'après les personnages imaginés par Peter Benchley. Phot. : John McPherson. Mus. : Michael Small. SPFX : Henri Millar.*
Avec : Lorraine Gary (Ellen Brody), Lance Guest (Michael), Mario van Peebles (Jake), Karen Young (Carla), Michael Caine (Hoagie), Judith Barsi (Thea). Durée : 1 h 30. Dist. : Universal. Sortie à Paris : 23 décembre 87.









COMME TU AS DE GRANDES DENTS...

Contrairement à ce qu'on pourrait croire, il n'y a pas *un* requin dans **Les Dents de la Mer : La Revanche,** mais *sept* ! Responsable de ce tour de force technique, le vétéran Henry Millar, auquel on doit déjà, entre autres, les effets spéciaux de **Capricorn One, Les Aventures de Buckaroo Banzaï, 2010** ou encore **Commando**. « Quand on m'a engagé », dit-il, « le scénario n'avait même pas été écrit. Mais au fur et à mesure qu'il se développait, on me disait quoi faire. Et dès que je me suis mis au travail, j'ai su que notre requin ne ressemblerait pas aux précédents ». *Nos* requins serait plus approprié. Il fallut construire deux modèles entièrement articulés, deux pour les scènes où l'animal jaillit des flots, un pour les séquences d'attaques où il doit percuter des obstacles, une moitié supérieure pour les gros plans de la gueule, et un aileron spécial pour les scènes d'approche. Faites le compte, et vous obtiendrez bien sept créations différentes. Les deux modèles articulés possédaient des armatures de vingt-deux côtes, des mâchoires mobiles recouvertes d'une peau en latex étanche, et mesuraient chacun huit mètres de long pour un poids d'une tonne et demi. Chaque dent atteignait vingt centimètres, et ces charmantes quenottes étaient bien aussi tranchantes qu'elles en avaient l'air. Le requin, dans sa version la plus complète, était fixé sur une plate-forme de trente mètres capable d'effectuer sous l'eau des rotations à cent quatre-vingts degrés. Cette plateforme était elle-même reliée à un bras hydraulique qui pouvait donner encore plus d'amplitude aux mouvements du squale. Mais la difficulté majeure était de relier l'animal à ce bras, car les remous parfois violents de l'eau risquaient à tout moment de détruire le matériel. Le plus grand secret a bien sûr été de rigueur, et les différents modèles du requin étaient soigneusement cachés sous une gigantesque tente construite à cet effet. Tout ça pour mieux vous manger, mes enfants...

Loïc DAUDET

INNERSPACE

L'AVENTURE INTERIEURE

Pour la troisième fois (après **Twilight Zone** et **Gremlins**, sans compter deux segments de la série télévisée **Amazing Stories**), et pour notre plus grand plaisir, le tandem Steven Spielberg-Joe Dante se reforme à l'occasion d'**Innerspace.** En fait, tout au départ, Spielberg n'avait rien à voir avec tout ça : avant même la mise en chantier d'**Explorers**, le précédent (et excellent) film de Dante, ce dernier avait eu vent d'un projet bâti autour de l'idée d'un type miniaturisé pris au piège dans le corps d'un autre homme. Un projet suscité par le producteur Peter Guber, de la Guber-Peters Company, une société qui a produit ou co-produit des hits style **Une Etoile est née** avec Barbra Streisand, **Midnight Express** d'Alan Parker, **Flashdance, La Couleur Pourpre** de Spielberg, ou encore dernièrement **Les Sorcières d'Eastwick** de George Miller et **Who's that girl** avec Madonna. Quand un bonhomme de ce genre a une idée,

A la découverte du corps humain... Le prof de biologie Joe Dante nous emmène dans le monde de l'infiniment petit... avec une caméra en guise de microscope.

Joe Dante sur le tournage.



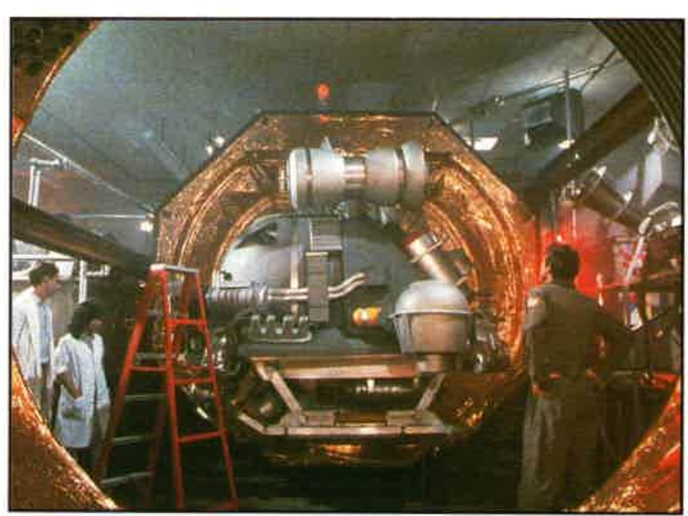
fût-elle bête comme chou, mieux vaut faire preuve de diplomatie. Dans ce cas précis, ce qui gênait un peu notre ami Joe, c'est que le sujet faisait diablement penser au **Voyage Fantastique** de Richard Fleischer. Non, non, ça n'a rien à voir, affirme Peter Guber, qui engage aussitôt un jeune scénariste, Chip Proser, pour développer l'histoire. Dante lit le truc. Bof, vraiment pas terrible. Et d'essayer de trouver un autre film à faire.

Mais à Hollywood, les projets ont vite fait de changer de studios, bref ça bouge sans arrêt. En l'occurence, l'associé de Peter Guber, un dénommé Bruce Berman, qui se trouvait être producteur exécutif à Universal, prend ses cliques et ses claques et s'en va travailler à la Warner. Où le projet est repris avec un nouveau scénariste, Jeffrey Boam, auteur des scripts de **Dead Zone** et **The Lost Boys.** Résultat inverse, Joe Dante est emballé, persuadé de pouvoir faire un film qui n'aura pas

l'allure d'un plagiat. Un film drôle, imaginatif et inventif. Un film comme lui seul (ou presque) sait les faire.
Et Steven Spielberg dans tout ça ? Eh bien, les gens de Warner Bros, exaltés (osons le mot) par les potentialités d'**Innerspace**, se sont dit qu'après tout, ce serait sympa si en plus le monsieur dollar du cinéma américain donnait sa caution au film et mettait son nom sur l'affiche ; « Steven Spielberg présente... ». Le scénario lui est donc envoyé et à son tour, il tombe sous le charme. Décidément, le travail de Jeffrey Boam en aura séduit plus d'un. Mais quelle est-elle donc, cette histoire si fabuleuse ?
L'homme miniaturisé qu'avait imaginé Peter Gruber, Jeffrey Boam en a fait un militaire, le lieutenant Pendelton, qui aime l'alcool et la bagarre, et qui n'aime pas suffisamment son amie la journaliste Lydia Maxwell. Pendelton accepte de participer à une expérience : à bord de l'engin submersible Kraken II, il va être miniaturisé afin d'explorer l'organisme d'un lapin de laboratoire. Mais, au moment de la miniaturisation, le labo est envahi par un groupe d'espions de la Silicon Valley.

Dans la panique qui s'ensuit, et alors que les bandits ont volé une des deux plaquettes nécessaires pour inverser le processus, Pendelton, qui se trouve dans une seringue hypodermique, est injecté par accident dans le corps de Jack Putter (le cousin américain de notre rédacteur en chef. NDR), un brave vendeur qui ne demandait rien à personne. Et qui, Jeanne d'Arc moderne, ne va pas tarder à entendre des voix, ou plutôt une voix, celle de Tuck Pendelton. Et quand on sait que Pendelton n'a une réserve d'oxygène que pour vingt-quatre heures, on peut aisément comprendre qu'il soit vital pour lui que Putter retrouve la plaquette volée, celle qui permettra à Pendelton de redevenir un grand garçon.

Aux côtés de Joe Dante, on n'est guère surpris de retrouver Michael Finnell en tant que producteur exécutif, lui qui a démarré cette fructueuse collaboration à l'occasion de **Hurlements**, en 1981, et qui est depuis peu associé avec Dante (pour le pire et surtout le meilleur) par la création de Renfield Produc-









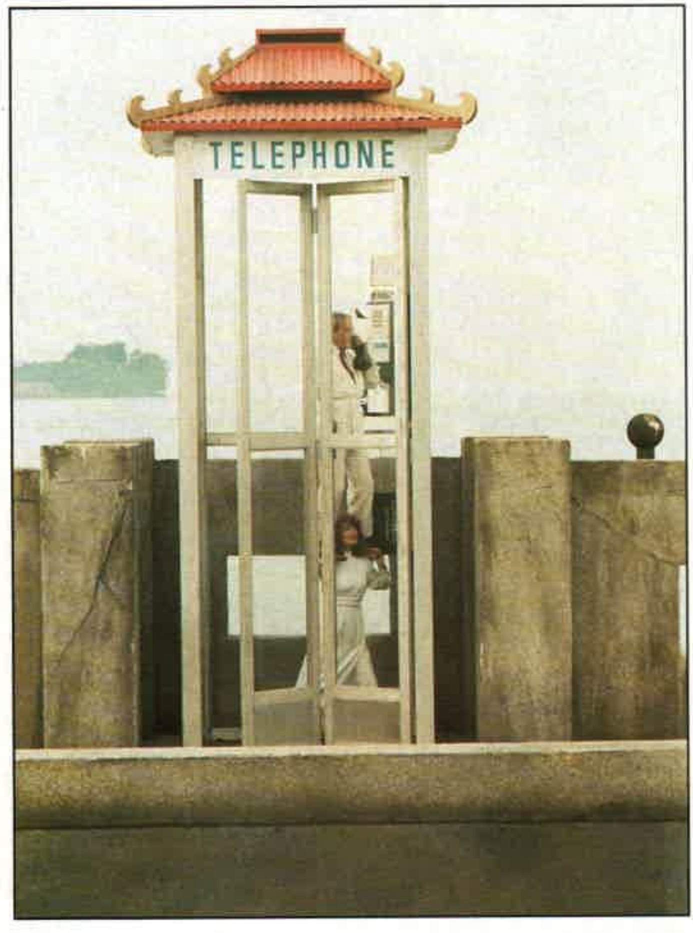


LA JOYEUSE BANDE A JOE...

Frère de l'acteur Randy Quaid, Dennis interprète le lieutenant Pendelton, après de nombreuses apparitions prometteuses : depuis **La Bande des Quatre** de Peter Yates en 1979 à **The big easy** de Jim MacBride en passant par **The Long Riders** (où il jouait avec son frère), **L'Etoffe des Héros** ou encore **Dreamscape**.
Pour jouer Jack Putter, Dante a choisi Martin Short, formé à l'école de la fameuse émission télé U.S. « Saturday Night Live ». Acteur canadien de 34 ans, on l'a vu pour la première fois à l'écran tout récemment, dans l'un des trois rôles principaux du film de Landis **3 Amigos**.
Les deux acteurs jouent des personnages de caractères opposés, une sorte de duo avec au milieu Meg Ryan dans le rôle de Lydia, l'amie de Pendelton. Meg Ryan, déjà vue dans **Top Gun**, entre autres.
Et puis, outre Kevin Mac Carthy, Fiona Lewis et Henry Gibson, comme à son habitude Dante a introduit dans **Innerspace** un certain nombre d'apparitions-clins d'œil : ça va de l'inévitable Dick Miller en chauffeur de taxi à John Hora, le chef-opérateur de **Hurlements, La Quatrieme Dimension** et **Explorers**, en passant par Kenneth Tobey, ex-vedette de films de S.F. des années 50. Sans compter une apparition de Joe Dante lui-même. A vous de la découvrir...









tions, une nouvelle société chargée de développer des projets pour Warner.
Contrairement à **Gremlins** et **Explorers**, qui ont été essentiellement tournés en studio, **Innerspace** a bénéficié d'un grand nombre de décors naturels, histoire de contrebalancer les aspects plus fantaisistes du script. Et de donner une vérité au film dans lequel, Joe Dante insiste bien là-dessus, il est plus question de relations humaines que de prouesses d'effets spéciaux, même si ceux-ci ont la part belle.
Les effets spéciaux, c'est au studio Industrial Light and Magic de George Lucas qu'ils ont été conçus, sous la supervision de Dennis Muren. Des effets beaucoup moins « clean » qu'à l'habitude, ne serait-ce que parce que l'effet numéro un à créer, c'était le corps humain vu de l'intérieur, grossi plein de milliers de fois, et que le corps humain, vu sous cet angle, c'est assez surprenant. Bonne idée, alors que la majorité des films actuels de S.F. s'orientent vers la haute technologie, les ordinateurs et les planètes lointaines, d'en revenir à la chair, à l'organisme et aux globules rouges ; bref, à ce que l'homme ne sera jamais sûr de connaître vraiment tout à fait : son propre corps.
L'autre belle idée, c'est celle d'un homme à l'intérieur d'un autre, et la relation, le dialogue qui peuvent en résulter. Un dialogue que Dante a voulu dans la lignée des films de Frank Tashlin avec Jerry Lewis et Dean Martin. Joe Dante veut faire rire. Et il y réussit.
Etre chaperonné par Steven Spielberg, si ça rassure le porte-monnaie des producteurs, est-ce que c'est facile à vivre pour le réalisateur ?
On se souvient de l'affaire **Poltergeist** qui avait jeté un léger discrédit sur Tobe Hooper (dans la presse en tout cas, car le succès du film a plutôt augmenté sa valeur financière). Pour **Gremlins** en revanche, aucune ambiguïté de cette sorte ; et ça se voyait sur l'écran : c'était un film de Joe Dante.
Celui-ci est tout aussi serein en ce qui concerne **Innerspace**. Pour lui, travailler avec Spielberg, c'est surtout un échange d'idées. Avec de la part de Spielberg-producteur un légitime désir de faire un film qui plaise au public. Et Spielberg-réalisateur ? Et bien, il a ses propres films (actuellement **Empire of the Sun**, tourné en Chine) pour y mettre ses idées de réalisateur. Ceux des autres, il laisse aux autres le soin de les réaliser. En fait, pour Joe Dante, travailler avec Spielberg, c'est avoir à faire à un producteur qui sait ce qu'est la réalisation, au lieu d'une floppée d'exécutifs du studio qui parlent sans savoir.
Et de faire le parallèle avec un autre producteur-réalisateur, celui qui a permis à Joe Dante (et à bien d'autres) de démarrer dans le cinéma : Roger Corman. Pour Joe Dante, de Roger Corman à Steven Spielberg, de**Piranhas** à **Innerspace**, une seule différence : quelques millions de dollars...

Jean-Michel LONGO



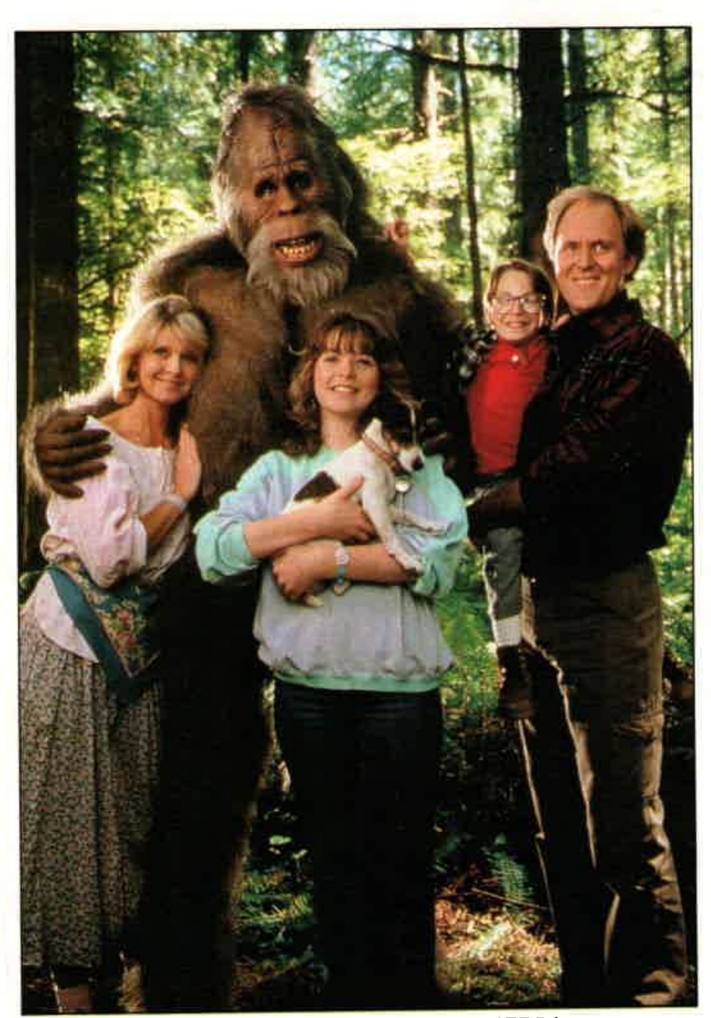
Bigfoot débarque avec ses gros sabots et ce n'est pas le pied pour les Henderson ! Un conte moral dans la lignée des histoires à la Spielberg. Une réussite.

Dès le départ, **Bigfoot et les Henderson** nous plonge dans l'enfer de la forêt profonde où le plus fort écrase invariablement le plus faible. Des mouvements sinueux de caméra à travers les branchages nous ramènent directement à **Predator**. C'est affreux, la chasse est ouverte.
Etonnement, lorsque cette première scène se prolonge et que nous découvrons qu'il s'agit en fait d'un père apprenant à tirer à son fils, lequel, avec sa mignonne carabine, vient d'abattre un innocent petit lapin. « Je n'avais pas le choix, c'était lui ou moi » ! explique, façon très Rambo, le petit garçon à sa mère qui, elle, ne prise guère les armes à feu. Eh non, **Bigfoot et les Henderson** ne prolonge pas **Predator**, c'est justement son exact contraire.
Les personnages qu'on nous décrit dans ces premières séquences correspondent tellement bien aux canons traditionnels de la famille américaine moyenne que c'est un vrai délice. Le père hâbleur et cherchant à se donner des airs téméraires, les enfants insupportables et la mère tentant de ramener tout le monde à de meilleures dispositions, prêchant avant tout la prudence pour préserver la sécurité du foyer ; une brave famille comme tant d'autres.

C'est sur le chemin du retour que leur voiture heurte violemment quelque chose d'étrange et plein de poils ; un animal impossible qu'ils vont amener évanoui à leur maison.

Commence alors pour eux la folle aventure classique de ceux qui tentent de cacher quelque chose d'interdit à leurs voisins, à la police, aux curieux, aux méchants, aux journalistes, en fait à la Terre entière, avec tous les quiproquos et les comiques de situation que cela suppose.

Une pose publicitaire pour Noël.
Mais Mad Movies sait prendre de l'avance !



Belle parodie promotionnelle du RETOUR DU JEDI !

L'humanisme pacificateur

Bien entendu, **Bigfoot et les Henderson** joue à fond la carte de la comédie, mais le film va bien plus loin que cela. Tout comme **E.T.** n'était pas seulement un film de science-fiction, ni **Les Dents de la Mer** opus 1 un nouvel avatar dans la série des films-catastrophe de l'époque. C'est que l'œuvre de William Dear (dont nous connaissions déjà **Timerider** et « Mummy Daddy » des **Histoires Fantastiques**) met également en scène les problèmes de co-existence de deux races différentes. Il nous montre comment, une fois passés les premiers moments de panique, d'inquiétude, puis de simple étonnement, les gens peuvent se comprendre, s'harmoniser, vivre à l'unisson sans pour autant remettre quoi que ce soit en cause de leur mode de vie ou de leurs croyances réciproques. On ne tente pas ici de coloniser l'autre, de le digérer pour le réduire à des normes standardisées (c'est-à-dire les nôtres, bien évidemment). Mais au contraire William Dear nous montre comment le respect, l'intérêt, puis même l'affection peuvent découler des premiers réflexes de tolérance mutuelle. Pas de doute c'est très beau, et comme pour **E.T.** : on se sent un peu meilleur après la projection, même si on sent quelque part comme une vague impression de s'être laissé manipuler.

L'anti-Ewok

Le personnage d'Harry force l'intérêt et constitue le clou du film. C'est réellement lui la vedette et il ne s'agit pas d'une vulgaire peluche qui joue les mascottes décervelées tandis que des méchants s'évertuent à lui tirer dessus. Harry, ou le Bigfoot en question — notons au passage qu'il bénéficie (ou plutôt souffre) d'un bien mauvais titre français ! — ou encore Sasquash, nous renvoie aux vieilles légendes indiennes. On l'évoque sous les traits d'une vilaine bête poilue proche de l'abominable homme des neiges, ou du Yéti de nos propres légendes.

Le rôle est tenu par Kevin Peter Hall, mesurant près de 2,20 m et qui personnifiait déjà un ours vindicatif dans **Prophecy** et l'extra-terrestre guerrier de **Predator**. C'est Rick Baker qui fut chargé de le transformer en monstre primitif et l'on sait combien Baker aime à se lancer des défis (**King Kong**, **Vidéodrome**, les singes de **Greystoke**, etc.). A force de professionnalisme et de talent, il atteint le stade suprême de son art : celui du simple naturel ; de la re-création pure. Sa créature ne se perçoit pas comme un être maquillé, ne procède pas de l'habituelle fabrication. Elle existe vraiment et on l'accepte comme telle dès les premières images ; on y croit complètement. On peut saluer au passage la performance de l'acteur qui parvient, grâce à son seul jeu de physionomie et à sa mobilité des yeux incroyablement expressive à tout faire passer, à tout nous faire comprendre.

Un humour d'enfer

Faire évoluer une telle créature proche de la préhistoire dans un univers bien urbanisé, signalisé, amène immédiatement une série de drames au quotidien qui nous valent quelques fameuses séquences bien délirantes. La ménagère prend l'animal pour une souris en voyant un orteil qui dépasse (faut le faire !) et l'attaque à grands coups de journal (c'est ça les nouvelles-choc), l'odeur bien sauvage qui caractérise Harry, sa tête qui ne parvient jamais à se caser dans les voitures dont il défonce invariablement le toit, la course de la bête dans la ville endormie. Tout est sujet à épisodes, tout parvient à faire sourdre cet anachronisme à la fois drôle et poignant entre l'homme et la créature primitive. Au foyer des Henderson c'est la même chose. Le mobilier se casse, les escaliers se défoncent et Harry se retrouve ébahi dans la cave lorsque le plancher se met à s'écrouler sous son poids. Impossible de co-exister, et pourtant !

Yéti phone home

Encore une fois, on en revient à **E.T.**, de par cette position quasi-messianique que prend l'animal au sein de l'humanité. Dans la dernière séquence Harry pardonne à celui qui s'attache à sa perte depuis le début et le désarçonne par sa non-violence, par son sourire, par sa bonhomie. Des armes contre lesquelles ne peut lutter le facho-raciste-



chasseur et mangeur de gibier qu'il est. La gentillesse, il ne connaît pas. Comment lutter ? Bof, il me reste encore le monstre du Loch Ness, soupire benoîtement notre incorrigible traqueur de yéti.
Eh oui, Harry c'est l'extra-terrestre descendu chez nous, c'est le bébé dans le couffin, c'est l'imprécateur innocent qui par sa seule présence nous permet une prise de conscience immédiate sur nos modes de vie actuels. Harry, c'est le Bon Dieu, en fait !
Mais ne vous laissez pas prendre à cette formulation laconique et à tant de bons sentiments, **Bigfoot et les Henderson**, c'est surtout un chouette moment de cinéma, une mise en scène intelligente, de très belles images et surtout une comédie fantastique parmi les meilleures jamais tournées. A voir de toute urgence... enfin, pas avant le 23 décembre.

Jean-Pierre PUTTERS

Réal. : William Dear. Scén. : William E. Martin, Ezra Rappaport et William Dear. Photo : Allen Daviau. Mus. : Bruce Broughton. Dir. Art. : Don Woodruff. « Design » de Harry : Rick Baker. Prod. : Universal Pictures/Amblin Entertainment. Int. : John Lithgow (George Henderson), Melinda Dillon (Nancy Henderson), Margaret Langrick (Sarah Henderson), Joshua Rudoy (Ernie Henderson), Kevin Peter Hall (Harry), David Suchet (La Fleur), Don Ameche (Dr. Wrightwood). U.S.A. 1987. Dolby stereo. 110 minutes. Sortie : 23 décembre 87.





JOHN LITHGOW : UN COMEDIEN « FANTASTIQUE »



Peu d'acteurs peuvent s'enorgueillir d'une carrière aussi diversifiée que celle de John Lithgow. De Shakespeare (il a débuté dans **Henry VI** à peine âgé de six ans !) au théâtre d'avant-garde, il s'est illustré dans tous les genres avec un bonheur qui lui a valu d'innombrables récompenses, avant de faire le grand saut grâce à Brian de Palma.
D'abord **Obsession** où il manipulait odieusement Cliff Robertson, puis **Blow Out** où il se montrait effrayant de détermination meurtrière : deux chefs-d'œuvre du cinéma lyrique, deux rôles de « salaud » qui lui ont par la suite un peu trop collé à la peau. Puis **Le Monde selon Garp** est arrivé, cette merveille d'intimisme, cette inoubliable galerie de personnages scandaleusement méconnue. Pour Lithgow, c'est l'explosion. Dans le rôle impossible d'un rugbyman transsexuel, il fait preuve d'un charisme et d'une dignité inouïs. La délicatesse, mais aussi l'intensité de son interprétation (notamment dans la scène de l'assassinat de la mère de Garp) lui valent illico une nomination à l'Oscar. Suivra toute une série de films fantastiques : **La Quatrième Dimension,** où il était le passager paranoïaque terrorisé par un démon « imaginaire », **Santa Claus, Les Aventures de Buckaroo Banzaï** et **Manhattan Project**.
L'atout majeur de John Lithgow ? Un visage malléable, incroyablement expressif, capable de la mimique la plus clownesque comme de la cruauté la plus sadique, sans oublier ces bouffées de tendresse qui le rajeunissent de vingt ans dans **Garp** et **Tendres Passions**. Un visage qui appelle, qui exige les gros plans. L'émotion faite homme. Pour la première fois, il se retrouve avec **Bigfoot et les Henderson** en tête de distribution. Ce n'est pas un rôle indélébile, mais il lui donne l'occasion de libérer ses dons burlesques. Cette manière de consécration lui vaudra sans doute une avalanche de propositions. Espérons qu'il ne se trompe jamais dans ses choix.

Bernard ACHOUR

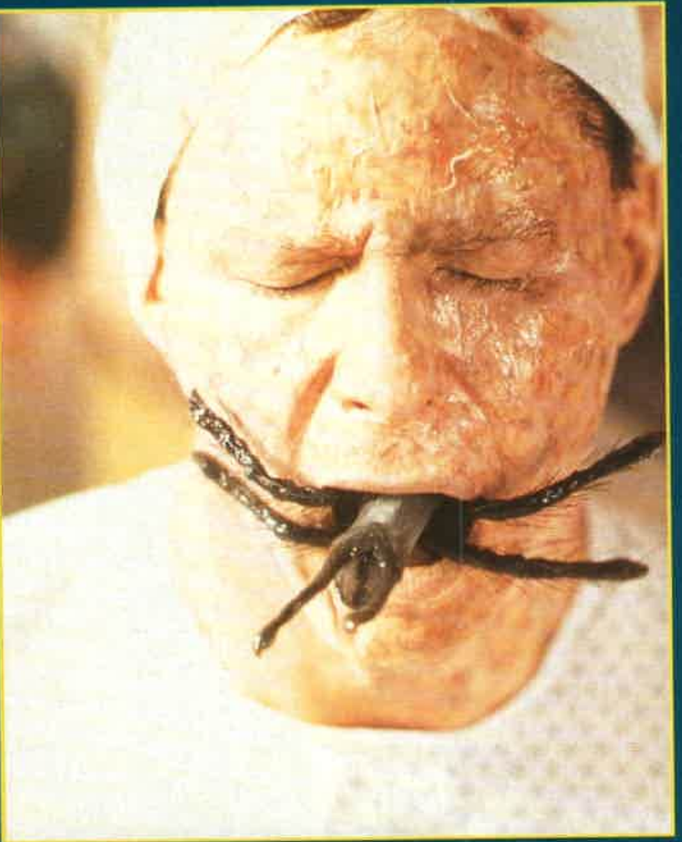


HIDDEN

Les extra-terrestres n'en finissent plus d'inventer de nouveaux moyens pour nuire à l'espèce humaine. Ceux de Hidden, un peu à la manière du monstre de Alien, passent d'un corps à l'autre. Par la bouche. Toujours à l'affut de sujets originaux, *New Line*, firme productrice des Freddy, prouve une fois de plus sa suprématie dans le domaine de la série B qui décape. De l'intérieur...

New Line a décidément le vent en poupe. Après le succès plus que phénoménal de **Freddy 3**, la compagnie de Robert Shaye vient de donner la touche finale à **Hidden**. « Une combinaison d'éléments qui sont sûrs de retenir l'intérêt du public d'aujourd'hui. C'est à dire du fantastique, de l'aventure, de l'action, une solide histoire d'amitié, plus un apport d'humour qui ne pouvait être que bénéfique au film. » Robert Shaye connaît son public, ses goûts. « J'ai toujours soutenu que la stratégie de New Line était de faire du spectacle. Notre unique message : venez et riez ! ». Il a tout dit, tout résumé, et la réussite de **Hidden** ne peut que lui donner raison. Le choix de Jack Sholder pour la mise en scène était déjà une garantie, car celui-ci a signé pour New Line le second tome des aventures de Freddy, et ce après les déboires de psychopathes en villégiature, **Alone in the Dark**, toujours pour la firme de Robert Shaye. Sholder affirme avoir lu pas moins de 150 scénarios après la sortie de son Freddy. Tout ceci pour découvrir que **Hidden** était le plus original de tous, le plus excitant. Les dix premières pages l'avaient déjà convaincu...

Il s'agit encore d'une histoire d'extra-terrestres parfaitement haïssables et colonisateurs. Comment réussir encore la prouesse d'imaginer un script original sur un canevas et une idée de base rabâchés ? Jim Kouf, le petit génie à l'origine de tout, peut vous le dire. « Je voulais écrire une histoire classique avec une touche anormale. Durant toute la rédaction de mon scénario, j'ai essayé de fournir au public des sensations qu'il n'avait jamais ressenties auparavant. A l'origine, il était dans mes intentions de faire de **Hidden** un exposé sur la violence aveugle qui secoue notre société. C'est pourquoi mon imagination n'a pu aller plus loin. Je ne suis pas sûr que cela se retrouve dans le film mais je suppose que c'est exactement ce que le public aurait décidé ! ». Auteur de **Class** (polissonnerie entre Jackie Bisset et un adolescent), de **Stakeout** (un polar à succès avec Richard Dreyfuss et Emilio Estevez), Jim Kouf gribouilla son premier script sous le pseudo de Bob Hunt pour une série B titée **The Boogens** (1981) de James L. Conway, parcours douloureux d'un monstre habitant une mine.



A perdre Alien

On peut soupirer à l'idée d'affronter les sempiternels extraterrestres. Ceux de **Hidden** appartiennent à une espèce encore inédite. Un peu des limaces de **Night of the Creeps**, un peu des voleurs de corps de **L'Invasion des Profanateurs**... Et beaucoup de nouveauté. Le film démarre sur les chapeaux de roues par le braquage d'une banque. Jack Devries prend la fuite, à fond la caisse, met la sono, du hard-rock. Il se crashe rapidement, coursé par la police. Pourquoi ce paisible citoyen, respectueux de la loi, a-t-il ainsi défié les autorités ? Simplement parce qu'un extra-terrestre l'habite, le dirige de l'intérieur comme un marionnettiste. A l'hôpital, la bestiole sort du corps de Devries pour s'engouffrer dans la bouche de Miller, un malade du cœur. Ce dernier ne tarde pas à sortir. Très vite, Miller accuse la volonté de l'alien. Son regard se pose sur une voiture en vitrine. Il tue le vendeur et s'empare du véhicule... D'un corps à l'autre, l'intrus suit son petit bonhomme de chemin. Ejectant le corps usé de Miller, il prend possession d'une strip-teaseuse, Brenda Lee, laquelle, tuée au terme d'une poursuite impressionnante, libère la bête qui plonge dans la gueule d'un chien, Roy, le chien du Lieutenant Masterson. Masterson n'échappe pas à la contamination mais gagne néanmoins le poste de police. Transfert dans le corps du Détective Willis en contact étroit avec le sénateur Holt, candidat à la présidence des Etats-Unis. Les intentions de l'extra-terrestre deviennent claires, son plan évident. Ces passages d'un cadavre potentiel à l'autre, tout cela était calculé, étudié. Mais le Bien veille en la personne d'un second





extra-terrestre, positif et d'aspect humain. Il forme avec Beck un duo chargé de l'enquête sur ces morts incompréhensibles. « Il » c'est Gallagher (Kyle McLachlan, de **Dune** et **Blue Velvet**) en fait mort un mois plus tôt. Sa mission : détruire le parasite qui ira jusqu'à menacer la paix du monde.

Des voitures et un monstre

Hidden n'est donc pas un quelconque film d'horreur. Il s'apparenterait en fait à un thriller mené selon le vieux principe de l'enquête. **Hidden** est également le budget le plus important alloué par New Line à l'une de ses productions. Pas moins de cinq millions de dollars dont une bonne partie sera passée dans l'achat de quatre Ferrari de 85 000 $ chacune et aussi de trois cadillacs et de deux Porsches. 45 jours de tournage auront été nécessaires pour mettre le film en boîte.

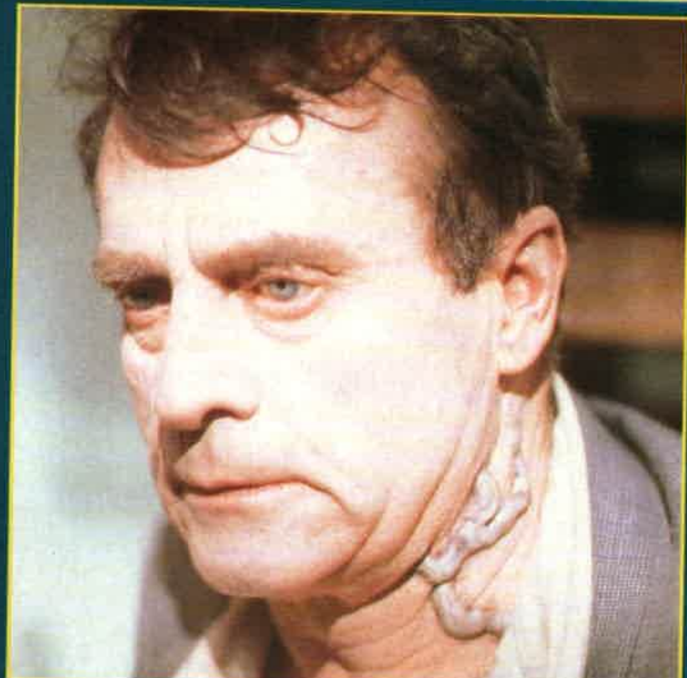
En dépit de son expérience prolongée dans le domaine du film fantastique, Jack Sholder a tenu à la crédibilité de son nouveau-né. Ainsi, pour les multiples séquences décrivant les agissements des flics, il a engagé un conseiller technique, Richard Whittiker, déjà guide des faits et gestes de Mel Gibson dans **L'Arme Fatale**. « Nous avons voulu donner au film le look de **La Cité Sans Voiles**. Je l'ai voulu charbonneux ». Directeur de la photo quasi attitré de New Line, Jacques Haitkin (les deux premiers **Freddy, My Demon Lover, La Loi de la Jungle**) a discrètement mis à exécution les demandes du metteur en scène. Fidèle à l'esprit familial qui anime sa société, Robert Shaye choisit Kevin Yagher (**Freddy 2**) pour les effets spéciaux de maquillage, lesquels tirent une bonne partie de leur impact de leur brièveté. Dans le scénario de Jim Kouf, la créature était par ailleurs très succintement décrite, une masse sombre. A Yagher de développer ce concept. « J'ai dessiné une espèce d'amibe avec un corps transparent, si bien que vous pouvez voir les organes à l'intérieur ». Mais Yagher modifie encore les plans de la bête, lui ajoute des tentacules, un museau garni d'antennes. Résultat : un parasite réellement répugnant évoquant une grosse araignée visqueuse. « **Hidden** est un film qui traite de l'être humain, de son comportement » ajoute Jack Sholder. C'est une façon de voir la chose, cette bête qui veut devenir calife à la place du calife, et ce pour le plus grand mal de l'humanité.

Marc TOULLEC.











the Unholy





Les soutanes ne sont pas appréciées à Sainte-Agnès : deux prêtres périssent dans des circonstances atroces. Un curé de choc mène l'enquête... Le démon sévit encore, et c'est bon.

Satan est de retour. Pour notre plus grande joie après les sévices délectables de **L'Exorciste** et de **La Malédiction**, deux films auxquels se réfèrent les auteurs de **The Unholy.** Son metteur en scène est un parfait inconnu, Camillo Vila. Né à la Havane (Cuba), il a débuté aux States dans la publicité, rien que 250 spots à son actif. Ajoutez à ce score quelques boulots au niveau de la production dans 14 films et un poste de producteur associé pour **Everyday, One day,** film inédit avec l'inénarrable Julio Iglesias. En tant que réalisateur, il a tourné **The Worms,** une fiction politique concernant Cuba, et **A Little Rain** sur lequel on ne sait rien. C'est une visite à Visto Inte national, la maison de production que dirige le scénariste Philip Yordan (**Les 55 Jours de Pékin, Le Cid, Day of the Triffids**) qui met Vila en contact avec **The Unholy**. Ce dernier était en fait venu là pour proposer à Yordan un script personnel. « Il ne tournait pas rond mais je puis jeter un coup d'œil sur les scénarios de Philip Yordan. Je dévorai celui de **The Unholy**. Je lui dis que j'en aimais l'idée. Il consentit à garder une option sur moi. Ce ne fut pas de tout repos cependant. Le planning initial de **The Unholy** fut abandonné à la suite d'un problème quant au dénouement du scénario ». Durant un voyage à Miami où il devait diriger cinq publicités, Vila rencontre Mathew Hayden de la Team Effort Production Company et lui parle du scénario. « Mathew l'apprécia et voulut le produire. Nous étions d'accord pour dire qu'il avait aussi besoin d'être travaillé. Avec l'approbation de Philip, Mathew demanda à Fernando Fonsceca de son équipe de m'assister dans la ré-écriture du script. Le résultat nous a tous satisfaits. »



Sous le soleil de Satan

A la Nouvelle Orléans, un jeune prêtre, Michaël (Ben Cross, vu dans **Les Chariots de Feu** et en moine dans **The Assisi Underground**) tente de sauver un jeune homme suicidaire menaçant de se jeter du haut d'un building. Le prêtre fait une chute de 17 étages mais, miraculeusement, survit. Aussitôt, l'archevêché dirigé par Mosly le nomme pasteur de la petite localité de Sainte-Agnès, église fermée depuis trois ans à cause du meurtre inexpliqué des deux derniers pasteurs. Des assassinats pas ragoûtants du tout : la gorge déchiquetée. A peine installé, Michaël rencontre dans son église le lieutenant de police Stern (Nead Beatty, l'acolyte de Gene Hackman dans les trois premiers **Superman**). Son enquête est au point zéro mais le flic renvoie le cureton sur une jeune femme qui le précédent pasteur connaissait bien, Millie (Jill Carroll déjà apparue dans **La Foire des Ténèbres** et **Psychose 2**). En fait, Millie est membre d'un club se vouant à l'adoration du Malin, Les Threshold, que dirige un certain Luke (William Russ), un type vraiment pas sain qui fait tout pour promulguer son association de paroissiens revêches. Michaël mène ses petites investigations et découvre que Luke est impliqué dans les deux meurtres. Il lui rend visite. Durant la confrontation, un des sbires du suppôt de Satan tente d'impressionner le pasteur en manipulant une arme blanche. Michaël frémit et la lame entame la main de l'agresseur. Mis au courant de cet incident, l'archevêque Mosley (Hal Holbrook, issu de **Fog** et **Creepshow**) envoie un vieil ecclésiastique aveugle, le Père Silva (Trevor Howard qu'on ne présente plus), mettre Michael en garde contre le démon. Celui-ci confie surtout au novice qu'il est « l'élu ». Michaël n'en croit pas un mot. Pendant ce temps, Millie sombre dans la folie; elle est

enfermée à l'asile. Michaël tente de l'en sortir tandis qu'elle hurle dans le but de le prévenir des feux de l'enfer tout proche. Les menaces se précisent : une main invisible essaie d'étrangler le Pasteur qui reçoit également un appel téléphonique du prêtre précédemment tué. Millie s'évade de l'asile et rejoint son désormais nommé « The Unholy » (Le Profane), grand massacreur de dévôts et d'innocents. Parce qu'elle est vierge, Millie se persuade que le démon essaie de prendre possession d'elle. Elle supplie Michaël de rompre ses vœux (abstinence avant le mariage) pour pouvoir ainsi sauver son âme. Michaël ne cède pas. Il finit par comprendre que c'est Luke qui a placé le grimoire dans la chambre de Millie. D'ailleurs, ce même Luke ne tarde pas à périr dans des circonstances affreuses. Il est retrouvé pendu à un crucifix la tête vers le sol, le ventre ouvert et les viscères extirpés. La croix s'enflamme; Michaël sait maintenant que le démon est là. Il se manifeste cette nuit sous la forme d'une plantureuse diablesse destinée à le séduire. Michaël résiste et brise l'illusion. L'épreuve suivante : un combat en tête à tête avec le Profane...



Au service du Diable

Et cette créature monstrueuse a fière allure : 2 mètres de haut, des seins balottants, des os saillants sous une peau parcheminée... Trois mois de travail au total d'après des croquis détaillés du spécialiste Michael Navatne, directeur artistique sur l'inédit **Flight of the Navigator**, créateur des robots tueurs de **Chopping Mall** (ex **Killbots**) et manipulateur des mâchoires du requin des **Dents de la Mer 3-D**. A Jerry Macaluso, ancien assistant de Rick Baker, de construire la bête d'après les dessins de Navatne, ce avec le concours de plusieurs membres du staff de Tom Savini sur **Le Jour des Morts-Vivants** (Linda Arrigoni, Brian Brugstaller et Barry Anderson). Les apparitions du monstre nécessitèrent également la participation de John Dykstra, virtuose des effets visuels (**Star Wars, Lifeforce, 2010...**) lorsque cette envoyée des enfers au cours d'une de ses métamorphoses se change en un holocauste de feu. Toujours au niveau des effets spéciaux, les maquillages sont l'œuvre d'une jeune femme, Isabel Harkins, jusqu'ici tenue à la confection de sosies pour des spots et une douzaine de clips. Dans son book : **Scared Tiff** de Richard Friedman (cf *Mad Movies* 48) et un apport non négligeable à Rob Bottin pour **Legend**. Pour **The Unholy**, elle a mitonné une crucifixion particulièrement gore, un chien étripé (l'animal endormi servit de cobaye), quelques gorges réduites à l'état de marmelade et... une ambassadrice de Satan au look très Christian Dior !

Pour l'instant, Vestron prépare la sortie de **The Unholy** aux Etats-Unis (le jour d'Halloween). En France, le film a évidemment ses chances pour Avoriaz. Un doute subsiste : intox catholique ou pamphlet païen ?

Marc TOULLEC.

THE CURSE

(EX : THE FARM)

Un film d'horreur agricole. Des asticots pourrissent des fruits, les animaux crèvent sur pied... Les fermiers ne sont pas épargnés. Tout ça parce qu'une météorite assaisonne de poison l'eau du pays...



Il arrive de moins en moins qu'un film d'horreur américain soit malsain. **The Curse** l'est. **The Curse** après avoir été **The Well, The Farm**. Que le film soit inspiré d'une nouvelle de H.P. Lovecraft n'a strictement aucune importance, que cette nouvelle ait déjà connu les honneurs d'une adaptation à l'écran (**Die Monster, Die** de Daniel Haller avec Boris Karloff) est tout aussi capitale. Parce que **The Curse** et son petit budget (1 500 000$) propose des merveilles putrides. Sans second degré, avec complaisance et force détails dans la description des dégâts provoqués par cette maladie étrange venue d'ailleurs...

Famille Je vous hais

A partir d'une nouvelle de Lovecraft (« The Colour Out of Space »), le scénariste du deuxième tome des **Griffes de la Nuit**, David Chaskin, s'est plu à suivre le pourrissement d'une cellule familiale. Une petite famille déjà pas très ragoûtante avant que ne tombe du ciel un météore. Du caillou sort une espèce de liquide poisseux qui s'infiltre sous terre. Pour contaminer l'eau potable, une eau que consomme les Dog (!). Le père est du genre rude à la tâche, une vraie tête de lard qui a les traits adéquats de Claude Akins (le flic au crachat abondant de **Monster in the Closet**), la mère est une femme soumise craignant son ami mais fricotant avec un valet de ferme musclé et poilu. Il y a encore le fils aîné, une brute épaisse, la petite dernière. Et enfin le cadet issu d'un premier mariage maternel. C'est Will Wheaton (**Stand by Me**) qui incarne le héros de cette pitoyable aventure. Pitoyable car elle montre des personnages au demeurant peu reluisants qui s'enfoncent dans la bestialité au fur et à mesure que les pustules fleurissent sur leurs visages burinés. Mais ils ne sont pas les seuls à pâtir de la pollution de l'eau. Les fruits grouillent de vermine, le potager pourrit par les racines, les pis des vaches se décomposent, les poulets agressent la fillette et la pétrissent de coups de bec... Pendant que maman est rongée par le mal jusqu'à liquéfaction, Papa distribue des paires de baffes. Contaminé, il passe à des instruments plus conséquents tandis que son fils aîné écume de rage. Tout finira mal pour la petite famille, détruite, gangrenée, bouffée par une vérole en provenance directe d'une autre galaxie.



Fulci ou pas Fulci ?

Un film américain ne peut être aussi crade sans une contribution étrangère. Elle est italienne. Sur le plateau, ils étaient nombreux les Italiens, essentiellement des techniciens dont certains ne parlaient pas anglais. Plus le maquilleur Franco Ruffini qui bossait directement à Rome sur les effets spéciaux. Portant l'estampille Trans World, **The Curse** est par ailleurs co-produit par l'italien Ovidio G. Assonitis, marchand de soupe bien connu pour ses multiples plagiats. En tant que metteur en scène sous le nom de Oliver Hellman (**Le Démon aux Tripes** pompe **L'Exorciste, Tentacule** pille **Les Dents de la Mer**), le sieur Assonitis porte également la responsabilité de **Piranhas II, Les Tueurs Volants** dont il assura la paternité avec James Cameron. Mais c'est la présence de Lucio Fulci au générique qui suscite l'intérêt. Fulci conseiller, Fulci en poste à la production... Le rôle du metteur en scène de **L'Au-delà** paraît autrement plus important que celui d'un simple exécutant. Cette atmosphère putride, ces excès de gore sale, ces plans tordus... Tout cela serait sa marque. Prudence... Toutefois, **The Curse**, avec sa description d'un rigorisme idiot et ses charmes glauques qui sont des atouts majeurs, constitue un vigoureux canonnage du puritanisme.

Marc TOULLEC



Entretien avec
DAVID KEITH

Taciturne et impressionnant dans Brubaker, volubile et attachant dans Officier et Gentleman, tendre et violent dans Firestarter, David Keith était jusqu'à présent un superbe acteur de composition. Avec The Curse il passe pour la première fois à la mise en scène, et certains de ses propos ne laisseront pas indifférents les lecteurs de Mad Movies.

M.M. : Avez-vous délibérément choisi de réaliser un premier film appartenant au genre fantastique ?
D.K. : Franchement, non. Je devais jouer le rôle principal de **Tennessee Buck**, un film produit par Transworld. Quand je me suis présenté aux auditions, le réalisateur prévu venait de faire faux bond. J'ai sauté sur l'occasion pour proposer mes services, et j'ai réussi à les convaincre. Ensuite, le projet a été repoussé, et c'est à ce moment-là que l'on m'a proposé **The Curse.**
M.M. : Vous n'aviez pas peur d'aborder un genre où il est très facile de tomber dans les clichés ?
D.K. : Si, bien sûr. Mais j'ai tout fait pour donner à **The Curse** un véritable cachet d'originalité. Par exemple, mon film est bâti sur un scénario digne de ce nom, ce qui n'est pas toujours le cas dans ce genre-là : les personnages sont fortement individualisés, et les relations qu'ils entretiennent les uns par rapport aux autres ont une vraie densité. Ce n'est pas l'histoire mille fois rabâchée des adolescents massacrés un à un par un tueur masqué... Il y a dans **The Curse** un arrière-plan écologique, pas seulement de quoi vous faire bêtement frissonner. Pour moi, les films les plus effrayants sont ceux dans lesquels vous avez un pied dans la réalité et un pied dans l'imaginaire plutôt que les deux dans un seul camp.
M.M. : Avez-vous essayé de donner à **The Curse** *une esthétique particulière ?*
D.K. : Le style à tout prix ne m'intéresse pas beaucoup : pour moi, c'est le scénario qui commande la caméra. Je ne me soucie pas de la continuité d'un plan par rapport à un autre. J'ai la conviction que l'enchaînement se fera de lui-même, et je m'attache surtout à la cohérence générale de mon film, à sa bonne tenue d'ensemble. Prenez un cheval sauvage : si vous arrivez à le dompter, vous pourrez le ramener sans problème à l'écurie. Comprenez-moi bien : je suis d'un tempérament assez fougueux, j'aime marcher à côté de mes pompes. Je construis une séquence en fonction des sentiments qu'elle éveille en moi, et je la développe de façon à décupler ces sentiments, à les intensifier par l'intermédiaire de la caméra. Si j'ai un style, il sera reconnu par la critique et le public.
M.M. : Votre expérience d'acteur vous a-t-elle été utile ?
D.K. : Oui, dans la mesure où je me suis arrangé pour éviter à mes comédiens de subir ce que j'ai dû moi-même endurer sur certains tournages. Disons que je leur ai donné une liberté de jeu que l'on ne m'a pratiquement jamais accordée.
M.M. : Avez-vous travaillé étroitement avec l'équipe des effets spéciaux ?
D.K. : Etroitement, non. J'ai contacté un jeune réalisateur de dessins animés, je lui ai dit ce que je voulais, il en a fait des croquis, et les responsables des effets de maquillage les ont réalisés. Pour les scènes de décomposition, j'ai davantage insisté sur le côté inexorable du processus plutôt que sur l'horreur viscérale. Tous les effets ont été réalisés sur les acteurs eux-mêmes, excepté la liquéfaction finale de la mère, pour laquelle nous avons utilisé un mannequin.
M.M. : Etes-vous un amateur de films d'horreur ?
D.K. : Je l'étais. J'ai toujours été un mordu des vampires. Tout gosse, je suis allé voir **The Brides of Dracula** ; ça m'a tellement effrayé que je n'en ai pas dormi de la nuit. Ça m'a traumatisé pendant une dizaine d'années — je rêvais de vampires chaque nuit. D'ailleurs, je ne rêvais que de deux choses : que je m'envolais, et que je me faisais attaquer par des vampires, mais jamais dans le même songe. Je devais avoir sept ou huit ans, et pour moi le fait de devenir un vampire était le pire châtiment que Dieu pouvait infliger aux pêcheurs. Il n'y avait à mes yeux rien de plus horrible, de plus terrifiant. Ni Frankenstein, ni la momie ne m'effrayaient. Mais les vampires... Rendez-vous compte : ils pouvaient extraire le meilleur de vous-mêmes. J'étais tellement perturbé par ces créatures que, dans mes rêves, j'allais jusqu'à conclure des marchés avec elles. Je leur disais : « Ecoutez. Vous avez besoin de quelqu'un qui n'est pas un vampire pour faire vos courses pendant la journée ? Ne me mordez pas, et je le ferai, d'accord ? » Et ça a marché. A partir de ce moment-là, je me suis mis à avoir moins peur. Aujourd'hui, les vampires sont mes meilleurs amis.
M.M. : Votre prochain film sera-t-il un film d'horreur ?
D.K. : Non. J'aimerais toucher un peu à tous les genres avant de refaire quelque chose que je connais déjà. Dans cinq ou six films, je reviendrai peut-être à l'épouvante.

Entretien réalisé par Maitland MCDONAGH
(Traduction : Bernard ACHOUR)


David Keith dans FIRESTARTER



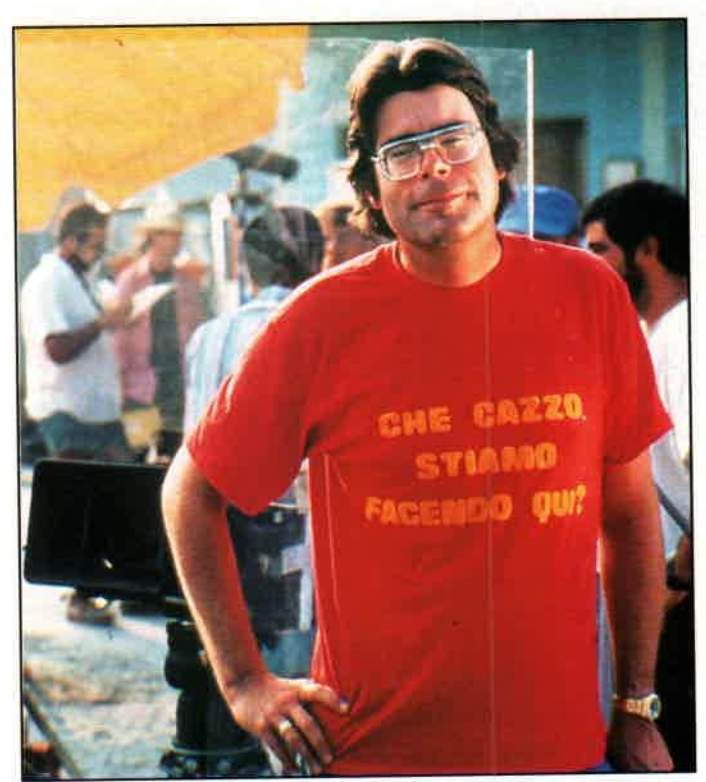
Les routiers sont sympas. Leurs machines beaucoup moins, qui exterminent les humains à pleine roue dans Maximum Overdrive, le film poids-lourd de Stephen King.

Génèse d'une mécanique bien huilée

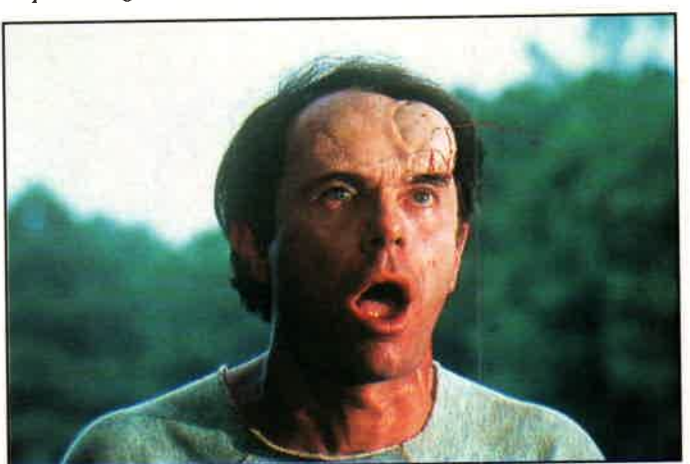
« *Décider Stephen King à réaliser son premier film était aussi difficile que de pousser une Major dans la production* ». C'est dans ces termes que Martha Schumacher, coproductrice avec Dino De Laurentiis de **Maximum Overdrive**, définit les premiers contacts pris avec le célèbre écrivain. De conversations téléphoniques en discussions acharnées, King se laissa tenter par l'offre. Offre qui n'était ni la première qu'il recevait, ni la première qu'il était tenté d'accepter : « *J'ai souvent pensé que je devrais réaliser une adaptation d'une de mes histoires car beaucoup de gens me disaient que les films ne ressemblaient pas à mes livres* ». Il prit donc sa plume et écrivit en un peu plus de trois semaines le scénario de **Maximum Overdrive** d'après sa nouvelle **Trucks** publiée dans son premier recueil « **Night Shift** » (**Danse Macabre** ici). Lorsqu'il se demanda la première semaine ce qu'il aimerait voir dans le film, il posa sur le papier mille cent quarante sept (1147 !) points forts et scènes chocs, ce qui lui fit dire : « *Cette première semaine fut aussi enrichissante que deux semestres de cours à l'UCLA* ».

Un départ fracassant

Maximum Overdrive s'ouvre sur Stephen King en train de se faire traiter de connard par un distributeur de billets. A la décharge du distributeur, il faut dire que la terre est prisonnière, et ceci pour une semaine, de la queue d'une comète baladeuse nommée Rhéa-M, qui semble avoir une influence néfaste sur les machines. La première manifestation meurtrière provient d'un pont à bascule s'ouvrant mystérieusement et précipitant les voitures les unes sur les autres. Pour cette séquence spectaculaire, on dut construire un autre pont, réplique exacte de l'original, et une maquette pour les plans d'ensemble, le montage s'arrangeant pour que la chose ne se remarque pas. Durant la première demi-heure, Stephen King fait un tour d'horizon non exhaustif des atrocités commises par les machines et cela donne le passage d'un rouleau compresseur ou encore cet entraîneur et son équipe agressés par un distributeur de boissons. King n'hésite pas à faire mourir des gamins, allant à l'encontre de tous ces pseudo-films d'horreur soft qui pullulent sur les écrans et qui ratissent large à défaut de saigner abondamment. King manie le mauvais goût comme un chef.



Stephen King, le maître de cérémonie...



Le Dixie Boy

Par la suite, l'action se concentre sur le Dixie Boy, une sorte de supermarché pour camions, où un groupe de personnes doit faire face aux attaques répétées des poids lourds. A la tête du groupe se trouve Bill Robinson, un aide-cuistot (Emilio Estevez), qui entre deux sauvetages tombe amoureux de Bret (Laura Harrington), et se heurte à son patron Hendershot (Pat Hingle). Hendershot qui porte bien son nom (under shot = sous le feu) puisqu'il succombera à la première rafale de balles lancée par une mitraillette montée sur quatre roues. A noter que le Dixie Boy fut partiellement détruit pour cette scène et qu'il dut être reconstruit pour être démoli définitivement lors du final. Commentaire de King : « *A mesure que nous filmions, le Dixie Boy ressemblait de plus en plus à un purgatoire. Quand j'ai vu l'explosion, j'ai cru que j'étais mort et que je m'envolais au paradis* ». Le Dixie Boy, qui est bien sûr un décor, paraissait si réel que quelques chauffeurs fatigués s'y arrêtèrent. Si bien qu'un journal au courant de la situation publia un article comme quoi Wilmington (ville du tournage) avait vraiment besoin d'un nouveau Dixie Boy.

Cette partie centrale du film s'intéressant plus aux agissements des personnages à l'intérieur du Dixie Boy qu'à la ronde des machines à l'extérieur est, il faut bien l'avouer, ratée. King est en effet plus à son aise avec des camions qu'avec des acteurs. « *Il y avait tellement de scènes avec des machines dans* **Maximum Overdrive** *qu'il m'a semblé que je n'aurais pas à m'expliquer avec les acteurs sur les motivations des personnages, que je pourrais éviter ce « bourrage de crâne»*. Or,

c'est bien ce « bourrage de crâne » qui manque aux acteurs pour faire exister leurs personnages. Pour King, c'est une erreur de jeunesse qui ne se reproduira certainement pas s'il se retrouve une nouvelle fois derrière la caméra.

Un film métallique où la chair fait grise mine

Lors de la dernière partie, King revient à ce pourquoi le film a été fait, les machines. Car **Maximum Overdrive** est un film où l'acier fait la loi, obligeant la chair à se taire. C'est ainsi que la seule scène d'amour ne réunira pas Brett et Robinson comme l'on pouvait s'y attendre. Au contraire, on a le droit à une pelleteuse passant et repassant sur une voiture, l'écrasant sous son poids. Tout cela ressemble fort à un viol. On peut reprocher à King d'avoir oublié ses acteurs. On ne peut que rester admiratif devant la façon dont il insuffle de la vie dans ses machines, aidé en cela par la musique ô combien appropriée de AC-DC. Certes, la mise en scène de King fait de nombreuses concessions à l'esbrouffe en abusant de mouvements de grue, mais elle fait preuve d'une réelle maîtrise lorsqu'il s'agit par exemple de filmer le réapprovisionnement en essence des camions ou le départ brutal d'une tondeuse à gazon.
Maximum Overdrive apparaît finalement comme un film ayant de la suite dans les idées et capable de satisfaire l'amateur le plus exigeant si ce dernier veut bien lui pardonner quelques faiblesses.

Vincent GUIGNEBERT

Maximum Overdrive. *USA 1986. Prod. : Martha Schumacher. Réal. : Stephen King. Scén. : Stephen King d'après sa nouvelle. Dir. Photo : Armando Nannuzzi. Mus. : AC-DC. Maq. : Dean Gates. Int. : Emilio Estevez, Pat Hingle, Laura Harrington, Yeardley Smith, John Short... Durée : 1 h 37 mn. Dist. : Metropolitan Filmexport. Sortie Paris le 25 novembre 1987.*







Le maquillage bien dégagé autour des oreilles...



Les dessous de la folle séquence d'ouverture !



EMILIO ESTEVEZ

« J'ai toujours été un grand fan de Stephen King »

Ce n'est pas la première fois qu'Emilio Estevez doit se débattre avec des machines en furie. Souvenez-vous du film de Joseph Sargent, **En plein Cauchemar**, et notamment du deuxième sketch, **L'Evèque des Batailles**, où il affrontait des vaisseaux spatiaux tout droit sortis d'un jeu vidéo.
A 23 ans, Emilio Estevez compte déjà derrière lui une sacrée carrière. Il a fait ses débuts dans deux téléfilms avant de tourner pour le cinéma aux côtés de Matt Dilon, **Tex** et surtout **Outsiders** de Francis Coppola. Suivront **Repo Man**, le film culte de Alex Cox, **St Elmo's Fire** de Joël Schumacher, un film qui n'a fait hélas qu'une courte apparition en province, et **Breakfast Club** où sous la caméra de John Hugues il interprète un sportif éclatant en sanglots dans un monologue/plan-séquence exceptionnel. Il a également fait ses débuts de scénariste pour **That was then, this is now**, film inédit de Christopher Cain. Enchaînement logique, il vient de mettre en scène **Wisdom** dont il est la vedette.
C'est Stephen King qui, à la lecture d'un article concernant Estevez illustré d'une photo de l'acteur, a insisté pour lui donner le rôle de Robinson. A la grande joie d'Emilio : « *Je venais juste de faire trois films bavards et j'avais toujours eu envie de faire un film d'action où je serais le héros et où j'aurais à courir, à sauter et à sauver « la princesse » (et non le contraire !). En plus, quand j'avais 17 ans, j'ai lu* **Shining** *et mon sommeil en a été beaucoup perturbé. J'ai toujours été un fan de Stephen King* ».

La Deuxième Histoire

HOUSE II

Derrière chaque porte un monde nouveau. Quelques cow-boys squelettiques, des aztèques, un barbare hirsute, un chien-chenille vert... La famille House s'agrandit. En attendant la prochaine génération.

La maison de **House 2** n'est pas celle de **House 1.** Elle a fermé ses portes sur le Viet-Nam pour les ouvrir sur trois autres mondes. Trois univers visités par un scénariste facétieux. La préhistoire, par exemple, part d'une cloison défoncée et sert de refuge à Arnold le Barbare, un colosse mal embouché qui a la délicatesse de surgir en tenue de combat en pleine fête d'Halloween. Il assomme quelques convives, s'empare du précieux crâne de cristal, objet de convoitise puisqu'il procure l'immortalité à son heureux propriétaire. Jesse et Charlie, les deux locataires de la maisonHouse, filent à ses trousses. Armés évidemment : d'une mitrailleuse et d'un ridicule pistolet. Le combat avec Arnold est inégal mais tourne par hasard à leur avantage. Mais les choses seraient trop simples si un ptérodacytile n'avait eu le bon goût de piquer la relique brandie victorieusement par Jesse. Et l'aventure ne fait que commencer. Après pour les protagonistes, hilarantes pour le spectateur. Le volatile balance le crâne dans son nid placé au sommet d'un arbre immense. Jesse le récupère. Avec en prime un oisillon insupportable et un chien-chenille vert. Le quatuor défonce le sol et se retrouve dans... Mais l'aventure n'avait fait que débuter. Plus tard, ce seront une bande d'Indiens aztèques fanatiques qui débouleront dans la maison par la cheminée. Belle occasion pour Ethan Wiley de parodier quelques **Indiana Jones.** Surtout avec l'apparition saugrenue de Bill venu là réparer l'installation électrique, Bill « électricien et aventurier » comme le souligne sa carte de visite. De leur périple dans le temple aztèque, Jesse et Charlie ramènent le crâne de cristal. Et une jolie vierge sauvée de l'autel du sacrifice. La famille est désormais complète.



Une pose publicitaire entre 2 prises

Family Life

Cramps est le patriarche de la maisonnée. Bientôt 180 ans, bel âge qu'il doit au crâne de cristal enterré avec lui. Et c'est Jesse, poussé par Charlie, qui le délivre du tombeau où il croupissait. Sa réaction est d'abord violente, mais l'esprit de famille reprend ses droits car le maître de céans est aussi son arrière-arrière petit-fils. Physiquement, Cramps a tout de la momie, des bandelettes, une peau parcheminée. Mais ses yeux traduisent encore une incroyable vitalité. Il s'essaie à la conduite automobile, engouffre













conduite automobile, engloutit bière sur bière, ironise sur Ronald Reagan officier de cavalerie dans un mauvais western. Le Far-West, Cramps l'a bien connu. Il en est un des héros, un pistolero dont la tête est mise à prix. Et c'est avec le colt sur la hanche qu'il revient de l'au-delà. Le Old West, voilà la troisième porte que **House 2** ouvre. Mais Cramps n'est pas le seul à passer le seuil. Il y a Slim Razor, spectre portant le stetson et des éperons aux bottes. Comme Arnold et les Aztèques, Slim convoite le crâne et n'est pas à quelques meurtres près pour se l'approprier. Comme le G.I. de **House**, ce cow-boy décharné réserve quelques moments de bonne tenue. Sa rivalité avec Cramps remonte à la fin du siècle dernier et c'est d'une manière classique qu'ils en viennent à tirer les pistolets de leurs étuis.

Excellente idée d'avoir confié le rôle de Cramps à un vétéran du western, Royal Dano, dont les yeux très clairs, le visage émacié et la silhouette courbée ont donné au genre plus d'un second rôle mémorable. Qui a vu **L'Homme de l'Ouest** d'Anthony Man n'a pu oublier ce malfrat muet et malfaisant qui retrouve la parole en hurlant suite à une blessure mortelle infligée par Gary Cooper ? Des instants de génie. Enfin... Royal Dano fut aussi le marchand de paratonnerres de **La Foire des Ténèbres** et figure actuellement en tant que guest-star dans **Ghoulies 2** !

L'esprit maison

Mêler horreur et comédie. La recette a souvent donné de beaux fruits, plus ou moins portés sur l'un ou l'autre des genres. **House II** a trouvé le juste milieu. Un suspense qui n'a rien pour pétrifier de terreur mais qui fonctionne gentiment, des méchants irrécupérables mais tellement « bande-dessinée » qu'ils ne feraient pas peur à un bambin... Avec le premier **House**, Steve Miner avait exploité à merveille la formule. Ethan Wiley fait de même. Avec peut-être une préférence pour le délirant, le rire et les clins d'œil. Mais la fantaisie des péripéties n'ont pas exclu une « enveloppe » fantastique tout à fait digeste. Les images sont signées par le chef-op. MacAhlberg (déjà sur le premier), lequel a œuvré sur un maximum de films Empires (**Re-Animator, From Beyond**...), et l'environnement musical doit tout à l'expérience que Harry Manfredini a acquise dans une bonne douzaine de films fantastiques dont la série des **Vendredi 13.** Ajoutez aux maquillages Chris Walas et aux bestioles animées Phil Tippett, et vous obtenez le générique parfait pour une parfaite série B. A peine fermés, les volets de **House** promettent déjà de s'ouvrir sur un tome 3. On n'a rien contre.

Marc TOULLEC

House 2, The Second Story. USA 1986. Prod. : Sean S. Cunningham. Réal. : Ethan Wiley. Scén. : Ethan Wiley d'après une idée de Fred Dekker. Dir. Phot. : Mac Ahlberg. Mus. : Harry Manfredini. Maquillage : Chris Walas. SPFX : Phil Tippett. Int. : Arye Gross, Jonathan Stark, Royal Dano, Bill Maher, John Ratzenberger, Lar Park Lincoln, Amy Yasseck... Dur. : 1 h 27. Dist. : Agence ISA. Sortie prévue le 18 novembre 1987.

La Guerre des Etoiles, L'Empire contre-attaque, Le Retour du Jedi, Le Secret de la Pyramide, Le Dragon du Lac de Feu, Golden Child, Robocop... House II.

Entretien avec

PHIL TIPPETT

Né en 1951, Phil Tippett est le Ray Harryhausen des années quatre-vingts. C'est d'ailleurs à la vue des monstres mythologiques du Septième Voyage de Sinbad que la mouche le pique. D'abord en super-8, il met au point des créatures démentes. Puis ce sera des spots publicitaires, une série B fauchée... Et la trilogie de La Guerre des Etoiles pour laquelle Tippett crée des merveilles dont Jabba the Hut et Rancor, la bête dans la fosse... Puis ce furent les petits gâteaux du Secret de la Pyramide, la boîte de coca dansante et le monstre ailé et cornu de Golden Child, l'affreux robot destructeur de Robocop... Pour House II, Phil Tippett et son équipe ont exhumé un ptérodactyle, un cheval en triste état et un monstre affamé de barbares...



LE DRAGON DU LAC DE FEU.

M.M. : Comment avez-vous débuté dans ce métier ?

P.T. : J'ai commencé à travailler dans l'industrie cinématographique juste après avoir quitté l'école, en 1969. A cette époque, on ne produisait guère de films nécessitant l'animation image par image comme aujourd'hui. On faisait surtout des films à base de cascades. Jim Danforth et Dave Allen y participaient. Je les ai rencontrés, puis nous sommes devenus amis. Pendant que je faisais les Beaux-Arts, je leur donnais de temps en temps un coup de main sur les tournages. Quand j'ai quitté les Beaux-Arts, je suis parti pour Hollywood où j'ai travaillé avec eux sur des spots publicitaires.

M.M. : Quel genre d'effets spéciaux réalisiez-vous dans ces spots ?

P.T. : Je construisais surtout des maquettes. Quand j'ai débuté, je devais avoir 17 ans. On ne pouvait envisager de scènes avec des effets spéciaux d'animation. Cela coûtait trop cher. Je me contentais de sculpter des modèles.

M.M. : En 1977, vous avez bossé sur un premier long métrage, **The Crater Lake Monster**...

P.T. : C'est un film produit et réalisé par William Stromberg avec lequel j'ai collaboré pendant des années sur des courts métrages. Nous avons fini par réunir l'argent nécessaire à un long métrage. Sur **The Crater Lake Monster**, Dave Allen, Jim Danforth et moi nous sommes occupés des effets spéciaux. A cause d'un budget limité, du manque de temps, j'ai construit les modèles du monstre préhistorique en un temps record.

M.M. : Puis ce fut **La Guerre des Etoiles**...

P.T. : Nous avous fait **La Guerre des Etoiles** presque en même temps que **The Crater Lake Monster**. Grâce à Dennis Murren, Jon Berg et moi avons participé au film de George Lucas. Nous avons conçu les créatures de la fameuse scène de la Cantina. Pendant que nous y travaillions, George Lucas est venu visiter notre studio. Il nous a alors demandé d'imaginer la partie d'échecs entre Chewbacca et Han Solo. N'empêche que le lendemain matin, nous travaillions toujours sur **The Crater Lake Monster.** Sur **L'Empire Contre-Attaque**, j'ai été engagé par le département de stop-motion pour concevoir et animer les créatures des neiges, les Taums Tauns. Jong Berg m'a ensuite aidé à mettre au point les espèces de gigantesques tortues métalliques envoyant des coups de laser partout dans la séquence de bataille qui ouvre le film. La conception des Tauns Tauns et des géants de métal nous a pratiquement demandé une année complète. Nous tenions absolument à ce que l'animation soit inédite, qu'elle n'ait rien à voir avec les séquences de stop-motion d'autrefois. Le mérite de la réussite revient pour beaucoup à Dennis Muren. Grâce aux éclairages qu'il a choisis, grâce aussi à sa mise en scène. Tout cela a contribué de façon essentielle à l'impression générale de jamais vu. L'ennui, quand on réalise des scènes à effets spéciaux, c'est que les moyens employés ne collent toujours pas avec les techniques permettant de filmer le résultat. Sur **Le Retour du Jedi**, j'ai travaillé pour la première fois de ma carrière sur des personnages réels et des séquences tournées en direct. Je vous assure que c'est aussi la dernière. D'ailleurs, ce qui m'intéresse surtout, c'est la post-production. Filmer des scènes sur le vif ne me passionne pas. La manipulation de la créature des sables dans le **Jedi** fut un véritable calvaire : des délais impossibles,

HOUSE II.



la température, le sable qui coulait de partout... Il faut être là avant et pendant le tournage, comme Rob Bottin et Rick Baker lorsque vous filmez leurs créatures. Et puis, en extérieurs, vous travaillez avec une équipe que vous ne connaissez pas. Vous devez vous assurer que personne n'a oublié quelque chose chez lui. Sur **Le Retour du Jedi**, je devais par exemple toujours jeter un œil sur la garde-robe !

M.M. : Vous auriez pu être crédité au générique du Jedi comme « costume designer ».

P.T. : Presque. Mon travail, c'est avant tout l'animation. Dans le **Jedi**, il fallait travailler sur une échelle démesurée : six mois de préparation, de trente à quarante créatures à créer de A à Z, acheminer le matériel d'Angleterre...

M.M. : Vous semblez quelque peu déçu par cette expérience.

P.T. : Déçu n'est pas le mot. Mais des millions de dollars sont en jeu. La responsabilité qui vous incombe est intolérable. A cause de ce gigantisme, vous devez vous occuper de tout, même de ce qui n'est pas votre spécialité.

M.M. : Votre participation à **Indiana Jones** *dépasse le cadre de l'animation image par image...*

P.T. : Sur **Indiana Jones**, j'ai participé avec Dennis Muren aux séquences dans la mine. Je l'ai aidé à concevoir les décors ainsi qu'une dizaine de marionnettes et les mannequins des personnages dans le wagonnet filant sur les rails. Ces figurines mesuraient soixante-quinze et quatre-vingts quinze centimètres. Il faut dire que ma participation a été assez modeste ; je n'ai pas fait grand-chose. A l'époque, je travaillais sur un court-métrage que je réalisais moi-même. Il ne me laissait que très peu de temps pour les tournages extérieurs.

M.M. : Vous passez régulièrement de films à budgets modestes aux super-productions de Spielberg et Lucas. Le décalage doit être difficile à vivre...

P.T. : Sur un film à petit budget, les producteurs vous laissent davantage de liberté. Sur une grosse production, le plus excitant est la période de préparation : il y a alors une espèce d'ébullition, chacun confie aux autres ses petits secrets. Mais le problème vient que certains producteurs ne connaissent pas parfaitement le langage cinématographique ; ils ont parfois tendance à trop vous dire ce que vous devez faire, comme s'ils connaissaient également tout des effets spéciaux, ce qui est rarement le cas. Ils vous obligent parfois à recourir à des effets spéciaux mécaniques alors que l'animation image par image conviendrait mieux. Plus les budgets sont élevés, plus les producteurs sont impliqués. Et plus ils viennent vous contrôler. Et sur un même film, il n'est pas rare de voir deux, ou même trois producteurs différents ! La tension est parfois difficile à supporter. Généralement, qu'il s'agisse d'un petit ou d'un gros budget, tout dépend du comportement, de l'attitude du producteur, du metteur en scène. Je ne connais en fait que trois producteurs qui respectent, qui comprennent parfaitement les effets spéciaux : George Lucas, Steven Spielberg et Jon Davison qui vient de sortir **Robocop**.

M.M. : Eprouvant. Il ne vous viendrait jamais à l'esprit de dire à tel producteur comment produire son film...

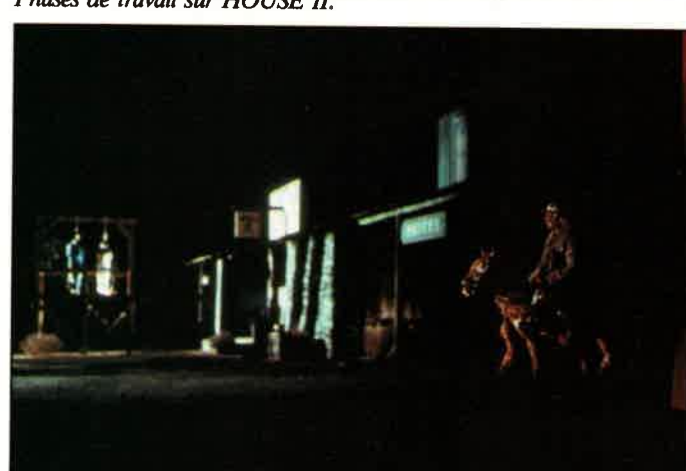
P.T. : Vrai. Beaucoup de producteurs ne nous comprennent pas. Pour l'immense majorité d'entre eux, seul l'argent compte. Nous devons parfois nous incliner devant leurs caprices budgétaires.

M.M. : Personnellement, avez-vous souffert de l'incompréhension, de l'incompétence d'un producteur qui aurait sabordé un de vos travaux ?

P.T. : Non. J'ai eu beaucoup de chance dans ma carrière. J'ai travaillé avec des gens formidables comme Lucas, Spielberg et Davison. J'ai compris depuis que si vous n'avez pas toute la confiance du réalisateur et du producteur, il est pratiquement impossible de faire du bon travail. Sur **House II**, par exemple, les choses ne se sont pas très bien passées, car le contrat qui me liait au film n'a pas été scrupuleusement respecté. Certains plans prévus au départ ont dû être modifiés. A mes yeux, ceux d'un spécialiste, le résultat est parfois stupide. J'espère que le spectateur ne se rendra compte de rien. Ayant grandi à



Phases de travail sur HOUSE II.





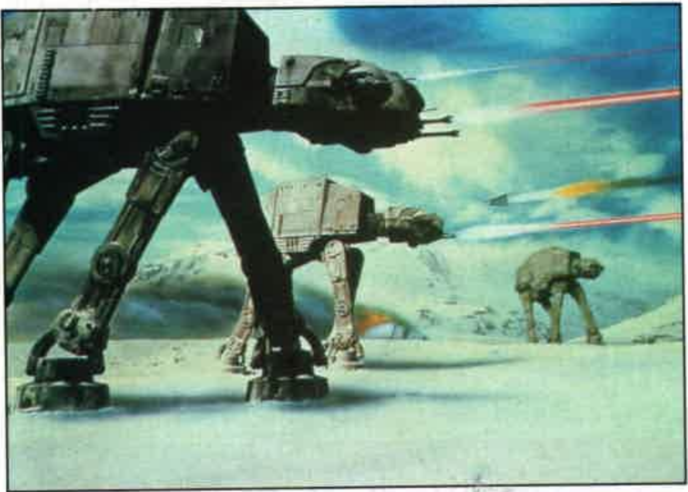
HOUSE II

Dessin préparatif sur L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE.





L'EMPIRE CONTRE-ATTAQUE.





LE RETOUR DU JEDI.





HOUSE II.

l'ombre de George Lucas, j'ai appris que le respect des engagements était essentiel.

M.M. : On parle maintenant de go-motion. Autrefois, c'était la stop-motion, la classique animtion image par image qu'utilise Ray Harryhausen, par exemple. Quel est la différence entre les deux procédés ?

P.T. : La stop-motion est un procédé d'animation apparu pratiquement en même temps que le cinéma lui-même. Il a été développé dans les années 20. Il s'agit de la manipulation fragmentée d'objets en trois dimensions, au rythme d'une image à chaque mouvement. Autrement dit, pour une seconde de film, il faut vingt-quatre manipulations. La caméra ne doit pas bouger. Dans le cas contraire, et si l'objet n'est pas parfaitement animé, l'image sera brouillée et l'effet raté. Si vous voulez déplacer la caméra, vous devez calculer avec une minutie extrême les mouvements de l'objet. Un procédé vraiment très délicat.

La technique de la go-motion exige le recours à l'ordinateur. Il enregistre les mouvements de caméra et les reproduit pendant l'animation image par image de l'objet. La fluidité et la liberté de mouvement sont beaucoup plus grandes. Le computer permet également de programmer les mouvements de l'objet qu'on peut, dès lors, combiner avec les déplacements de la caméra, mémorisés aussi. Tout se fait très progressivement, avec une minutie dix fois plus importante que pour la stop-motion. Les résultats sont également dix fois meilleurs ; vous pouvez obtenir des plans d'une extrême complexité. Le travail sur la go-motion s'apparente au mixage : il faut exécuter un nombre incroyable de manipulations, de retours en arrière, de rembobinages pour arriver au résultat escompté. Quand un effet de stop-motion réalisé sur blue-screen est raté, vous apercevez une espèce de filigrame bleu autour des personnages ou des objets. Quand un effet de go-motion est loupé, il y a comme un halo qui les rend floues. L'ennui : la go-motion est une technique hors de prix !

M.M. : Sur **Le Dragon du Lac de Feu**, *on a l'impression que ce type d'effets est quelque peu amoindri par une photographie très sombre...*

P.T. : Il n'a jamais été question de révéler le dragon à la pleine lumière. Nous avons préféré laisser le spectateur faire fonctionner son imagination. En fait, on ne voyait le monstre qu'à la lueur des flammes qu'il crachait. D'ailleurs, le scénario précisait bien qu'il vivait dans une grotte obscure. Prenez **Alien.** Perosnne ne s'est plaint de ne pas assez voir la créature ; pourtant, le film marchait à la perfection.

M.M. : Qu'est devenu **Timegate** *? Ce projet sur des scientifiques revenant à la préhistoire que vous deviez mettre en route avec Jim Danforth. Il a été plus ou moins écrit par William Stout...*

P.T. : Ce n'est pas Bill Stout qui a écrit **Timegate** mais mon ami Jim Danforth qui en a, d'ailleurs, réalisé quelques séquences. Pour **Timegate**, j'ai conçu toute une série de dinosaures. Nous avons tourné des scènes en extérieurs mais le film lui-même n'a jamais été achevé.

M.M. : Des dinosaures, on en trouve beaucoup dans votre court métrage **Phrehistoric Beast**...

P.T. : J'appartiens à cette branche d'animateurs capables de réaliser eux-mêmes des films. Par ailleurs, j'ai toujours été plus intéressé par la mise en scène que par les effets spéciaux. Ils ne sont pour moi qu'un moyen de gagner ma vie. Je considère l'animation comme une forme de communication, mais il est très difficile aux Etats-Unis de trouver de l'argent pour réaliser des films sortant des sentiers battus. J'ai donc travaillé dans les effets spéciaux pendant des années afin d'économiser de quoi mettre en scène mon propre film, de quoi le superviser de A à Z, jusqu'à son stade définitif, la sortie. Avec **Prehistoric Beast**, j'ai réalisé le film que j'avais toujours rêvé de voir : des dinosaures pris sur le vif. Je voulais admirer ça depuis l'âge de six ans. Trente ans après, j'ai exaucé mon vœu. Sans jamais me soucier de l'aspect commercial de l'entreprise. Je l'ai fait pour moi. Tant mieux s'il suscite l'intérêt général. Après avoir vu **Prehistoric Beast**, un studio de télévision, CBS, m'a contacté pour réaliser un autre court métrage de vingt minutes, sur le même modèle toujours. Des créatures antédiluviennes... J'ai conçu ces films en fonction de leur brièveté. Ce sont des objets parfaits en eux-mêmes. Ils n'ont ni à être rallongés, ni à être inclus dans une série de sketches. Loin de moi l'idée de vouloir les rassembler pour en faire un long métrage...

M.M. : En faveur de quoi concevez-vous les monstres et créatures ? Selon les souhaits de la production, le budget...

P.T. : Tout dépend du contexte du film, de son scénario et de ce qu'on me demande. Sur **Le Dragon du Lac de Feu**, on m'a dit de construire un dragon immédiatement identifiable. C'était bien sûr une créature imaginaire mais elle devait correspondre à la réalité de l'image que les gens se font des dragons. Nous avons lu beaucoup d'ouvrages et de légendes consacrées à ce monstre. Nous nous sommes également inspirés de dessins de dinosaures. En revanche, la bête qui apparaît à la fin d'**Howard the Duck** venait des confins de la galaxie ; nous pouvions lui donner l'apparence que nous souhaitions. Pour la créer, j'ai surtout pensé à lui donner la forme de quelque chose que je n'aimerais pas avoir dans mon estomac. Autant je suis respectueux lorsqu'il s'agit de dinosaures, autant je me déchaîne quand on me laisse le champ libre. Je tenais à ce que le monstre de **Howard** ait l'air d'un cancer au stade terminal.

M.M. : Et sur **House II**, *qu'avez-vous fait exactement ?*

P.T. : Je n'ai pas vraiment travaillé sur **House II**. Je dirigeais mon équipe sur **Robocop** au même moment. Je n'avais que onze plans à concevoir dans le film d'Ethan Wiley ; mon travail a davantage relevé de la supervision. J'ai donné des directives à mes collaborateurs. Ceux-ci les ont suivies. Je ne suis jamais allé sur le tournage. Toutefois, j'ai tenu à visionner les rushes pour vérifier que tout allait bien. Une fois de plus, je n'ai rien réalisé moi-même. Je me suis servi de **House II** pour permettre à mes assistants de travailler de façon autonome.

M.M. : C'est aussi le cas de Chris Walas, responsable des maquillages sur **House II**. *Quelle a été votre contribution à* **Robocop** *?*

P.T. : Sur **Robocop**, j'ai conçu ED 209, un robot, l'ennemi mortel du héros. J'ai également eu le plaisir de travailler à nouveau avec Jon Davison que j'avais rencontré sur **Piranhas**. Et de rencontrer Paul Verhoeven, un homme extrêmement passionné, un metteur en scène de premier ordre. J'aimerais beaucoup travailler avec des gens de cette qualité ; j'ai beaucoup appris avec lui.

M.M. : Comment se passe votre travail avec les autres départements des effets spéciaux ?

P.T. : Cela dépend du film. Quand vous travaillez à Lucasfilms, tout est divisé en départements. Ma fonction consiste alors à faire le lien entre les divers ateliers. Sur **Robocop**, je travaillais avec le metteur en scène.

M.M. : Et au montage, vous est-il arrivé de retrouvé vos séquences d'animation supprimées ou coupées ?

P.T. : Quelque soit le film auquel vous collaborez, il y a toujours beaucoup de plans qui sautent au montage. Mais je n'ai jamais eu de scènes entièrement supprimées. Quand on vous demande de concevoir une créature, c'est généralement pour s'en servir d'une manière ou d'une autre. Ceci dit, je garde un très mauvais souvenir de **Golden Child** : mon travail a été littéralement saccagé au montage. Mais c'est un cas extrême.

Propos recueillis par Bernard ACHOUR et Marc TOULLEC



Deux travaux sur HOUSE II.



LE DRAGON DU LAC DE FEU.

GHOULIES II

Alors que GREMLINS II ne sortira pas avant trois ans, que son scénario en est à sa douzième rédaction, les ghoulies eux ne se perdent pas en palabres. Ils sont déjà là, dans un décor à leur pointure : une fête foraine.

Allez chercher le premier scénariste de **Ghoulies II** sous le pseudo de Charlie Dolan. Ed Naha (déjà auteur de **Ghoulies** et également de **Dolls**)trouvait le traitement de son premier script tellement désastreux qu'il a préféré limiter les dégâts en se camouflant. C'est en fin de compte Dennis Paoli (**Re-Animator, From Beyond**) qui rédigea l'histoire définitive suivant les grandes lignes de Ed Naha, à savoir que l'action devait se situer dans un cirque.

Tout commence sur une route de campagne. La nuit. Arrive un camion brinquebalant. Sur le véhicule en lettres capitales : « Satan's Den » (l'antre de Satan). Au volant : l'oncle Ned (Royal Dano, Cramps dans **House II**), un alcoolique accompagné de son neveu de 18 ans, Larry (Damon Martin). Tout près, un prêtre tenant un sac remplit une cuve d'acide. Ned et Larry se pointent à l'endroit même où l'homme d'église est précipité dans le bac fumant. Par les ghoulies, créatures hideuses, méchantes comme des teignes, d'ailleurs fascinées par l'apparence du camion des deux hommes... Le lendemain ils arrivent sur les lieuxde la fête foraine et son accueillis par le nain Sir Nigel Penneyweight (Phil Fondacaro, tout petit acteur par la taille vu dans deux productions Empire - **Dungeonmaster/Ragewar** et **Troll** - ainsi que dans **Le Retour du Jedi** et **La Foire des Ténèbres**). On est également convié à faire la connaissance de Philip Hardin, le fils du propriétaire du carnaval, un être haïssable, égocentrique, pingre. Et amoureux de Nicole (Kerry Remsen vue dans **Freddy II** et qu'on verra dans le **Pumpkinhead** de Stan Wintson), une jolie danseuse qui ne pense qu'à abandonner son spectacle au plus vite. Bientôt les événements se précipitent. Ivre mort, Ned surprend les ghoulies mais ne peut convaincre personne de leur existence. Il tente de les exorciser mais périt éléctrocuté. Puis c'est Larry qui est attaqué; il parvient à s'échapper. Les Ghoulies passent à l'assaut des baraques. Panique dans la foule. Larry sort le livre d'incantations de son oncle mais ne parvient pas à formuler les quelques mots qui chasseraient les monstres. Quand il les prononce, surgit un énorme ghoulie mangeur de ghoulies...





Succédant à Luca Bercovici, Albert Band assure la mise en scène de ces **Ghoulies.** Band, c'est l'homme par qui Empire existe. Non pas qu'il en soit le producteur-fondateur ! Scénariste pour John Huston de **La Charge Victorieuse** et de **Quand la Ville dort,** ex-assistant monteur à Warner, Albert Band a basé une partie de sa carrière en Italie. A son actif dans la péninsule, un peplum avec Steve Reeves et le scénario d'une demi-douzaine de westerns. Une aubaine pour lui de revenir à Rome où s'est entièrement tourné **Ghoulies II,** dans les studios d'Empire. « Je trouve plus confortable de tourner à Rome qu'aux Etats-Unis. Je parle couramment l'italien et jamais l'équipe ne m'a considéré comme un étranger ». Le fantastique, Band l'a déjà touché à plusieurs reprises. **I Bury the Living** en 1958 puis **Face of Fire** l'année suivante et surtout **Zoltan, le Chien sanglant de Dracula** en 1977. « Les raisons pour lesquelles j'ai choisi **Ghoulies II** tiennent en ce point : une horde de créatures semant la panique dans une fête foraine. Les possibilités plastiques étaient immenses. Et j'aime les fêtes foraines. C'était comme y vivre pendant six semaines. Il y avait toujours beaucoup de gens aux alentours. Et beaucoup d'énergie. Surtout de la part des enfants. Nous avons utilisé comme figurants 200 étudiants américains d'une école toute proche. Tout cela fut très important car je voulais que ce film soit aussi drôle qu'effrayant ». Ce qu'il omet de dire, le Père Band, c'est que son fiston l'a choisi pour avoir le contrôle absolu de la production, pour obtenir ce qu'il désirait ! Pour l'heure, Charles Band travaille à la très laborieuse post-production du monumental **Robojox** de Stuart Gordon. Un mammouth dont le responsable des animations, Dave Allen, travailla également sur **Ghoulies II** pour quelques scènes décrivant les bestioles infernales dans leur entier. Comme pour le premier

Ghoulies, les créatures sont l'œuvre de John Buechler, un habitué des productions maison. « D'abord, vous faites une sculpture avec de l'argile et de l'huile puis un moulage. La coquille intérieure est constituée de fibres de verre. Ensuite, vous ajoutez les parties mécaniques » professe Bill Butler, l'un des assistants de Buechler. Quant à la fabrication d'un ghoulie, « vous prenez de la mousse de polyuréthane pour le corps et de la mousse de latex, qui est très souple et extensible, pour le visage » complète Mike Deak. « Nous employons aussi des câbles de bicyclettes. Tous mes remerciements à Rick Baker. Il m'a tout appris du contrôle des câbles » avoue Buechler. Mais des ghoulies, il y en a de nombreuses espèces. Ghoulies chauve-souris, ghoulies rampants... Et Big Ghoulie, lequel mobilisa 14 personnes sur deux mois de travail. « Tous les ghoulies, sauf le gros, avaient un double, un double cascadeur. Et même si les créatures du premier film avaient survécu, nous n'aurions pu les réutiliser parce que la mousse de latex dont elles sont faites se détériore au bout de six mois » explique John Criswell. Des petites bêtes en fin de compte très vulnérables...

Marc TOULLEC

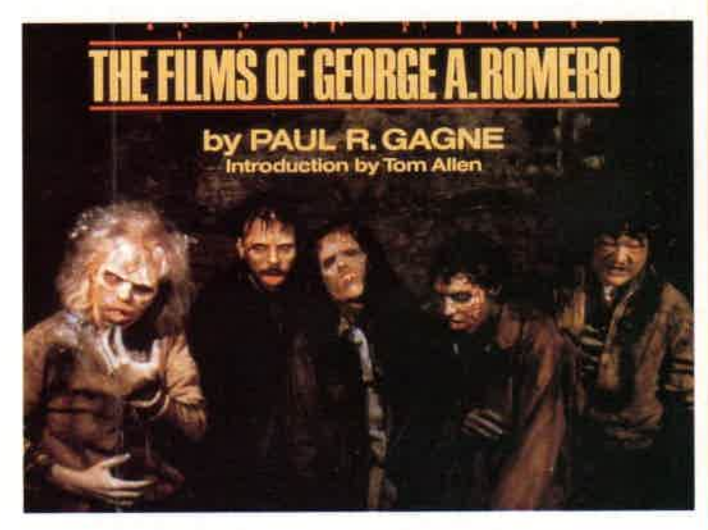






MAD'GAZINE

Une nouvelle rubrique dans Mad Movies, ça s'arrose ! Deux pages pour s'oxygéner, deux pages vivantes, impertinentes, deux pages pour regarder autour de soi, pour exciter sa curiosité... Bien sûr, c'est un coup d'essai, et nous ne collons pas forcément à l'actualité la plus brûlante. Mais rassurez-vous, dès le prochain numéro, tout rentrera dans l'ordre.



SANG D'ENCRE

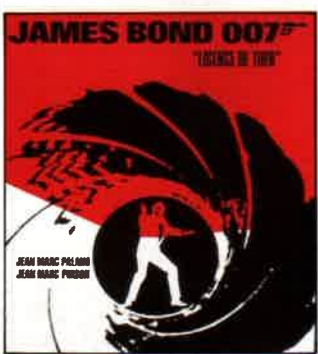
COPPOLA. Par Christian Viviani et Jean-Paul Chaillet. (Rivages/Cinéma-42 F).
Parce qu'elle privilégie le contenu des films sans chercher à imposer un discours arbitraire, l'étude de Christian Viviani tisse avec une intelligence parfois fulgurante un subtil réseau de correspondances entre les différentes œuvres de Francis Coppola : le chapitre « Acteurs » est à ce titre vertigineux. Si l'auteur reconnaît au cinéaste un véritable génie inventif, il semble pourtant impuissant à traduire la phénoménale envergure novatrice d'un film aussi révolutionnaire que **Coup de Cœur**. Comme quoi Coppola échappe même à ses admirateurs.

JAMES BOND 007 : Licence de tuer. Par Jean-Marc Paland et Jean-Marc Pinson. (Edilig. 169 F).
En considérant d'emblée le mythe de James Bond comme un fait acquis, les deux Jean-Marc s'interdisent le moindre recul critique par rapport à leur « héros ». Leur livre, toujours intéressant et abondamment illustré, fourmille de détails informatifs, mais ressemble davantage à un énorme dossier de presse enthousiaste qu'à un essai constructif. Les passionnés jubileront. Les autres, dont je suis, ne participeront pas forcément à l'allégresse de rigueur.
A noter, la curieuse absence du « Spécial James Bond » de l'ami Lehoux (**Mad Movies** n° 37 H.S.) dans la bibliographie de la page 184.

RICHARD FLEISHER. Par Stéphane Bourgoin. (Edilig-Filmo 16. 68 F).
Stéphane Bourgoin annonce la couleur dès le début ; il veut prouver que Richard Fleischer est un auteur à part entière, qu'il a un style et des préoccupations bien spécifiques. Dans la mesure où elle constitue une première mondiale, cette biofilmographie possède un incontestable intérêt historique et se présente donc comme une tentative ouverte de réhabilitation. Seulement les mots « admirable », « exceptionnel », « exemplaire », « parfait » ou « sublime », s'ils témoignent d'une authentique ferveur, ne peuvent à eux seuls démontrer l'existence d'un univers cinématographique personnel. Sincère mais emporté par son admiration, Stéphane Bourgoin ne parvient pas à nuancer la réputation de bon faiseur du réalisateur de **20 000 Lieues sous les Mers** et de **Soleil Vert**.

EN ANGLAIS

STEPHEN KING AT THE MOVIES. Par Jessie Horsting (Starlog Press. 137 F).
Voilà un petit livre qui devrait servir de référence. Avec un savant mélange d'humour et d'érudition, Jessie Horsting passe en revue tous les films adaptés de Stephen King, et se permet même le luxe de faire partager son admiration sans pour autant tomber dans la dévotion béate. En prime, ces analyses de haut-vol se ramifient en des prolongements inattendus sur les rapports souvent complexes qui lient un auteur à son œuvre. Nombreuses et belles illustrations.



THE ZOMBIES THAT ATE PITTSBURGH : The Films of George A. Romero. Par Paul R. Gagne (Dodd Mead & Company).
Déniché par notre bonne Maitland McDonagh, le livre de Paul Gagne suit pas à pas, du petit monde aseptisé de la publicité et des documentaires sportifs à l'apothéose sanglante du **Jour des Morts Vivants**, la carrière de George A. Romero. Peu d'analyses, mais de multiples interviews du maître et de ses collaborateurs ainsi qu'une bonne centaine de photos permettent à cet ouvrage de combler l'attente de nombreux amateurs.



THE GREAT BOOK OF MOVIE MONSTERS. Par Jan Stacy et Ryder Syverstein (Columbus Books. 200 F).
Il y a comme ça, inexplicablement, des livres qui suscitent la sympathie. Celui-ci en fait partie. A priori complètement inutile, il répertorie tous les monstres du cinéma sous la forme de fiches signalétiques : origine, mensurations, sexe, superpouvoirs, nourriture préférée, amis, ennemis, exploits, mort, et même des conseils pour le vaincre en cas de rencontre inopportune ! Tout cela avec une telle santé et une telle loufoquerie que cet album « inutile » devient très vite indispensable.

Bernard ACHOUR

SANS OUBLIER

Le Cinéma Fantastique et ses Mythologies. Par Gérard Lenne (Henri Veyrier, 240 F). Réédition d'un des rares essais du genre qui fasse encore autorité.

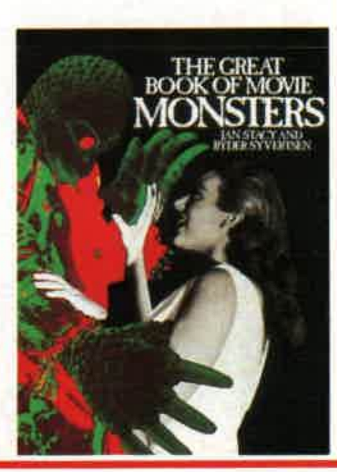
Burt Lancaster. Par Roland Lacourbe. (Edilig. 215 F). Ne serait-ce que pour l'extraordinaire photo de la page 14.

Gene Tierney. Par Pascal Mérigeau. (Edilig. 158 F). Une biofilmographie respectueuse de la célèbre actrice.

Nicholas Ray. Par Pierre Giuliani. (Edilig-Filmo 17). 59 F. Subtil panorama d'une œuvre lyrique et tourmentée.

Encyclopédie du Film Noir. Par Alain Silver et Elizabeth Ward. (Rivages, 150 F). Impressionnant ! Plusieurs centaines de critiques de films noirs à la fois simples, passionnées et particulièrement intelligentes.

Tous les livres de cette rubrique sont disponibles à la Librairie ***Contacts,*** *24, rue du Colisée, 75008 Paris.*



MAD MOSIK

APOLOGY. Maurice Jarre (Varese-Sarabande).
Le rasoir scintillant dans la brume, l'affollement d'un cœur juste avant l'infarctus, le réveil paniqué où résonne encore l'écho du cauchemar... Voici pêle-mêle les sensations que procure cette effrayante bande-originale. Distillée avec une virtuosité sadique par Maurice Jarre, l'inquiétude explose souvent en terreur pure, notamment quand les implacables percussions synthétiques de « Claude follows Anna » et de « Meet Me » se déchaînent pour six minutes trente à couper le souffle.

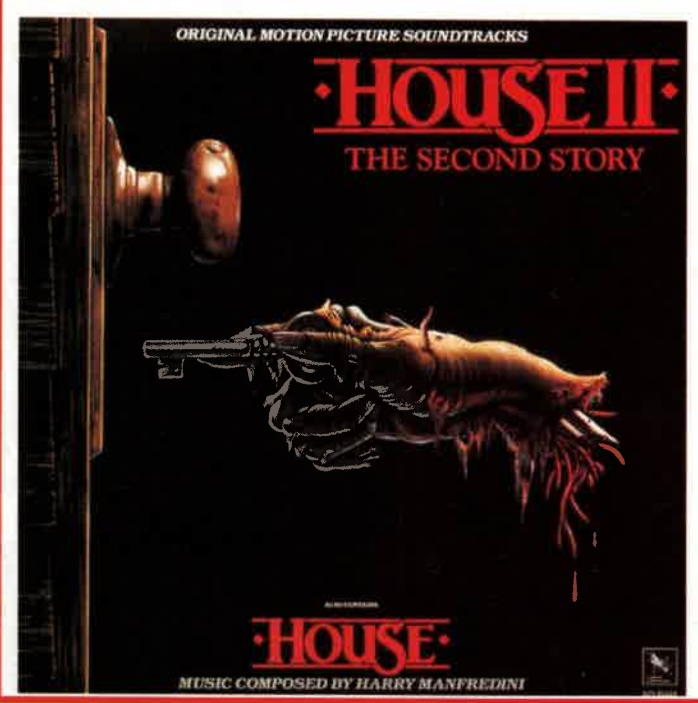


LES AILES DU DESIR. Jurgen Knieper (Milan).
Fondus aux images de l'apaisant chef-d'œuvre de Wim Wenders, les violons, les harpes et les contrebasses renforçaient par leurs dissonances et leurs imprévisibles harmonies l'envoûtement général. Isolée du film, la partition de Jurgen Knieper n'accomplit pas l'autre moitié du chemin qui l'aurait rendue autonome. Restent un climat de basses fréquences parfois « planantes » et, surtout, le magnifique texte de Peter Handke, « Lied vom Kindsein », lu par Bruno Ganz. Sans musique.

LES MAITRES DE L'UNIVERS. Bill Conti (Varese Sarabande).
Qu'est-il arrivé à Bill Conti ? L'auteur d'une des plus belles musiques jamais écrites pour le cinéma (en l'occurence **L'Etoffe des Héros**, un monument de lyrisme) s'empêtre ici dans des fanfares assourdissantes dénuées de toute continuité mélodique. Entre une ouverture très **Guerre des Etoiles** (mais ce qu'on appelle *très*) et des canonnades de trombones en délire, les quelques accords originaux qu'on devine de temps en temps sont aussitôt noyés dans la masse. Une énorme déception.

HOUSE II. Harry Manfredini (Varese-Sarabande).
Deux pour le prix d'un ! Cet album contient en effet la B.O. de **House I** *et* celle de **House II**, soit vingt-cinq morceaux composant une suite de près d'une heure ! Un rythme infernal, une inspiration constamment renouvelée, un équilibre savant entre les stridences frénétiques et les plages de sérénité ; c'est superbe de bout en bout. Si les membres de l'Académie des Arts et Techniques du cinéma américain daignaient lui prêter une oreille attentive, le travail de Harry Manfredini ne volerait pas une nomination à l'Oscar.

Bernard ACHOUR



ADIEUX

Roi du serial avec plus de 100 films à son actif, dont les premiers **Superman** avec Kirk Alyn, **Spencer Gordon Bennet** est mort le 8 octobre à l'âge de 94 ans. Après une brillante carrière de cascadeur, il s'est spécialisé dans des productions enthousiastes mais fauchées. Une espèce de Fred Olen Ray avant la lettre.

Il restera surtout comme le réalisateur du triomphal **Retour du Jedi**. Mais il ne faut pas oublier que **Richard Marquand** est aussi l'auteur des films aussi bien ficelés que **Psychose Phase 3** ou **L'Arme à l'Oeil**. Il est mort le 4 septembre.

On espère qu'il a connu une agonie aussi éblouissante que celle de Roy Scheider dans **All That Jazz**, sommet d'une œuvre entièrement vouée au spectacle. Emporté par une crise cardiaque pendant les répétitions de **Sweet Charity**, **Bob Fosse** laisse derrière lui cinq films météoriques qui, de **Cabaret** à **Star 80**, témoignaient tous, entre autres, d'un sens incomparable du montage.

CALENDRIER

(Prochainement sur vos écrans)
18 novembre :
House II,
La Deuxième Histoire,
Les Forces du Mal.
25 novembre :
Apology.
2 décembre :
La Lumière.
9 décembre :
Les Maîtres de l'Univers.
16 décembre :
L'Aventure intérieure (Innerspace),
Creepshow 2.
23 décembre :
Bigfoot et les Henderson,
Les Dents de la Mer 4 : La Revanche.
Intervista.
20 janvier :
Hellraiser/Le Pacte,
Robocop.
Fin janvier :
The Lost Boys.
Février :
Batteries not Included (production Spielberg)
Star Trek IV : The Voyage Home.

ILS ONT OSE !

Aberrations, coquilles, anecdotes, faux raccords, gaffes, bafouillages. Désormais, rien ne nous échappera ! Alors vous aussi, les lecteurs, si vous lisez ou entendez des propos qui méritent de figurer ici, n'hésitez pas à nous écrire. Nous nous ferons l'écho fidèle de vos découvertes.

☐ L'eau qui ne mouille pas ! C'est nouveau, ça vient de sortir. Dans **Les Dents de la Mer 4**, Michael Caine, coursé par le requin, pique un cent mètre coulé dans un lagon des Bahamas. Quand, hors de danger, il est récupéré par le bateau de ses amis, il est bien sûr inondé des pieds à la tête. Mais entre les deux, miracle, sa chemise est sèche et repassée comme au premier jour...

☐ Celle-là date un peu, mais elle vaut le coup. A la fin d'une émission de « Sept sur Sept », la sublime Anne Sinclair, événement exceptionnel, a un peu perdu les pédales en prenant congé de ses télespectateurs, et s'est mise à bafouiller quelque chose comme : « J'espère vous retrouver pour le prochain numéro de cette sucette ». Quand vous voulez, Anne...

☐ Si les clavistes étaient tous cinéphiles, le mélodrame médical de Jacques Deray **Maladie d'Amour** (avec le cancer dans le rôle principal) ne serait pas devenu la comédie musicale **Mélodies d'Amour** dans « Télérama » n° 2283.

☐ Ça a la couleur de **Starfix**, l'odeur de **Studio**, mais ce n'est ni **Stardio** ni **Stufix**. C'est **Première** « nouvelle formule », où tous les titres ressemblent à du chewing-gum distendu. Vous avez dit imagination ?

☐ Le 9 septembre, Bernard Pivot s'est taillé un large succès comique lorsqu'il est venu recevoir son deuxième Sept d'Or sur la scène du Lido. « Je vous remercie pour le tact avec lequel vous me l'avez mis » a-t-il candidement déclaré. Inutile de dire que cette dédicace émue a soulevé une houle de fous-rires rentrés parmi l'assistance.





Le Théâtre de Paris à l'heure du Fantastique. Sous le flash : Fred Chichin, des « Rita Mitsouko » et l'héroïne d'ETAT STATIONNAIRE.

4e FESTIVAL DU SUPER 8 : MAD IS MOVIES...

Samedi 26 septembre, le Super 8 en fête et nous aussi ! Un rendez-vous très attendu, à la fois du public et des réalisateurs, pour une confrontation, disons, toujours très chaude !

Dès 11 heures 15 le Théâtre de Paris, habitué à de plus nobles tâches (on joue **Le Capitaine Fracasse** en soirée) commence à se remplir. La lumière s'éteint et on attaque. Dans le jury, pas mal de revues représentées : **Starfix, L'Ecran Fantastique, Ciné-News** et bien sûr **Mad Movies**, mais aussi le dessinateur Picha, Jacques Gastineau et les Rita Mitsouko, carrément ! Les chaînes de télé se penchent sur l'événement : TF1, A2, FR3 et Canal + ont bien voulu se déplacer. Le spectacle va pouvoir commencer.

Cette année, l'apport du 16 mm conféra immédiatement une note sérieuse au festival avec des films techniquement mieux élaborés et scénaristiquement plus originaux. Venu des Pays-Bas, **Burp** devait remporter le Grand Prix 16 grâce à une photographie particulièrement colorée et une histoire bien folle : un monstre incroyable qui sévit dans une cabine téléphonique.

Bien groupés derrière **Burp** venaient l'ironique et percutant **Hémophilia** de Norbert Moutier, le poétique **La Fougeraie**, dont la lenteur ne fut hélas pas supportée par un public survolté, et surtout les deux films de Philippe Sisbane : **Les Gémeaux** et **Mon Père : Victor F**. Le premier film, particulièrement envoûtant, devait d'ailleurs longtemps faire jeu égal avec **Burp** aux délibérations du jury. Quant au second, il compose une atmosphère complètement gothique par ses décors et ses costumes, tout en faisant preuve d'une parfaite maîtrise de la mise en scène et de la direction d'acteurs. Nul doute qu'on reparlera de Philippe Sisbane.

A la section 8 mm, une petite déception en constatant que 40 % des réalisateurs versent dans la parodie. Drôle souvent, mais surtout significative d'un manque d'imagination et d'une recherche de la facilité. Dans une forme d'expression où les auteurs peuvent tout se permettre, où nulle censure ne s'exerce, on s'étonne d'une telle sagesse, d'une pareille convention, d'un tel manque d'audace et de provocation.



La famille « GUTS » au grand complet.



Concours de maquillage (au centre JPP et Sue Perouitt).

Seul notre brave **Guts** annuel déroge à la règle en étalant un mauvais goût réjouissant et bien provo. Le tome 4 place ses héros dans ces tinettes à péage dont notre France profonde s'enorgueillit à juste titre pour nous montrer que ce monument de l'art moderne ouvre une porte sur une terre hostile : la planète Sida ! Combat immédiat avec les « Drôles », habitants de cette contrée bizarre, avec gore et sexe à l'appui !

Original aussi fut **Etat stationnaire** de Jean-Christophe Spadaccini, qui remporta le prix de la mise en scène. Un film qui dérange autant qu'il inquiète, par cet univers glauque, filmé en noir et blanc, où le pessimisme ironique des situations prend une dimension de cauchemar éveillé. La musique, en décalage par rapport à l'action, vient encore renforcer l'état de malaise.

Malaven, de Massy de la Chesneraye, remporta le prix des effets spéciaux, mais il aurait tout aussi bien mérité celui de la photographie ou des meilleurs décors. Seul film d'animation, cette année, dans cette discipline habituellement plus représentée, **Malaven** surprend par sa fluidité de mouvement et l'excellent choix et la qualité de sa bande sonore.

Le Messie de la Nouvelle Eglise, de Christian Gornas nous refait le coup du nouveau Messie sans vraiment remporter l'adhésion d'un public particulièrement athée ce jour-là. Un peu moral évidemment, mais une musique originale et quelques excellents effets spéciaux.

La Fantastique traversée de la Mort, de José Luiz, donne toujours dans le registre du monde perdu (le réalisateur nous proposait l'année dernière **Le Monstre de la Cité des Temps Perdus** et les habitués en reconnurent très vite le style particulier). Une animation étonnante de monstres particulièrement originaux, mais aussi une histoire traînante, morale et passablement chrétienne. Une petite touche d'iconoclasme dans tout ça aurait bien dépoussiéré les choses (que Dieu protège le Festival !).

Horrible Cauchemar, de Hervé Martin, manipule les rêves pour nous offrir des effets spéciaux remarquables, et notamment une transformation en loup-garou digne d'éloges.

Phœnix, d'Eric Charbonnel, traite de pouvoirs psychiques dans une histoire de vengeance à la fois pathétique et bien dégueu. Un peu plus court que le précédent **Cannibal, L'horrible mutation**, du même

auteur, mais peut-être encore 5 minutes de trop pour que le public adhère complètement. Le montage reste toujours le grand problème (avec l'écriture du scénario) du cinéaste amateur.

Liste Rouge, de Bruno Réa, travaille justement son montage, sa lumière, sa musique, pour un exercice de style particulièrement percutant. Les séquences s'enchaînent sur un rythme dingue, les angles de prises de vues alternent, les éclairages bleus et rouges balaient une crypte que traverse un monstre impossible. Ce fut le grand oublié du palmarès.

L'agression, de Pierre Lenoir, frappe assez fort dans la violence gratuite et méchante. C'est court et efficace, encore que le film n'engendra qu'un simple intérêt poli sans déchaîner vraiment les passions.

Smokers, de Jean-Charles Gaudin, prend le ton de la fable horrifique pour dénoncer allégoriquement les méfaits du tabac. Intéressant, et le public suit jusqu'à ce que l'apparition soudaine de zombies dans l'histoire ne commence à provoquer les commentaires ironiques.

La Mort en ce Jardin, de Lionel Allorge, prend le prétexte d'une histoire ultra-simple pour nous balancer quelques coups de pied et jeux de main façon karaté. Ce n'est pas trop mal rythmé et le public participe à mort, sans qu'on sache d'ailleurs toujours s'il s'agit d'une adhésion ou d'un refus. Une chouette séquence gore vient fournir heureusement le point d'orgue sous les ovations de la foule. Yearh !

Les parodies

Un bon tiers de la programmation s'inspire d'une production déjà existante pour la parodier ou, du moins, s'en inspirer fortement. Cela débouche évidemment sur du bon et du moins bon.

Décalage Horreur, de Gilles Penso, donne dans le film à sketches façon **La Quatrième Dimension**, mais hélas place le meilleur au début : une inversion de photos dans un quotidien va provoquer la mort d'un homme. Un peu dommage.

Samedi 14, de J.A. Bougrelle, gaudriole à fond sur le mythe de Jason dans une aventure assez courte où seule la chute et quelques angles de prises de vues originales valent le déplacement. Gros succès comique quand même.

Terminator 2, de Laurent Olivier, s'inquiète des problèmes de nutrition dans un futur éloigné et envoie son héros à notre époque. Drôle, mais le film dure 24 minutes et on les sent passer.

Le Retour de Super-Commando, de Gilles Touzeau, faisait saliver à l'avance les aficionados (le premier film avait fait un carton au 3e Festival). La suite bouge assez et délire pas mal, mais reste peut-être légèrement en deçà du brio burlesque étalé dans **Super-Commando**. Côté spectateurs, ça suit quand même pas mal car il manque de peu le grand prix du public (toujours décerné le plus démocratiquement possible à l'applaudimètre...).

Les Aventures de John Smith, de Jean-Didier Carré, remporta les palmes parodiques du jury sous la forme bien méritée d'un prix du scénario. On croirait assister à du Tex Avery tant les scènes de poursuites et les gags non-sensiques abondent (007) dans cette joyeuseté sans prétention qui fit le bonheur du public autant que celui du jury.

Star Truck, de David Oghia, décolle pas mal aussi en re-visitant à loisir les personnages de la célèbre série. Un capitaine « Kirsch » alcoolique et passablement maniéré, « Skip », le vulcanien facétieux, un travelo pittoresque dans le rôle de la noire habituelle (on nage complètement dans la négresse la plus totale. Oh, pardon, je l'referai plus !) et le reste à l'avenant.

Indiana Smith, de David Lezeau, démarre à fond la caisse en détournant les paroles de Steven Spielberg pour encenser le film... **Indiana Smith**, évidemment ! Ici, le héros explore la très dangereuse brousse auvergnate et doit affronter ses terribles indigènes. Amusant et bien filmé, avec des cartons très bandes dessinées pour les bruitages.

Le second **Terminator 2**, de Philippe Zytka, se veut une version sérieuse d'une suite à **Terminator**. Le public ne suit pas bien, qui s'attend en fait à un délire à la **Super-Commando**. Beau travail filmique mais le scénario se résume à une poursuite-fleuve et on en sort un peu déçu.

La grande réussite dans le genre fut sans conteste l'étonnant **Handicapman**, de Fabrice Blin, Prix du public et également Grand Prix du Festival. Handicapman est un super-héros d'opérette dont les gaffes mettent en péril jusqu'à l'existence de la planète. Lorsqu'on voyou attaque une pauvre vieille, il se trompe et tape sur la victime pour défendre le loubard ! Pourvu d'une voix sépulcrale et emphatique, il en profite pour proférer les pires banalités qui soient. Bref, un héros bien sympathique auquel Superman lui-même viendra prêter main-forte à l'issue du film. On pourra noter que c'est la troisième fois qu'un Prix du public vient ainsi conforter la décision du jury, ce qui nous semble assez significatif de l'exemplarité du palmarès. Mais si !

Belle ambiance en tout cas pour cette journée vraiment pas comme les autres avec un plus non négligeable dans la présentation toujours très spectaculaire du concours de maquillage. Toutes les chaînes TV présentes en firent leur choux gras et les participants eurent le privilège de se voir dès le soir même, puis le lendemain, aux actualités. Belle performance !

Le Festival se ballade également en province (Bordeaux, le 7 novembre, faites gaffe : Mad Movies sera là !) et même à l'étranger : Festival du Super 8 et Vidéo de Bruxelles (du 10 au 15 novembre).

Face à l'ampleur que prend le phénomène, serez-vous vraiment surpris si je vous dis à l'année prochaine ?

Jean-Pierre PUTTERS




ETAT STATIONNAIRE.


LISTE ROUGE.


STAR TRUCK.


Des masques pour HORRIBLE CAUCHEMAR.

PHOENIX.


L'Unique film d'animation, MALAVEN.



LE GANT DE FREDDY

On a failli vous l'offrir en gadget mais les libraires n'ont pas saisi l'aspect pédagogique de l'opération. Alors un lauréat de notre concours de maquillage vient ici tout nous expliquer. Pour Mad Movies, un maquilleur sort ses griffes !

I. LES MATERIAUX

— une feuille de tôle de 30 × 25 cm sur 0,5 mm d'épaisseur ;
— une tôle de 17 × 12 cm sur 1 mm d'épaisseur ;
— un gant de bricolage (gauche ou droit) en cuir ;
— une scie sauteuse + une lame à métaux ;
— une cisaille (si possible de bonne qualité) ;
— une perceuse avec un foret de 4 mm de diamètre ;
— une pince à rivets pops + ses rivets (4 gros et 8 petits) ;
— une lime ;
— un marteau ;
— un tube en acier de 10 cm et de 4 cm de diamètre ;
— une petite lampe à souder à l'étain ;
— un pot de peinture marron clair et un pot de colle forte.

II. LE TRAÇAGE

— Dessiner sur la tôle de 0,5 mm 3 pièces identiques pour le n° 4, 3 pièces identiques pour le n° 3 et une pièce de chaque pour les n° 5 et n° 2 (petit doigt), puis le n° 1 qui est le support des doigts.

III. LE DECOUPAGE

— Une fois les pièces tracées, découper à la cisaille les 9 pièces en respectant bien les formes (très important), puis passer un coup de lime pour ébavurer les pièces.

IV. LE PERÇAGE

— Percer les 9 pièces aux endroits indiqués par des cercles avec le foret de 4 mm, puis vérifier si les rivets passent dans les trous sans forcer.

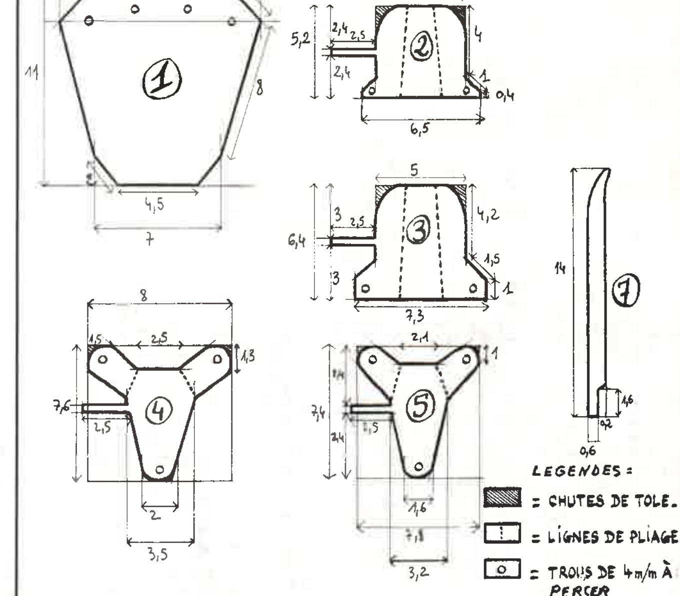
V. LE PLIAGE

— Prendre le tube de 10 cm et le maintenir fortement dans un étau pour donner la forme arrondie à coups de marteau aux pièces 2, 3, 4, 5 (plier sur les pointillés).

VI. L'AJUSTAGE

— Emboîter les pièces n° 4 avec les n° 3, et la n° 5 avec la n° 2 ;
— Vérifier que les trous sont face-à-face (normalement pas de problèmes).
— Riveter avec les petits rivets pour les articulations et avec les gros pour fixer les doigts sur la pièce n° 1. Si l'articulation est dure à plier, mettre quelques gouttes d'huile sur les rivets pour qu'ils se fassent aux mouvements.
— Si vous êtes gaucher, fixer le petit doigt (pièces n° 5 et 2) à gauche de la pièce n° 1, puis les 3 autres doigts à droite. (Faire le montage inverse si vous êtes droitier).

Stéphane Jacquemin au Festival du Super 8.











VII. LA SOUDURE

— Découper à la scie sauteuse les 4 griffes n° 7 dans les tôles de 1 mm puis les souder à l'étain à l'avant des doigts. Si vous n'avez pas le courage de tailler les griffes, scier les lames de 4 couteaux de cuisine que vous aurez préalablement émoussées.

VIII. LE COLLAGE

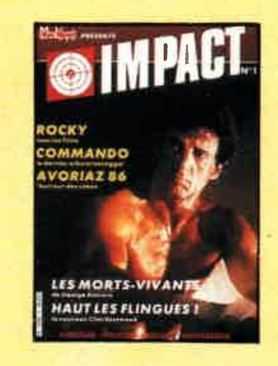
— Bourrer le gant en cuir de coton pour qu'il prenne la forme d'une main puis l'enduire de colle sur le dessus (colle très forte type néoprène) ;
— Enfiler le gant de cuir dans le gant en tôle, laisser sécher le tout.
— Une fois sèches, rabattre les petites languettes n° 6 pour maintenir les doigts.
— Peignez et prenez un briquet et une fois la peinture sèche, la faire brûler à quelques endroits : cela fait noircir et l'effet est surprenant.
— Il ne vous reste plus qu'à le « salir » et à l'enfiler.

P.S. : Si vous n'avez rien compris ou si tout simplement vous n'êtes pas très bricoleur, je suis à votre disposition pour vous fabriquer une griffe (gant en cuir + lames en acier trempé !!) pour la somme de 200 F + frais d'envoi.
Mais attention, ce gant ne sera à utiliser qu'à vos risques et périls !!!

Pour tout renseignement,
écrire ou téléphoner à :
Stéphane JACQUEMIN
80, rue de la Faisanderie
77176 Nandy
Tél. : 60.63.61.63 après 17 h.



COMMANDEZ LES ANCIENS NUMEROS





23 La série des Dracula. Mad Max 2.
24 Dario Argento. Blade Runner. R. Harryhausen.
25 Tobe Hooper. Alien. Dick Smith.
26 Les « Mad Max ». Cronenberg.
27 Le Retour du Jedi. Creepshow.
28 Les trois « Guerre des Etoiles ».
29 Harrison Ford. Joe Dante. Avoriaz 84.
30 Ed French. Cronenberg. L. Bava.
31 Indiana Jones. L'Héroïc-Fantasy.
32 David Lynch. Greystoke. Dune.
33 Gremlins. Eff. Spéc. : Indiana Jones.
34 Razorback. 2010. Avoriaz 85.
35 Terminator. Brian de Palma. Wes Craven.
36 Day of the Dead. Savini. Hooper.
37 Mad Max III. Legend. Ridley Scott.
37 HS Tous les films de « James Bond ».
38 Rick Baker. Retour vers le futur. Fright Night.
39 La Revanche de Freddy. Avoriaz 86.
40 Re-Animator. Highlander. Hitchcock.
41 House. Psychose. Le Gore.
42 From Beyond. Stan Winston.
43 Aliens. Critters. Jack Burton.
44 Day of the Dead. Stephen King. K. Kinski.
45 Avoriaz 87. La Mouche. Star Trek IV.
46 The Golden child. Street Trash. Dossier « King Kong ».
47 Robocop. House 2. Freddy 3.
48 Evil Dead 2. Predator. Creepshow 2.
49 Dossier « Superman ». Hellraiser. Jaws 4.





1 Commando. Rocky IV. G. Romero.
2 Highlander. Rutger Hauer. Michael Winner.
3 Hitcher. Cobra. Maximum Overdrive.
4 John Badham. Jack Burton. Sybil Danning.
5 Blue Velvet. Cobra.
6 Daryl Hannah. Dossier « Ninja ».
7 Crocodile Dundee. Harrison Ford.
8 Les « Rambo ». Dolls. Evil Dead II.
9 Freddy 3. Tuer n'est pas jouer.
10 Predator. L'Arme Fatale. De Palma.
11 Kubrick. Le Sicilien. Superman IV.

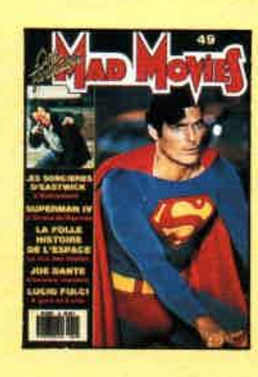












BON DE COMMANDE

Pour commander : découpez (recopiez ou photocopiez) le bon de commande, remplissez-le et envoyez-le à **MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.**

Numéros disponibles de MAD MOVIES : du 23 au 50. IMPACT : du 1 au 11. Chaque exemplaire 20 F (sauf le 37 HS : 25 F). Frais de port gratuits à partir d'une commande de deux numéros (sinon : 5 F de port). Toute commande à effectuer, par chèque ou mandat-lettre, à l'adresse de :
MAD MOVIES, 4, rue Mansart, 75009 Paris.
Pour l'étranger : les tarifs sont identiques mais le règlement n'est accepté que par Mandat-International. Exclusivement.

MAD MOVIES ☐ 23 ☐ 24 ☐ 25 ☐ 26 ☐ 27 ☐ 28 ☐ 29 ☐ 30 ☐ 31 ☐ 32 ☐ 33 ☐ 34 ☐ 35 ☐ 36 ☐ 37 ☐ 37 HS ☐ 38 ☐ 39 ☐ 40 ☐ 41 ☐ 42 ☐ 43 ☐ 44 ☐ 45 ☐ 46 ☐ 47 ☐ 48 ☐ 49 ☐ 50

IMPACT ☐ 1 ☐ 2 ☐ 3 ☐ 4 ☐ 5 ☐ 6 ☐ 7 ☐ 8 ☐ 9 ☐ 10 ☐ 11

NOM ______ **PRENOM** ______________
ADRESSE ______________________
____

désire recevoir les numéros cochés ci-contre.

TÉLÉMANIAC

Novembre

Le 4. *Canal Plus*. 21 h 00 **Mort un Dimanche de Pluie** de Joël Santoni avec Nicole Garcia et Jean-Pierre Bacri.
Le 2. *M6*. 20 h 30. **Yor, le Chasseur du Futur** de Antonio Margheriti avec Red Brown et Rod Steiger.
Le 9. *La Cinq*. 20 h 30. **Scarface** (1re partie) de Brian De Palma avec Al Pacino et Michèle Pfeiffer.
Le 10. *FR3*. 20 h 35. **Voyage au Bout de l'Enfer** de Michael Cimino avec Robert De Niro et Christopher Walken.
Le 12. *Canal Plus*. 20 h 30. **Star Trek 3** de Leonard Nimoy avec William Shattner et De Forest Kelly.
Le 14. *Canal Plus*. 23 h 00. **Krull** de Peter Yates avec Ken Marshall et Lysette Anthony.
Le 17. *FR3*. 20 h 35. **Tarzan, l'Homme Singe** de W.S. Van Dyke avec Johny Weissmuller et Maureen O'Sullivan.
Le 18. *Canal Plus*. 21 h. **L'Homme aux Deux Cerveaux** de Carl Reiner avec Steves Martin et Kathleen Turner.
Le 21. *Canal Plus*. 0 h 00. **Rosemary's Killer** de Joseph Zito avec Vicky Dawson et Chris Goutman.
Le 25. *Canal Plus*. 21 h 00. **Mask** de Peter Bogdanovitch avec Cher et Eric Stoltz.
Le 26. *FR3*. 20 h 35. **Poltergeist** de Tobe Hooper avec Craig T. Nelson et Jobeth Williams.
Le 28. *Canal Plus*. 23 h. **Les Insectes de Feu** de Jeannot Szwarc avec Bradford Dillman et Joanna Miles.

KRULL

de Peter Yates avec Ken Marshall et Lysette Anthony.

Avoriaz 1984, projection d'un des films les plus attendus de la sélection, **Krull**. A l'arrivée, une phrase assassine doublée d'un gag foireux qui font fureur dans la célèbre station : « Krull, c'est creux... ». Dur ! Car cette super production de 32 millions de dollars n'est finalement qu'un joli petit film parfumé de la meilleure naïveté. La planète Krull s'apprête à fêter le mariage du prince Colwyn et de la princesse Lyssa lorsque les Slayers, des barbares, enlèvent la princesse sur l'ordre de leur maître, un diabolique monstre. Simplet, non ? Toutefois, cette naïveté n'a rien à voir avec celle, préfabriquée, d'un Spielberg lui permettant d'émouvoir le nourrisson et le gâteux en passant par le boutonneux et l'attaché-case. La naïveté de **Krull** est bien involontaire et ne trouvera bon public qu'auprès des fans de série B surpris d'un tel luxe. Bref, un film raté mais charmant.



Samedi 14 novembre, Canal Plus.

POLTERGEIST

de Tobe Hooper avec Craig T. Nelson et Jobeth Williams.

Après **L'Exorciste** et **L'Hérétique**, c'est au tour de **Poltergeist** d'être programmé sur FR3. Il y a quelques années, il aurait été inconcevable de voir sur le petit écran à une grande heure d'écoute Linda Blair vomissant à la face de Richard Burton ou Richard Burton arrachant le cœur de Linda Blair. Bientôt, les petites têtes blondes oublieront Dorothée le mercredi pour se goinfrer de **Street Trash** au goûter. C'est ça le progrès. **Poltergeist** nous narre l'effrayante histoire de la famille Freeling en proie dans leur belle maison à des phénomènes paranormaux. Réalisé par Tobe Hooper, produit par Steven Spielberg, **Poltergeist** est un étrange mélange d'horreur pure (le bifteck verreux, Steve s'arrachant la peau du visage) et de fantastique poétique (l'apparition des ectoplasmes, l'arbre vivant) propre à réunir un public nombreux, ce qu'il fit malgré l'interdiction aux moins de dix-huit ans.

Jeudi 26 novembre, FR3, 20 h 35.

VENDREDI 13

de Sean S. Cunningham.

Il y a des mystères cinématographiques qui demeureront inexpliqués. Le succès de **Vendredi 13** en fait partie. Ce petit film, dont l'intérêt réside plus dans les effets spéciaux de Tom Savini que dans la mise en pièces de Cunningham, fait preuve d'une démarche pour le moins paradoxale. Sur l'écran, les adolescents, moniteurs d'une colonie de vacances, sont caricaturés à l'extrême et deviennent une boucherie ambulante tout juste bonne à forniquer et se droguer. Dans la salle, un public constitué majoritairement de ces mêmes ados. Comme si ces derniers prenaient un malin plaisir à se faire charcuter à distance. Comme si le succès de **Vendredi 13** visait l'éventuel masochisme du public.

Samedi 12 décembre, Canal Plus, 0 h 00



SHINING

de Stanley Kubrick avec Jack Nicholson et Shelley Duvall.

Un couple et son jeune enfant prennent possession d'un immense hôtel pendant toute la durée de l'hiver. Cet isolement prolongé va se transformer en drame. Le père tombe amoureux d'une hache et taille les haies d'un labyrinthe naturel. La mère, vexée, passe l'aspirateur avant de déboucher la cuvette des vécés à l'aide d'un couteau. Quant à l'enfant, il phantasme sur deux jumelles en brandissant l'annulaire. Saupoudrez le tout d'une tonne d'hystérie et vous obtiendrez l'un des films les plus froids et les plus hermétiques (comme l'hôtel) jamais tournée. Ce qui ne minimise en rien le spectaculaire de l'ensemble. Simplement, Kubrick n'a pas révolutionné le film d'horreur et c'est impardonnable.

Mardi 15 décembre, Canal Plus, 20 h 30



LINK

de Richard Franklin avec Elisabeth Sue et Terence Stamp.



Une jeune étudiante est engagée durant les vacances comme aide-ménagère dans la bâtisse isolée d'un professeur d'université. C'est alors qu'elle fait la connaissance de Link, un singe domestiqué et un sujet d'expérience pour le professeur. L'arrivée soudaine de cette charmante personne et les regards plein d'affection qu'elle adresse au singe vont encourager ce dernier à prouver son humanité. Et comme vous le savez depuis **2001 L'Odyssée de l'Espace**, le singe prend conscience de son humanité en découvrant la violence et le geste meurtrier. La violence de Link, semblable à celle de King Kong n'est pas une simple réaction animale, mais le reflet de ses sentiments, de ses désirs bien humains. Franklin signe avec **Link** son meilleur film, confirmant les talents de scénariste d'Everett De Roche (**Long Week-End**).

Samedi 19 décembre, Canal Plus, 23 h 00

PHANTOM OF THE PARADISE

de Brian de Palma.



Tous ceux qui ont déliré sur la mise en scène de Mulcahy dans **Highlander** en prétextant que c'était novateur devraient voir ou revoir le dernier quart d'heure de **Phantom of the Paradise**. Un mariage est donné sur une scène comme un spectacle et la mariée doit être assassinée par un tueur situé dans une loge. Le fantôme arrivera-t-il à temps ? Dans une ambiance paroxystique, De Palma enchaîne les plans(aucun ne se répète) avec la régularité d'un métronome et filme les caméramen filmant eux-mêmes le mariage (certains plans sont d'ailleurs pris par les caméramen). Une mise en scène étudiée, inventive, qui dépasse de loin Mulcahy et ses pétards mouillés.

Jeudi 31 décembre, Canal Plus, 20 h 30.

NOTRE AVIS

La note « Mad Movies » (Moyenne de la cotation des rédacteurs) :

Mort un Dimanche de Pluie	3
Yon, le Chasseur du Futur	3
Scarface	4
Voyage au Bout de l'Enfer	6
Star Trek 3	3
Krull	3
Tarzan, l'Homme Singe	4
L'Homme aux Deux Cerveaux	4
Rosemary's Killer	3
Mask	1
Poltergeist	4
Les Insectes de Feu	4
Psychose II	3
Les Yeux sans Visage	5
Le Clan de la Caverne des Ours	2
Vendredi 13	2
Shining	5
Link	5
Alice aux Pays des Merveilles	5
Legend	5
La Foire des Ténèbres	3
Vol au-dessus d'un Nid de Coucou	6
Phantom of the Paradise	6

Décembre

Le 1er. *Canal Plus.* 20 h 30. **Psychose 2** de Richard Franklin avec Anthony Perkins et Meg Tilly.
Le 4. *Canal Plus.* 21 h. **Les Yeux sans Visage** de Georges Franju avec Pierre Brasseur et Edith Scob.
Le 5. *Canal Plus.* 23 h: **Le Clan de la Caverne des Ours** de Michael Chapman avec Darryl Hannah et James Remar.
Le 12. *Canal Plus.* 0 h 00. **Vendredi 13** de Sean S. Cunningham.
Le 15. *Canal Plus.* 20 h 30. **Shining** de Stanley Kubrick avec Jack Nicholson et Shelley Duvall.
Le 19. *Canal Plus.* 23 h. **Link** de Richard Franklin avec Terence Stamp et Elisabeth Shue.
Le 20. *Canal Plus.* 18 h. **Alice au Pays des Merveilles** de Walt Disney.
Le 20. *Canal Plus.* 20 h 30. **Legend** de Ridley Scott avec Tom Cruise et Tim Curry.
Le 26. *Canal Plus.* 23 h. **La Foire des Ténèbres** de Jack Clayton avec Jonathan Pryce et Royan Dano.
Le 27. *Canal Plus.* **Vol au-dessus d'un Nid de Coucou** de Milos Forman avec Jack Nicholson et Louise Fletcher.
Le 31. *Canal Plus.* 20 h 30. **Phantom of the Paradise** de Brian De Palma avec Paul Williams et Jessica Harper.

Rubrique de **Vincent GUIGNEBERT**
(Renseignement Canal Plus : **Jimmy FRACHON**)

LEGEND

de Ridley Scott avec Tom Cruise.

Avant d'être le technicien hors-pair que l'on connaît, Ridley Scott est un formidable conteur (qu'on se souvienne de **Duellistes** où deux officiers s'affrontaient pendant 90 minutes). Avec **Legend**, Ridley Scott s'est fixé des limites : un sujet bateau et un tournage en studios. Le résultat est stupéfiant tant les décors paraissent réels tout en gardant cette beauté plastique et artificielle. **Legend** est un film qui assume parfaitement sa superficialité en faisant du spectateur l'unique bénéficiaire de ce qu'il y a sur l'écran. Hélas, il eût fallu que ce spectateur allât dans la salle pour s'apercevoir du cadeau que Ridley Scott lui avait fait.

Dimanche 20 décembre, Canal Plus, 20 h 30.





LE PASSAGE

(1986). Réal. : René Manzor. Maq. Christopher Tucker. Int. : Alain Delon, Christine Boisson, Jean-Luc Moreau. Distr. : Carrère.

A. Delon a une grande qualité, il ne craint pas de se remettre en cause professionnellement en travaillant avec des débutants sur des sujets où on ne l'attend pas. **Le Passage** est resté mystérieux jusqu'au jour de sa sortie pour ne pas donner le temps aux à prioris de s'installer. La découverte était intéressante : un authentique film fantastique français réussi. Pour sauver la vie de son fils, Jean Diaz fait un pacte avec la Mort en acceptant de poursuivre l'œuvre de sa vie, un dessin animé intitulé **Le Sang**. La Mort conserve par tradition sa faux, mais est tout à fait à son aise devant un clavier d'ordinateur qu'elle pianote de ses longs doigts décharnés. En dépit de quelques longueurs, **Le Passage** baigne dans l'émotion, la tendresse et distille un message optimiste : l'amour est plus fort que la mort. Et pour une fois dans notre beau pays, les effets spéciaux sont à la hauteur et la forme très originale mêle le dessin animé au film proprement dit. On peut faire confiance à R. Manzor, on se retrouvera...

AMERICA 3000

America 3000 (1986). Réal. : David Engelbach. Int. : Chuck Wagner, Laurene Landon, Victoria Barrett. Distr. : Vestron.

Il était une fois (de plus) l'Amérique... mais pas n'importe laquelle, hein ! Celle de 2890 ; ravagée par une guerre atomique. Les femmes ont pris le pouvoir ; nous on n'est pas surpris, on savait qu'elles étaient l'avenir de l'homme, mais ça fait quand même un choc de voir qu'elles ont réduit nos descendants à l'esclavage. Ça c'est pas sympa les filles ! Elle sélectionnent les hommes selon leurs physiques : la corvée de pluches ou la reproduction. Heureusement deux éléments du sexe fort arriveront à s'échapper, ce qui déclenche une guerre des sexes qui finira sur l'oreiller. Ouf, on l'a échappé belle. Comme **The Barbarians, America 3000** est d'un humour ravageur qui amène le spectateur médusé à se pincer régulièrement. Mais non, on ne rêve pas, le ton pseudo-sérieux de certaines scènes introduit un contre temps qui s'approche du délire intégral. Pour des films comme celui-là, la Cannon mérite une médaille, mais en chocolat au lait et avec des noisettes (entières !).


AMERICA 3000.

LA COLLINE A DES YEUX 2 (M. Berryman).


LA COLLINE A DES YEUX 2

The Hills have Eyes Part 2 (1984). Réal. : Wes Craven. Int. : Michael Berryman, Kevin Blair, John Bloom, Tamara Stafford. Distr. : American Vidéo.

Avec ce film W. Craven a appris qu'il valait mieux confier à d'autres la réalisation de la séquelle d'un film à succès. Le premier **Colline à des Yeux** avait remué plus d'un spectateur par sa cruauté et sa sauvagerie et il était tentant de renouveler l'expérience. Mais où reprendre l'histoire ? Bon, on prend une bande de jeunes qui viennent faire du moto-cross dans le désert et on ressort du formol ce bon vieux Pluto (M. Berryman) toujours aussi cinglé, et le chef de la tribu : Papa Jupe ; et vogue la galère. Car galère il y a, le script est anémié ; une victime suit une autre victime et le spectacle continue. Craven a utilisé son droit à l'erreur et on l'a retrouvé au meilleur de sa forme avec **Les Griffes de la Nuit. La Colline a des Yeux N° 2** est à ranger au rayon (encombré) des curiosités.

LA PETITE BOUTIQUE DES HORREURS

Little Shop of Horrors (1960). Réal. : Roger Corman. Int. : Mel Welles, Jack Nicholson, Jonathan Haze, Jackie Joseph. Distr. : Vestron.

S'il est un film culte, c'est bien celui-ci. Tourné en deux jours et demi, ce petit film a connu un destin incroyable : adulé par les cinéphiles américains, il est devenu au théâtre une comédie musicale triomphale ; puis retour au cinéma avec une adaptation récente de la version théâtrale. Le cercle est refermé. Outre l'histoire particulièrement originale d'une plante qui prend goût au sang humain, ce sont les personnages qui retiennent l'attention. Ils sont tous plus folkloriques les uns que les autres ; la palme revenant à J. Nicholson en client de dentiste maso. Ultime curiosité, la version proposée est colorée par ordinateur : procédé révolutionnaire contesté par de nombreux artistes. Vous pourrez ainsi vous faire une opinion en regardant le film deux fois : une fois avec la couleur, une autre sans.

BIGGLES

Biggles (1985). Réal. : John Hough. Int. : Neil Dixon, Peter Cushing, Alex Hyde-White, Fiona Hutchinson. Distr. : C.B.S. Fox.

Il faut se méfier des orages, surtout quand ils sont magnétiques : de votre divan vous risquez d'être projeté dans le passé aux commandes d'un avion de guerre. Il y a du paradoxe temporel dans l'air ! C'est ce qui arrive à un publicitaire new-yorkais qui se retrouve en pleine première guerre mondiale, ce qui provoque pas mal de troubles dans sa vie quotidienne et sentimentale. Mais, à la guerre comme à la guerre... La réalisation est de haute voltige, le scénario plane au niveau des nuages, on est prié d'attacher sa ceinture et d'éteindre sa cigarette. Léger, trépidant, nostalgique, divertissant ; **Biggles** c'est tout cela, avec l'humour en plus.



L'INVASION VIENT DE MARS

Invaders from Mars (1986). Réal. : Tobe Hooper. Int. : Karen Black, Hunter Carson, Timothy Bottoms, Louise Fletcher. Distr. Vestron.

Un nouveau coup de Mars, et ça repart. Du classique film de W.C. Menzies dont il est le remake, le film de Hooper sait retenir l'ambiance inquiétante et surtout est très fidèle à l'intrigue. Il ne faut pas en conclure qu'il s'agit d'une copie modernisée. Les progrès de la technique et notamment des effets spéciaux permettent de trouver un prolongement plus spectaculaire à l'histoire. Hooper n'a pas le respect stérélisant de quelqu'un qui s'attaque à un classique mais, en s'y référant ponctuellement sous forme de clins d'œil, il parvient cependant à s'en détacher. Ce n'est certes pas le film le plus personnel de T. Hooper, mais l'ignorer vous priverait d'un spectacle soigné et honorable. Les martiens conçus par Stan Winston sont très originaux et les décors superbement mis en valeur.



Les monstres gourmands de L'INVASION VIENT DE MARS.



RATBOY.

RATBOY

Ratboy (1986). Réal. : Sondra Locke. Maq. : Rick Baker. Int. : S. Locke, Sharon Baird, Guerrit Graham. Distr. : Warner Home Vidéo.

Comme La Fontaine qui se servait des animaux pour dénoncer les défauts humains, Sondra Locke, pour sa première réalisation, nous offre une fable qui pourrait être intitulée : « Le petit rat et la souris arriviste ». Hantant les dépôts d'ordures de Los Angeles, un enfant mi-homme, mi-rat est pris en main par Nikki, une jeune femme qui veut s'en servir pour ses ambitions personnelles. Mais le « ratboy » qui voue à Nikki un amour juvénile ne parvient pas à s'intégrer à cette société qui ne songe qu'à l'exploiter. On le devine, le ton du film est profondément émouvant mais ne sombre jamais dans le mélo, fort heureusement. Parmi les laissés pour compte du monde moderne, l'enfant-rat nous touche par son innocence, sa spontanéité, pour ne pas dire son humanité. **Ratboy** fera vibrer votre corde sensible.

BLOODY BIRD

Aquarius (1986). Réal. : Michele Soavi. Int. : David Brandon, Barbara Cupisti, Loredana Parella. Distr. : G.C.R.

Ce drôle d'oiseau vous en fera voir de toutes les couleurs. Un maniaque s'évade de l'asile où il est retenu pour décimer une troupe de jeunes comédiens. Héritier d'une lignée prestigieuse qui va de Mario Bava à Dario Argento, Soavi est un adepte respectueux des règles du « giallo » (thriller italien) qu'il connaît sur le bout des doigts. Si l'histoire a un arrière-goût de déjà vu, l'emballage esthétique donne l'envie d'y regarder de plus près. La photographie est particulièrement soignée et le décor du théâtre est le lieu clos par excellence où peut œuvrer le tueur psychopathe. Angoissant et stylé.

BLOODY BIRD.



FOLIE MEURTRIERE PART 1

The Deliberate Stranger (1985). Réal. : Marvin J. Chomsky. Int. : Mark Harmon, Frederic Forrest, George Grizzard (vous avez dit Grizzard ?). Distr. : C.B.S. Fox.

Derrière le physique séduisant de Robert Bundy, étudiant en droit, se cache en fait un tueur sadique qui s'attaque aux étudiantes. Les psycho-killers ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils ont été ; on n'a jamais vu aussi mou. Ce téléfilm (en 2 parties !) confirme tout le mal que l'on pensait de M. Chomsky, à savoir qu'il n'a aucun sens du récit ni du suspense. Si vous êtes parvenu à visionner la seconde partie, soyez gentils de nous confirmer que c'est aussi nul que la première.

LE JOUR DES MORTS VIVANTS

Day of the Dead (1985). Réal. : Goerge A. Romero. Maq. : Tom Savini. Int. : Lori Cardille, Terry Alexander, Joseph Pilato. Distr. : Unicorn - C.B.S. Fox.

Pour la troisième fois, Romero reprend les morts aux dents. Développant son sujet de prédilection, il brode sur la notion d'autorité en reconstituant un microcosme humain. Maintenant que les morts sont revenus sur terre, les vivants se terrent sous terre ! Le pessimisme est omniprésent, les humains ne sont pas capables de s'entendre entre eux, leur destruction est proche. Ces thèmes sont approfondis parfois au détriment de l'action, ce qui n'a pas manqué d'en décevoir certains. Pourtant le travail de Tom Savini est fabuleux, ce qu'il a fait de mieux jusqu'à présent. On ressent cependant que la saga des zombies n'est pas encore terminée ; Romero peut aller plus loin dans l'évolution du thème. Unicorn nous propose la collection la plus homogène en qualité de cette année.

Marcel BUREL



COURRIER DES LECTEURS

Gilles Oliver, Marseille

Je voudrais savoir pourquoi il n'existe pas de section vidéo au Festival du Super 8 qu'organise *Mad Movies* chaque année ? J'aimerais faire un remake de **L'Exorciste**, mais comment faire si je ne peux le présenter ?

A part cela, je voudrais prendre contact avec un maquilleur amateur habitant dans la région marseillaise pour m'aider à réaliser mon projet. Mauvaise nuit à tous. Gilles Oliver, 60 Bd de la Mazarade, 13012 Marseille.

Montrer du Super 8 à un public de plus de 1000 personnes pose déjà de menus problèmes, nous commençons à en savoir quelque chose. Mais le support vidéo entraine des difficultés encore plus grandes dès qu'il s'agit d'une pareille audience. L'idée reste cependant à creuser et si vous détenez des solutions géniales, n'hésitez pas à nous contacter.

Ceci dit, pourquoi vouloir refaire, et sans doute en moins bien (restons modestes) ce qui constitue certainement une réussite du genre Fantastique ? Pourquoi ne pas plutôt creuser une idée originale ? Hein, dis voir ? J.P.P.

Thierry Hochet, Argenteuil

J'aimerais répondre à Rosine Rolland qui vous demande, à vous, de faire cesser ce qu'elle appelle une ignominie à propos du codage de Canal +. Comme nous le fait remarquer J.P.P.; il est évident que Canal + est un service payant. Bien que ce soit brouillé, rien n'est plus clair et *Mad* ne peut évidemment rien y faire. D'ailleurs, à propos des solutions de J.P.P., j'ai testé pour vous la méthode belge : j'ai encore le torticolis et en plus je n'ai absolument rien compris à la bande-son, et ce n'est pas faute d'avoir secoué et tiraillé mes oreilles un peu dans tous les sens. Salut à tous et bonne continuation.

La solution belge est bien plus subtile que cela, petit malheureux ! Pour le son, il fallait suivre un autre film, sur une autre chaîne et sur un autre téléviseur. Nous touchons là à ce que Roland Barthes définissait assez finement comme la distanciation palpable de l'objet signifié, où le matériel sémantique discernable réintroduit la thématique contradictoire et symbolique d'une nouvelle dimension mythique. Ce qui n'était pas con ! J.P.P.

Dominique Laffitte, Laplume

Avec mes camarades du Club Ciné Vision, nous nous proposons d'organiser un mini Festival du Super 8 aux alentours du 20 avril 88 à Estillac, tout près d'Agen. Ceux qui désirent y présenter des films sont les bienvenus, et ils peuvent m'écrire à l'adresse suivante : Dominique Laffitte, L'Hoste Estillac. 47310 Laplume.

J.M. Rivoire, Lyon

Il n'y a pas si longtemps, je me suis offert le n°9 d'*Impact* et j'y lis ceci : « Everett m'a aidé à rafistoler ce qu'Ed French avait fait sur The Raft (sketch de **Creepshow II**) ». Eh ben dis donc, il ne se prend pas pour rien cet Howard Berger. Il ne doit pas connaitre *Mad*, sinon il aurait eu l'occasion de pouvoir juger l'œuvre de son confrère. Alors expliquez-moi ce qui se passe avec Ed French. Est-ce que ce génie prendrait des rides ou est-ce que Berger aurait trop taquiné le goulot ?

Bon à part çà je tiens à t'avertir J.P.P., que si tu continues à parler du *Bigarreau* et d'autres canards que je ne cite pas, le papivore Ronald Hersant va racheter *Mad* !

Ah, j'allais oublier, j'aimerais rencontrer une demoiselle entre 18 et 20 ans qui aime le hard, le sang, les ballades, les salles obscures, et j'aimerais rencontrer un maquilleur, même débutant, pour une chose assez marrante. Sur ce, je vous laisse à vos pensées lointaines.

Tu es drôle, toi ! On aimerait tous rencontrer une demoiselle entre 18 et 20 ans, on irait même jusqu'à 16 ans s'il le fallait, ne soyons pas trop difficiles (en plus si elle aime le hard, y'a vrai ment aucun problème...). Sinon, depuis le temps que nous voilà dans ce métier, songe que personne n'a encore proposé de nous acheter ! Alors, en attendant, nous conservons notre honnêteté, mais il y a des fois, quand même, c'est dur ! J.P.P.

Sophie Bertrade, St Mandé

J'ai découvert votre revue cet été, dans le Sud de la France. Bravo à tous pour ce travail fabuleux. Néanmoins, je me suis trouvée choquée en lisant l'interview de Joe Dante, dans lequel il dit qu'il n'a jamais considéré **Le Voyage Fantastique** comme une réussite. Pour moi, Joe Dante est tâcheron qui ne peut se comparer à quelqu'un comme Richard Fleischer. Si la moitié des films de Joe Dante pouvait rivaliser en beauté et en intelligence avec un seul film de ce cinéaste, il lui serait permis d'ouvrir la bouche. Autrement qu'il retourne dans l'écurie Spielberg. A très bientôt.

Sébastien Moisy, Orsay

Mad Movies est toujours à la hauteur, il faut bien le dire. Les rubriques sont bien équilibrées et les interviews assez sympas, même si les maquilleurs professionnels sont plus que discrets au point de vue conseils techniques. Vous allez me dire, « oui, mais les secrets de fabrication... ». Alors là, O.K., mais un petit truc par ci-par là n'a jamais fait de mal à personne. Je vous envoie deux photos de créatures, on peut voir le buste du Yoda tiré en latex, quant à l'autre tête, c'est encore la sculpture en plastiline. Bonne continuation.

Photos de Sébastien Moisy.







Photos de Philippe et Bruno Quintin.

Philippe et Bruno Quintin, Le Raincy

Voici quelques photos de nos premières réalisations : une tête de démon en mousse de latex avec armature, et des sculptures en terre glaise avant le moulage en silicone et le tirage en mousse. Toutes ces belles choses apparaissent dans *Megalomania* d'Eric Larousse, qui passera normalement au Festival du Super 8 en 1988. Nous projetons, nous aussi, de réaliser un film avec des créatures animées image par image et nous avons besoin d'aide. En particulier pour les squelettes métalliques, et notamment les rotules. Nous faisons aussi des tee-shirt avec des super-dessins. Ecrivez-nous pour tout ce que vous voudrez : acheter, bavarder, donner des idées, etc. Bruno Quintin, 59, allée de Coteaux, 93340 Le Raincy.

Richard Gordino, Perpignan

Ô, grand *Mad Movies*! Je loue tes paroles, je me prosterne devant ton auréole et je pleure les années qui passent (tu n'es plus tout jeune).

Je tiens cependant à répondre à l'ignoble critique du courrier du n°49 (le traître de Cyril Baklouti, si je le tenais...). Je n'aime pas critiquer l'opinion d'un lecteur de *Mad*, mais oser dire que **Day of the Dead** est une « forme sans fond » (ah, je rage !). G.A. Romero est le dernier des fidèles à l'horreur anti-sociale, c'est-à-dire hors des normes actuelles. Son film s'engage sur les voies du non-retour pour cette race de cloportes que l'on nomme humaine. Restons-en là, le monde n'est pas noir puisque *Mad* existe. Je te pardonne Cyril (que le diable soit avec toi !). Enfin, comme Lovecraft l'a écrit dans *Colour out of Space* : « Le Nécronomicon n'est plus que poussière devant l'odieux *Mad Movies* ». Je ne suis pas très sûr de cette citation. Est-ce que *Mad* existait en 1927 ??? Question : Où est passé ce boucher de Jésus Franco ? (Jess pour les intimes).

Le fait que les zombies absorbent à la fois la culture et l'ordre (la science et l'armée) au terme de **Day of the Dead** *démontre assez bien, il est vrai, le pessimisme anarchique du personnage de Romero (dans le prolongement direct de la mort du héros dans* **La Nuit...**). *Quant à Jesus Franco, il tourne plus que jamais. Penche-toi sur l'excellent* **Impact** *n° 6, que tu connais sûrement (il serait prudent pour toi de ne pas répondre non) qui retrace sa carrière et fournit une filmographie s'étendant jusqu'à fin 86.*

Sinon, **Mad Movies** *n'existait pas encore en 1927, effectivement. Seul planait cet intolérable manque de* **Mad** *qui devait déboucher sur la sinistre crise de 1929 dont les aborigènes parlent encore aujourd'hui avec terreur. Prions les cieux de ne pas retomber dans ces errances métaphysiques d'un moyen âge culturel figé dans l'obscurantisme. J.-P.P.*

France Duval, Pontault Combault

Cela fait quatre ans que je vous suis fidèle et quelques siècles que je ne vis que pour le cinéma, avec une nette préférence pour le Fantastique (et toujours pas une ride). Je voudrais vous demander pourquoi la durée des films que vous indiquez (vous ou toute la presse) n'est jamais identique à celle que je trouve en salle. Il y a toujours environ cinq minutes de décalage en moins (et pas de réductions sur les tickets de ciné).

Nous indiquons toujours la durée mentionnée sur les fiches techniques des dossiers de presse fournis par les distributeurs. Il arrive parfois que des coupes s'effectuent avant la sortie en salles (et pas toujours pour la raison de censure). La durée diffère également lors du passage TV car la bande défile en 25 images seconde, au lieu de 24 (rassurez-vous, la pub sait remettre les montres à l'heure...). Ne pas oublier d'inclure le générique ce qui, pour certains films, peut donner des écarts comparables à ceux que tu as remarqués. J.P.P.

Alexandre Santini, Marseille

Avant tout, je vous dis que vous êtes la meilleure revue au milieu de tant d'autres, puisqu'après toutes les vannes qu'on vous balance, vous avez besoin qu'on vous rassure. Moi, je peux vous dire que vous avez plein de bons côtés. Déjà, vous faites un vrai tabac à Marseille. Il faut vite que je coure chez mon libraire dès la sortie de *Mad Movies*, sinon, plus rien. C'est de cette façon que j'ai manqué les 45, 46 et 48 et que je suis obligé de vous les commander ultérieurement. Je vais très souvent en Corse et pas moyen de trouver d'exemplaires. Mes cousins sont tombés sur le 47 en faisant le tour de Corse, m'ont-ils dit. Cela devient critique, vous ne trouvez-pas ? S'il faut s'inscrire au Tour de France pour vous lire, bonjour les courbatures... Qu'est-ce que vous en pensez ?

On en pense qu'il n'est pas du tout facile de maîtriser la distribution nationale et internationale, que les ventes évoluent et différent d'une région à l'autre, occasionnant d'intolérables manques (nous y revoilà !). Les solutions : demander au libraire qu'il se réapprovisionne (c'est prévu) ou tester plusieurs points de vente. Pour te rassurer, sache que nous augmentons notre tirage pour le prochain numéro et que nous reverrons complètement la distribution poste par poste. Et que le sang coule sur la canebière ! J.P.P.

Eric Gobet, Veyrier, Suisse

Dans le n°49, vous nous balancez 10 pages sur ce navet géant que sera **Superman IV**, alors que **Jaws**, qui en est également au 4, n'a droit qu'à deux pages, c'est révoltant. Sinon, merci d'avoir supprimé, dans le 49 en tous cas, ce ridicule tableau de cotation. Bravo également pour cet article sur les séries B. U.S., car on a beau dire, c'est quand même plus marrant que **Les Sorcières d'Eastwick**. Je voudrais dire aussi que ceux qui prétendent que la Suisse est un pays trop propret pour le Fantastique n'ont qu'à se pencher sur les programmes TV suisses et regarder les films du samedi minuit. Nous avons eu droit à des titres comme **Les Griffes de la Nuit, La Sentinelle des Maudits, Rosemary's Baby, Carrie, Piranhas** ou bien des polars durs style **New York Deux Heures du Matin !**

Si vous n'êtes pas contre les suisseux, vous publierez ma lettre car j'aimerais bien que des lecteurs m'écrivent. Eric Gobet, 36, ch. J.Ed. Gottret, 1255 Veyrier, Suisse.

Puisque les Suisses utilisent les mêmes chiffres que nous, j'en profite pour te faire remarquer que nous n'avons consacré que 5 pages à **Superman IV**, *dans le dernier numéro. Les 5 autres relataient la carrière du personnage de Superman à travers les comics, les serials et ses premiers films.*



Photos de Thierry Malaval.

Thierry Malaval, Poissy

Je vous envoie quelques photos que vous pourriez passer dans votre courrier des lecteurs. Il s'agit de créatures réalisées en pâte-cire. J'en profite pour vous signifier toute mon admiration pour le travail d'Emmanuel Pitois publié dans **Mad Movies** n° 48. A quand une suite sur les nouveaux maquilleurs ?

Jacques Molon, Tourcoing

Depuis le n° 46 je m'aperçois que **Mad** change. La mise en page, la disposition, les photos. Je suis satisfait de ce changement mais je regrette deux choses, dans sa disposition actuelle, on trouve : édito (toujours drôle), notules, cinéphages, puis films et encore films, en suivant. Avant vous alterniez les films et les rubriques et c'était moins monotone, ça rendait **Mad** plus varié.
La seconde : la disparition des grandes interviews de maquilleurs (Cf. Stan Winston et Baker). Il y a aussi le poster. Personnellement je le préfère sur deux pages, mais il a disparu ! Pourquoi ?
Autrement l'esprit de **Mad** est toujours le même et c'est bien agréable.
Appel aux lecteurs : si vous habitez le Nord et que vous aimez le make-up, contactez-moi. Jacques Molon, 171, rue Ma Campagne, E 32 résidence Compiègne, 59200 Tourcoing.

Comme nous l'avons dit parfois, nous manquons de place à **Mad Movies**. *Alors vous pouvez toujours dire « il n'y a qu'à supprimer ceci ou cela et vous aurez la place », mais ce n'est pas si facile car nous essayons de tout faire et de contenter tout le monde. Le poster n'a pas vraiment disparu, mais il est souvent tributaire de ce même problème de place. Et pour les rubriques, nous allons faire des efforts. J.-P.P.*

Virginie Niesen

Quitte à être abreuvée d'insultes et noyée dans le mépris collectif, je profite de l'occasion pour mettre mon grain de sel dans la masse des avis généraux. Je persiste à demeurer obtuse et à ne pas comprendre l'intérêt d'un film sans scénario et sans personnages, dont le seul attrait se réduit à l'hémoglobine qui coule à flots. Et quand je dis un film, en fait c'est la triste généralité de la plupart de ce qu'on nous propose sous le label « Fantastique/Epouvante ». Eh bien je ne trouve cela ni fantastique ni épouvantable, mais seulement bête et malsain. Je verse une larme amère sur la raréfaction du cinéma où on ne faisait que du cinéma, pour le cinéma. Je dis oui à Christopher Lee, à **Fright Night** et à **La Guerre des Etoiles**, et puis tiens, puisque c'est comme ça, je retourne voir **Angélique**, j'y trouve mon bonheur, bien plus que dans tous ces navets soi-disant fantastiques. C'est sans doute cela le cinéma populaire.

Bruno Mentrel, Mulhouse

J'aimerais vous faire part de ma déception éprouvée à la vision du film **Evil Dead II**. L'histoire est basée sur l'humour noir mais c'est justement là où le bât blesse, car tout ce qu'**Evil Dead** avait d'effrayant, d'angoissant, d'horrible est dans **Evil Dead II**, mais parodié jusqu'à l'extrême. Alors que le premier nous faisait pleinement participer à l'action, que nous souffrions pour le héros, le second, au contraire nous laisse indifférent, car le héros, les situations sont tellement caricaturales que nous ne ressentons plus aucune émotion. Histoire abracadabrante, sans aucun lien scénaristique, personnage sans relief, sans personnalité, dialogue désastreux. Même les effets spéciaux ne sont pas à la hauteur du premier : animation à la Ray Harryhausen, ralenti douteux. Enfin, ce n'est pas tout à fait nul. Il reste l'action sans temps morts et surtout ce parfait maniement de la caméra avec des angles incroyables. Hélas la fin du film, complètement débile, me fait craindre un funeste **Evil Dead III**.
J'ai la vague impression d'être le seul de cet avis, si j'en juge par les notes de la rédaction; aussi j'aimerais connaître l'avis des lecteurs. Un grand bravo pour la revue, ses journalistes et ses dirigeants qui font tous un sacré boulot. Bruno Mentrel, 48, bd des Alliés, 68100 Mulhouse.

Fabrice Richard, Rennes

Je viens faire de la pub auprès de tous les réalisateurs de Super 8, 9,5, ou 16 mm. Savez-vous qu'il existe en France un organisme qui regroupe les cinéastes non-professionnels ? C'est la FFCV (Fédération Française de Cinéma Vidéo).
Pour 100 F par an, cela donne droit à l'accès dans un club ou un atelier de cinéma qui pourra vous prêter du matériel de montage ou d'éclairage, etc. Vous pourrez figurer dans des festivals et vous procurer la carte officielle d'opérateur cinéaste qui vous permet de filmer partout sans être ennuyés. Je vous donne l'adresse de la FFCV : 54, rue de Rome, 75008 Paris.

Maurice Schmitt, Clermont

Je prends la plume pour approuver Daniel Guerrier (lettre dans le n° 49). J'entends souvent les médias, acteurs et autres gens du show-biz se plaindre du fait que nous sommes envahis par les chansons et les films américains. Mais je constate qu'eux, les premiers, ne font rien d'extra pour enrayer ce phénomène, mais attendent au contraire que quelqu'un fasse quelque chose à leur place. Je suis certains que des pros lisent cette revue et je me demande ce qu'ils attendent pour réagir ?
Voilà ce que je vous propose : nous, les vrais amateurs, les motivés, les mordus, scénaristes, concepteurs d'effets spéciaux ou de maquillage amateurs, réalisateurs, etc. Rejoignez-moi et créons quelque chose de valable. Je suis sûr que **Mad Movies** et **Impact**, et d'autres le cas échéant, seraient prêts à nous épauler.
Si les pros n'osent pas, c'est à nous fanas de forcer les choses et qui sait, avec de la chance, peut-être qu'un jour Avoriaz récompensera un film français. Quelle revanche !
J'attends vos réponses et propositions. Merci à **Mad** me publier. Maurice Schmitt, Bât. B2, Appt. 2, 6, rue des Grives, Rotheleux, 60600 Clermont.

Audrey Lanteri, L'Escarène

Dans la rubrique courrier du n° 48 j'étais d'accord avec Serge pour que vous mettiez des gadgets dans la revue. Ce serait super. Même si cela coûte plus cher ; au diable l'avarice, vous le valez bien. De même, je voudrais dire à Ludovic que les filles ne sont pas toutes des imbéciles et que **La Mouche** est un bon film et non pas un navet. A ce propos, il me semble qu'il y a peu de filles dans les métiers qui touchent au Fantastique. Est-ce qu'il s'agit d'un métier difficile pour nous ou parce que la majorité féminine ne s'intéresse pas au genre ?
Autre sujet. Tonton Mad, je trouve que tu es super et j'adore ton humour bien marrant (délirant, tuant !). Ce qui est génial avec toi, c'est que tu emploie un langage que l'on comprend parfaitement. Etonnemment ! Ton journal existe depuis 10 ans, alors étonnement, à moins d'avoir 28 ans. J'aurais du mal à t'imaginer ainsi si tu avais 48 ans. Mystère ! Est-ce que tu fais partie du mag. depuis sa première parution ? Est-ce que c'est chouette de travailler pour une telle revue ? N'es-tu pas en train de bailler devant toutes mes questions ? Réponds vite !

Le style jeune-branché de Tonton Mad vient du fait qu'il retombe complètement en enfance. Il commence même à faire un petit peu trop jeune pour nous. D'ailleurs **Pid Gadget** *lui fait déjà des propositions que c'en est une honte. Après ça, que lui restera-t-il ?* **L'Humanité** *peut-être... (à force de virer tous les intellectuels !).*
Si tu veux des statistiques, on peut dire que le lectorat de **Mad** *se compose d'une clientèle à 80 % masculine, on ne sait pas trop pourquoi. Sauf en cas de périodes* **Star Wars**, *ou* **Mad Max**, *ou encore* **Indiana Jones**, *qui nous valent à chaque fois une recrue d'essence (***Mad Max** *oblige) de nouvelles groupies. Et pour ce qui est des filles, c'est terrible : on n'arrive pas à en garder une à la rédaction. Elles sont mignonnes mais c'est quand même de l'entretien. Et puis on est tellement triste quand on les perd ! J.-P.P.*

Bernard Engel, Genève

Cher tonton **Mad**, chère équipe de **Mad**. Je lis **Mad Movies** depuis quelques numéros seulement (faut un début à tout, non ?), mais j'ai tout de suite été conquis. On lit un article, on se marre, et on s'aperçoit qu'on a recueilli des masses d'informations.

Et cela, c'est un art, art dans lequel vous êtes passés maîtres. D'ailleurs, je m'abonne. C'est bien plus avantageux, surtout pour nous, pauvres helvètes isolés sur nos vastes montagnes... Avis à ceux qui ne lisent pas **Mad**, ces no-mades (hi hi ! Elle est bonne, non ?), courrez réserver votre prochain numéro ! Dites, j'aimerais vous signaler que lorsque je lis des lettres de lecteurs qui se plaignent de la censure en France, je me marre !
Venez donc découvrir les aberrations de la censure suisse. Par exemple, les interdictions de **Freddy 1** et **2** à 18 ans, alors que le 3 nous arrive à 16 ! Ou encore **Highlander** à 16 ans, ou pire encore, le **Big Bang** de Picha à 18 ans !!! Chez vous, c'était 13. A propos de **Freddy 3** je lis dans **Mad Movies** 48 (vous connaissez ?) que la scène montrant Freddy dans le corps d'une femme a été supprimée. Or, une de mes connaissances affirme l'avoir vue lorsqu'elle est allée le voir. Comment expliquez-vous cela ?
Un autre petit renseignement, svp : dans le **Mad** 48 toujours, vous faites plusieurs fois référence à **Sœurs de Sang** ; j'ai bien vu les frangins, mais les frangines... ? Qu'en est-il exactement ? Merci de me répondre.

A présent, un petit message personnel destiné à San Helving, concernant son interview-express d'Al Bradley, parue dans le numéro 47. J'ai appris de source sûr qu'Al Bradley tournait actuellement deux nouveaux films de la même série : dans le premier, Ator rencontre son frère Ador, le film s'appellera **Ator et Ador** ; le deuxième s'intitulera **L'Ator infernal** !
Je te remercie, tonton Mad de publier ma lettre. D'ailleurs, si tu ne la publies pas, j'accélère la rotation de la terre, je crée un paradoxe spatiotemporel, et j'engloutis les 20 prochains numéros de **Mad** dans l'antimatière. Monstrueusement vôtre.

Sœurs de sang (Sisters) *est un film de Brian de Palma tourné en 1972, avec la déjà charmante Margot Kidder, et appartenant à la période qu'on pourrait appeler « hitchcokienne » de la vie de Brian (elle est bonne aussi...).*

Dessin de Gil Delisse.





LE TITRE MYSTERIEUX

Cette chère Alice Sapritch commence à ressentir des ans l'irréparable outrage. Elle se reconvertit heureusement dans le Fantastique où une splendide carrière s'ouvre à elle. Ah non, attendez... c'est pas ça ! j'aurais juré pourtant.
Ah oui, en fait il s'agit pour vous de deviner le titre du film où figure cette pulpeuse créature (oui, enfin...) et si vous êtes parmi les cinq premiers à nous donner la bonne réponse, vous recevrez gratuitement chez vous le prochain numéro de *Mad Movies*. En fait, c'est comme d'habitude...
Pour notre titre mystérieux du précédent numéro, il fallait trouver : **Pleasure Planet**, de Albert Pyun, récemment rebaptisé du titre de **Vicious Lips.** Bravo à Cédric Lenormand (Fontainebleau), Mathias Zabel (Paris), Jean-Claude Sagot (Arcueil), Marc Sanchez (Paris), Jean-Marie Leperle (Nice) et Pierre Conte (Créteil). Avaient également trouvé : Christophe Hourdé (Vichy), Christophe Faurie (Vichy), Régis Abrassart (Belgique), Ludovic Lelarge (Combs-la-Ville), Fabrice Fernandez (Montluçon), Samir Djelassi (Bruxelles), Mathias Casassus (Paris) et Cédric Riga (Genève).

petites annonces

Infernal Death Fanzine Trash/Hardcore Punk recherche dessinateurs. Ecrire avec une enveloppe timbrée à : Death C/O David Berger, 20 Lot. Les Tilleuls. 34400 Lunel.

Recherche **tout** sur Harrison Ford, Jeff Goldblum, Daryl Hannah, Michele Pfeiffer, Kim Basinger, ainsi que **tous** leurs films en V.O., V.H.S./Secam, avec sous-titres ou non, pour échange ou à prix raisonnables. Vends aussi photos de films divers ainsi que des affiches. Marc Sessego. 10, rue des Cerfs. 91800 Brunoy.

Vends affiches originales 120 × 160 de **L'Homme de la Plaine, Maciste contre le Fantôme, Sartana, Les Maîtresses de Dracula, Tarzan aux Indes**, plus affiches récentes. Faire offre à C. Charon, 1, rue L. Davillé. 57070 Metz.

Vends affiches tous genres confondus. Liste contre enveloppe timbrée à Vincent Guignebert, Le Récamier, 25, rue de Buisson Rond, Barberaz. 73000 Chambéry.

Cherche amateur de fantastique pouvant me donner des conseils sur les effets spéciaux. Chrystelle Sehim, 31, quai de Versailles. 44000 Nantes.

Vends affiches de films tous formats, tous genres, ainsi que divers dossiers de presse et photos. Le tout en très bon état et à prix raisonnable. Olivier Strecker, 165 Ch. du Pavillon. Les Carabins. 13270 Fos/Mer.

Vends, ou échange de préférence, une quinzaine de revues Lug contre de vieux numéros de Strange, Marvel et Fantask. Liste à Eric Charreton, 12, rue des Gardiens. 13140 Miramas.

Recherche les 8 numéros U.S. de la B.D. **Elektra Assassin** de Frank Miller et Bill Sienkiewicz, ainsi que **Tueur de Mondes** de Moebius. Frank Bazille, 63, rue Faidherbe. 78500 Sartrouville.

Recherche tout sur la série des **Vendredi 13.** Faire offres à prix raisonnable auprès de Guy Heine, 470 St Maurice, appt. 10. Drummondville, Québec, Canada. J2B 2B9.

Jeune fille de 15 ans désirerait figurer dans un film Super 8 ou film d'aventures fantastiques. S'adresser à Sophie Vandaële, 27, rue de la Paix. 62300 Lens.

Vends affiche 120 × 160 de **Terminator**, livres « J'ai Lu » (épouvante, S.F., policier), nombreuses B.D., cartes postales. Liste auprès de Christophe Cessac, 34, rue des Sables, Nazelles-Negron. 37530 Amboise.

Recherche tout sur **Hitcher, Freddy 3** (interviews, photos, affiches) ; possibilité d'échange contre des affichettes de nombreux films. Aimerais aussi correspondre avec personnes de 17 à 25 ans ayant vu et aimé ces films. Noëlla Lepec, L'Hirondelle. 53420 Chailland

Vends affiches U.S.A. de **Hellraiser, Robocop, Evil Dead 2, Creepshow 2, Masters of the Universe**, etc. Mais aussi affiches françaises, belges, italiennes, et diverses revues de ciné fantastique. Liste à Movie Poster World, 178, rue du Dr. Bauer. 93400 St-Ouen.

Recherche n° 28 et 47 de Télé Ciné Vidéo, ainsi que tous documents sur Tanya Roberts (et si possible son adresse ou celle de son fan-club). Pascal Ornelis, 3, rue du Moulin. 80260 Allonville. Tél. : 22.91.18.74.

Recherche **Mad Movies** 1 à 22, état neuf. Faire offre à J.P. Pellissier, chez M. Asie. B.P. N° 1 38970 Corps.

Recherche **Ecran Fantastique** n°s 1 à 4, 6, 7, 9, 10, 11 ; **Mad Movies** n°s 1 à 19 ; Album Fantastic Four n° 7 ; **Kabur** n°s 4 à 10 ; **Planète des Singes** n°s 1, 2, 4, 5, 7, 11 à 16 ; Albums Sludmak 1 et 2, et Frazetta n° 1. Faire offre à Eric Labarthe, Rés. Macedo, Bat. q+-C, n° 20. 33600 Pessac.

Vends diverses bandes originales en très bon état à prix réduit ; nombreuses affiches tous formats ; photos et environ 1000 pages de documents sur Harrisson Ford. Pour tous renseignements, envoyer lettre et 3,50 F en timbres à Laurent Melun, 3, allée des Chanceaux. 51420 Cernay-les-Reims.

Vends **Gore Gazette, Monsterland, Fantasy Empire, Cinemacabre, Savage Sword of Conan, S.F. Movieland**, etc. Répondre en anglais avec coupon international à Melvyn Green, 8 Castlefield Avenue. Salford 7. Angleterre.

Vends livres « Gore » (Fleuve Noir), et recherche livres de Brian Lumley : **Titus Crow** (Super Fiction-Albin Michel). Ecrire à Frédéric Taupin, 4, rue des Bassiers-Cidex 5. 27490 Ecardenville-sur-Eure.

J.F. 23 ans cherche emploi chanteuse, actrice, mannequin-modèle ou comédienne de théâtre. Ecrire à Chantal Poujol, 3, Résidence Les Lionceaux, Bât. D, Appt. 170. 78560 Le Port-Marly, Tél. 39.79.26.52.

Echange **Starfix** n° 1 H.S. « Spécial Jedi » contre **Mad Movies** n° 37 H.S. « Spécial James Bond ». Achète aussi **Mad Movies** antérieurs au n° 23. Ecrire à Nicolas Felgerolles, 23, allée des Vitterous. 26000 Valence.

Désire lier amitié solide et vraie avec Garçon/fille de 20/25 ans aimant saga **Star Wars**, Spielberg, Lucas, vidéo, musique, U.S.A., et acceptant de me recevoir à l'occasion ou pouvant venir me voir. Vends aussi documents **inédits** sur Harrison Ford, affiches et diapos sur **Indiana Jones** et Trilogie **S.W.** Joindre une enveloppe timbrée à Martine Pesquer, 2 av. du Cap. Béar, Appt. 5. 66000 Perpignan. Tél. 68.56.54.62.

Achète tous documents, vidéo, revues étrangères et véritables photos de l'acteur canadien vu dans **V**, Michaël Ironside (**Scanners, Terreur à l'Hôpital Central**). Recherche l'épisode d'**Agence tous Risques** où il était en vedette, passé fin août ou début septembre. Ecrire à Marie-Line Sanders, 4, rue de la Libération. 21400 Châtillon-sur-Seine.

Vends livres de la collection « Gore », n°s 2 à 6, 13 à 19 et 50 ; également deux **Apocalypse** (genre « Gore »), novellisations de **Flash Gordon** et **Le Choc des Titans** (collection « J'ai Lu »), ainsi que les n°s 1 à 24 (sauf les 8, 15 et 23) de la revue « Inexpliqué ». Ecrire à Jean-Claude Crausaz, 95 bd Carl Vogt. 1205 Genève. Suisse.

Recherche tous documents sur Stephen King, ses livres et les films tirés de ses œuvres, ainsi que **Salem** en Presse Pocket. Ecrire à Estelle Salamito, Riviera Palace, Av. du Prof. Langevin. 06240 Beausoleil. Tél. : 93.78.38.35.

Le Catalogue Analytique du Fleuve Noir Anticipation est paru. Plus de 1560 romans analysés et résumés sur 324 pages et plus de 100 illustrations. Tout le Fleuve Noir, du n° 1 à nos jours ! Commander pour 110 F port inclus auprès de **L'Annonce-Bouquins**, 121, av. G. Pompidou. 33500 Libourne.

Recherche affiches 120 × ,160 de **Il Etait une Fois dans l'Ouest, Il était une fois la Révolution, Il était une fois en Amérique**, ainsi que tous documents sur Sergio Leone, Freddy Krueger et **Massacre à la Tronçonneuse** 1et 2. P.S. : Qui pourrait m'apprendre à écrire des scénarios ? Arnaud Chapuy, Morne Vergain. BP 474. 97164 Pointe-à-Pitre.

Achète Fanzine « Le Chat Murr : spécial W.H. Hodgson ». Vends affiches grand format **neuves** de **Monthy Python, Sacré Graal, Fog, Phenomena, Apocalypse Now, L'Arnaque**, 40 F chaque ou 200 F les 6. Et en plus l'affiche moyen format de **Suspiria** pour 25 F. Christophe Dulon, 6, rue G. Fournials, 81000 Albi.

Vends tout sur le cinéma : livres, affiches, affichettes, photos, cassettes V.H.S. Liste sur demande à Maurice Ledanois, 13, Cité des Landes. 50360 Chef-du-Pont.

Recherche l'affiche grand format de **Réincarnations** (**Dead and Buried**, 1980, Gary Sherman). Pascal Perot, 504, rue Bretonnière, 45160 Olivet.

Recherche désespérément les B.O. de **Star Wars** 1, 2 ou 3, et des **Aventuriers de l'Arche Perdue** ou **Indiana Jones...** sur cassette stéréo en Dolby B. Petit prix, S.V.P. Régis Le Pipec, 1, rue du Moulin Rothard, St-Jean de Boiseau. 44640 Le Pellerin.

Vends cours de SPFX cinéma (maquillages, monstres, adresses fournisseurs, etc.) ; plus de 200 pages illustrées (schémas, photos, dessins...) format A4. Pour doc. et bon de commande, joindre timbre à 2,20 F à A.M.R. 19, rue du 11 novembre, 33150 Cenon.

Vends B.O. des meilleures musiques de Goblin (**Suspiria, Zombie, Patrick, Profondo Rosso, Contamination**), le tout sur un seul et même 33 t. Vente au plus offrant. Ecrire à Thierry Dalix, 40 cours de Verdun, 69002 Lyon.

Recherche **Mad Movies** n°s 1 à 23, **Nightmare Movies** par Kim Newman, ainsi que divers posters. Ecrire en anglais à Kent Hansen. H.C. Oerstedsvej 52A 1 1879 Frederiksberg C. Danemark.

Je cherche à correspondre avec des filles (surtout) et des garçons de mon âge (18 ans) aimant le fantastique et l'horreur. Christophe Bideaux, 15, rue de Bourgogne. 14000 Caen, le Chemin Vert.

Vends nombreuses photos, affiches, affichettes de cinéma, tous genres confondus. Liste sur demande à Frédéric Liénard, 27, rue de l'Etang. 88100 Golbey.

Echange affichette de **Cobra** contre celle de **Stand by Me.** Recherche aussi la B.O. de **Police Fédérale Los Angeles.** Frank Brouillet. La rue du Vignemale. 65100 Lourdes.

Vends anciens n°s de **Première** à partir du n° 1 et collection « Fiches de Monsieur Cinéma ». Ecrire à Yves Didou, 84, bd Gabriel Péri. 95100 Sannois. Tél. : 39.82.92.55.

Recherche tout sur **Alien** et achète de livre de **La Guerre des Etoiles**. Nicolas Michaud, 749 Quartier les Chaussieyes. 83490 Le Muy.

Compositeur de musique électronique travaille sur tout produit cinématographique (vidéo, 16 mm, 35 mm). Rapidité d'écriture et d'enregistrement. Prix abordable. Déplacements fréquents sur Paris. Pour tout contact, téléphoner au 20.55.16.04, et demander Philippe.

Vends 200 F pièce affiches américaines de **Re-Animator, From Beyond, Nightmare on Elm Street 1** et **2, Future Cop,** et **Troll**. Olivier Delouis, En Auger. 81500 Teulat.

Vends cassettes V.H.S./Pal de **Neon Maniacs, Nail Gun Massacre, Atomic College, Godzilla 85**, et plus de cent autres titres. Ecrire en anglais à Max Della Mora, Piazza Tripoli 7. 20146 Milan. Italie.

Je collectionne les tickets et les programmes de cinéma. Envoyez tout ce que vous avez à Alain Dailly, 20, avenue des Fontaines. 73400 Ugines.

URGENT : échange affiche de **Teen Wolf, 2019, 2010, Piranhas, Zombies, 2020**, etc. contre anciens n°s de **Mad Movies** et **Ecran Fantastique**. Je ne suis pas radin. Ecrire à Michaël Gisselere, 182, rue Paul Verlaine, Bât. 24B. 18000 Bourges.

Achète cassette vidéo très bon état de **Rien que pour vos Yeux,** prix raisonnable. Téléphoner au 30.95.78.55 et demander Jérôme.

Recherche tous documents sur Arnold Schwartzenegger, David et Peter Paul, Doph Lundgren et Lou Ferrigno. Réponse assurée contre enveloppe timbrée. Thierry Gallinotti, Magrin Vailhourles. 12220 Villefranche-de-Rouergue.

Vends **Mad Movies** n°s 22 à 40, 10 F pièce ; **Première** n°s 24 à 80, 30 F pièce ; **Ciné Zine Zone** n°s 8, 10, 14, 16, 19, 10 F pièce. Prière de joindre une enveloppe timbrée. Guy Rolet, 18, rue Fragonard, Résidence Marly I. 33200 Bordeaux Caudéran.

Recherche Vidéo U.S. V.H.S. de **Le Jour où la Terre s'arrêta** et de **Les Mystères des Dieux**, plus tous autres documents comportant des OVNI. Ecrire à J.L. Aché, 1, rue Honegger, 78100 St-Germain-en-Laye.

Dessinateur-illustrateur réalise un ouvrage sur CHRISTOPHER WALKEN. Cherche éditeur ou cinéphile averti ayant contacts privilégiés et soif d'aventure ! Thierry Cardinet, 18, bd Aristide Briand. 45000 Orléans. Tél. : 38.54.13.17.

Recherche **tout** sur Stephen King et Freddy Krueger ; plus spécialement les affiches de films tirés des romans du King et celles des 3 **Freddy**, ainsi que **tous** reportages et interviews du King. Envoyez vos listes à Jean-Marx Ferrier, 2, allée des Sorbiers. 91391 Morsang-sur-Orge.

Recherche tout ce qui concerne **Les Griffes de la Nuit, La Revanche de Freddy** et Robert Englund. Sophie Pascal. Le Concorde, La Chapelle. 42160 Andrézieux Bouthéon.

Achète tout sur la saga des 3 **Star Wars** et les magazines **Starlog, Starbust**, ainsi que documents sur la série télé **Battlestar Galactica** et les acteurs Dirk Benedict, Richard Hatch. Merci. Patricia Robin, 20, rue du Loup Pendu, Appt. 82. 92290 Châtenay-Malabry.

Vends lot de 3 films V.H.S. neufs : **Lèvres de Sang, Requiem pour un Vampire** et **Les Vierges maudites de Dracula**, pour 250 F le tout. Vends aussi **Commodore 64** + **Drive 1541** (nouveaux modèles) + Peritel + Logiciels (dont **Evil Dead, Indiana Jones, Blue Thunder, Buck Rogers**, etc.). Prix : 3500 F. Téléphoner au 77.72.90.79 après 18 h 30, et demander Georges-Henri Liotard.

Achète poster 120 × 160 de **La Revanche de Freddy**, ainsi que la B.O. de **Dream Warrior (Freddy 3)**, et **Mad Movies** n° 22. Faire offre à Cédric Riga, 11, rue Grand-Bay. 1220 Avanchet-Parc. Genève. Suisse.

Cherche amateur qui pourrait m'aider à réaliser des masques en latex et autres effets. S. Richaud, Av. Camusso, Rés. Les Crêtes, Les Kalmias, 13600 La Ciotat.

Vends stock de plus de 270 affiches (4 m × 3 m, 120 × 160, 160 × 80, 40 × 60) et des scénarios et aussi des jeux de photos d'une valeur de plus de 10 000 F. Le tout vendu au prix exceptionnel de 3 000 F (à débattre). Ecrire à Philippe Troyaux, 40, rue Becel. 56000 Vannes.

Vends Bande Originale du film de Wes Craven **La Colline a des Yeux** (disque extrêmement rare) en bon état. Prix : 250 F, frais d'envois compris. Ecrire à Laurent de Bustos, 43, av. du Gal. de Gaulle. 18390 St-Germain-du-Puy.

Recherche B.O.F. de **Alien** et de **Jaws 3 D**. Denis Derly, 13A, av. Gambetta, 26100 Romans.

Recherche désespérement n° 1 de Mad Movies, si possible en bon état. Votre prix sera le mien. Vends aussi affiche grand format du **Contrat**. Contacter Cyril Saint-Jongers, 2, rue Le Gélinier, 95400 Villiers-le-Bel.

Vends K7 U.S. Import état impeccable de **Jagged Edge, F/X** et **Top Secret.** Recherche tout sur Barbra Streisand et Farah Fawcett. Ecrire à Daniel Vickers, Rue Balthazar-Florence, 40/5000 Namur. Belgique.

Recherche la bande originale, en cassette, du film **Dead Zone.** Christophe Crison, 62, avenue du Centenaire, 94210 La Varenne St-Hilaire.

LES PLUS BELLES AFFICHES DU FANTASTIQUE

N° 27 : HOUSE II →

BERNARD DAUMAN PRÉSENTE



LA DEUXIÈME HISTOIRE

MAD MOVIES

SKYROCK

UNE PRODUCTION SEAN S. CUNNINGHAM (HOUSE II : THE SECOND STORY) "HOUSE II : LA DEUXIÈME HISTOIRE"

AVEC ARYE GROSS • JONATHAN STARK • ROYAL DANO • BILL MAHER

LAR PARK LINCOLN ET JOHN RATZENBERGER DANS LE RÔLE DE BILL

CHEF DÉCORATEUR GREGG FONSECA • DIRECTEUR DE LA PHOTOGRAPHIE MAC AHLBERG • MAQUILLAGE / CRÉATURES CHRIS WALAS, INC.

MUSIQUE DE HARRY MANFREDINI • PRODUCTEUR ASSOCIÉ ANDREW Z. DAVIS

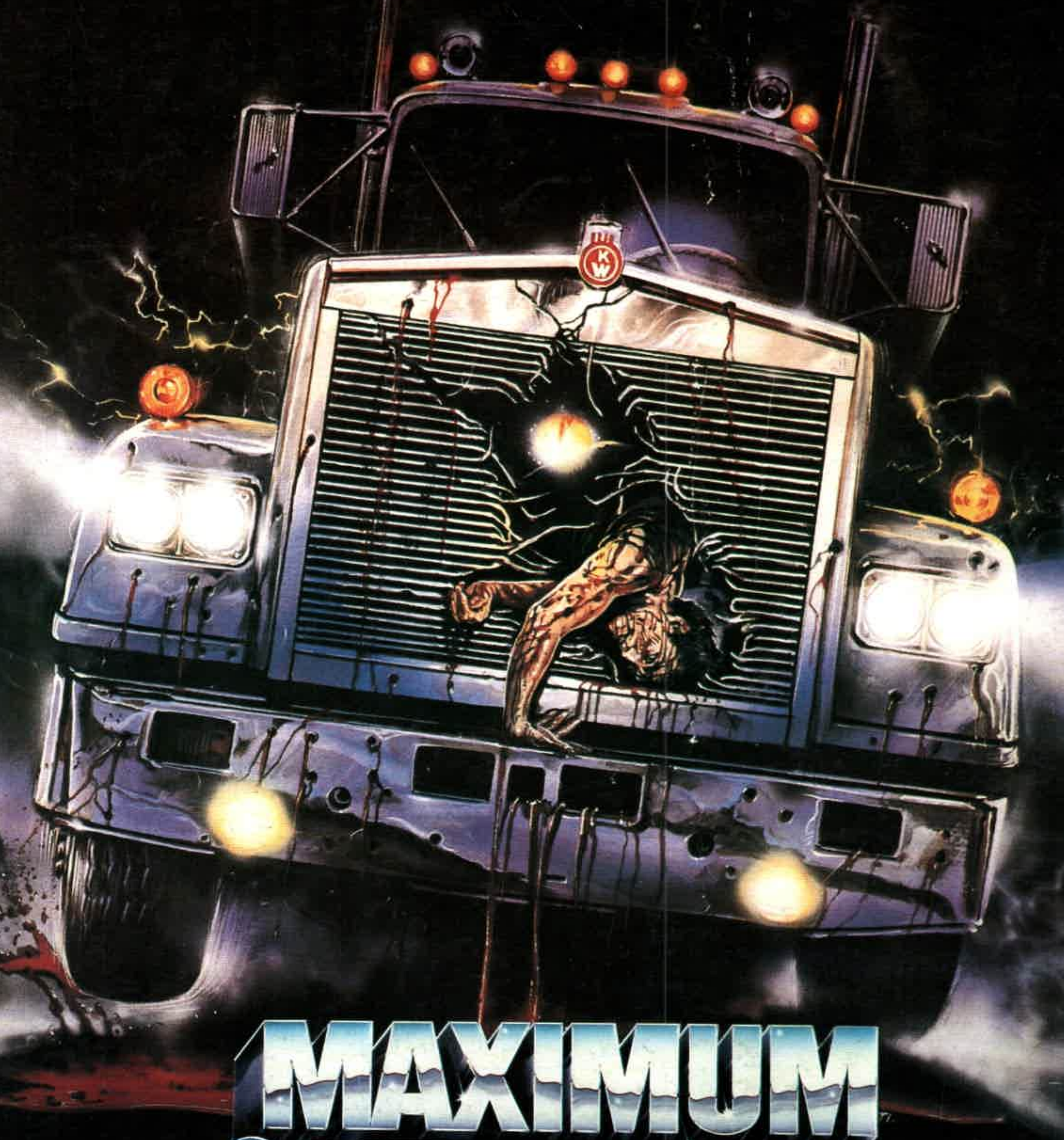
PRODUIT PAR SEAN S. CUNNINGHAM • ÉCRIT ET RÉALISÉ PAR ETHAN WILEY



DISTRIBUÉ PAR L'AGENCE S.A.

UN FILM
ÉCRIT ET
RÉALISÉ
PAR

STEPHEN KING



MAXIMUM OVERDRIVE